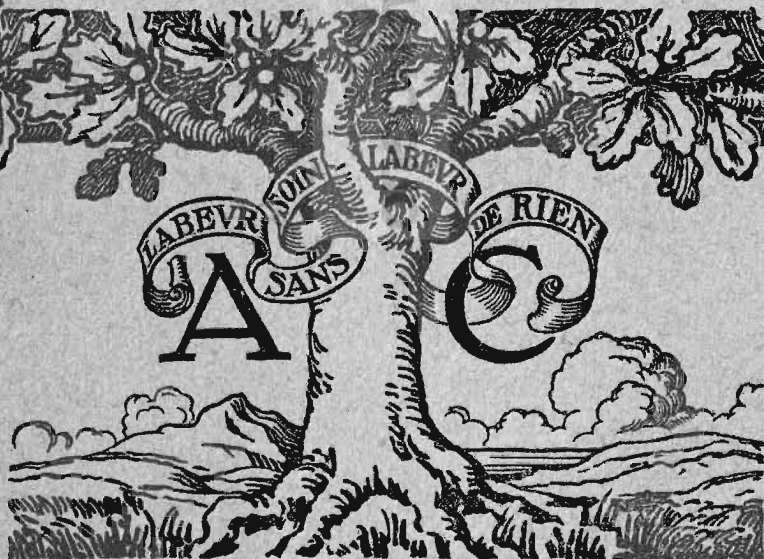


JACQUES ANCEL

PEUPLES ET NATIONS
DES
BALKANS



COLLECTION ARMAND COLIN

OFFICIO
SISMANGIHO

Peuples et Nations

des

Balkans

© SIMONOCCIO
MILANO

DU MÊME AUTEUR

Aux Editions Bossard :

L'Unité de la Politique bulgare (1870-1919), 1919, in-16.

Les Travaux et les Jours de l'Armée d'Orient (1915-1918),
1921, in-16.

Chez Delagrave :

Manuel historique de la Question d'Orient (1792-1923),
1923, in-18 ; — 2^e édition, 1926.

N° 74.

COLLECTION ARMAND COLIN
(Section de Géographie)

Peuples et Nations
des
Balkans

par

Jacques ANCEL

Agrégé d'Histoire et de Géographie,
Professeur au Collège Chaptal
et à l'École des Hautes Études Commerciales.

3 cartes



LIBRAIRIE ARMAND COLIN
103, Boulevard Saint-Michel, PARIS

1926

Tous droits réservés

AVERTISSEMENT

La complication des questions balkaniques est proverbiale. Cette étude de géographie politique essaiera de les éclairer. Elle pourra sembler opportune. Les traités de 1919-1923 ont créé juridiquement de nouveaux États, ont dressé sur d'amples territoires des nations jusqu'alors embryonnaires. Nombre de diplomates, de publicistes ont considéré avec méfiance ces groupements qui bouleversaient les concepts traditionnels issus de la seule histoire. En essayant de démêler les conditions géographiques de ces nations encore jeunes, on serait au contraire tenté de dire : ces traités furent une revanche de la Géographie sur l'Histoire.

Sans doute les influences physiques ne peuvent entrer seules en jeu. Il est vain de les contester ; mais il serait puéril d'en boursoufler l'importance : au surplus, pour les apprécier, nous ne possédons aucun mode d'investigation précise. La géographie politique est, nous semble-t-il, l'art non de déterminer, mais de discerner la constante action réciproque du milieu sur les sociétés politiques et de ces sociétés sur le milieu. Tenter d'apercevoir quelles forces permanentes ont aidé dans leur travail de construction politique les collectivités humaines, desquelles les groupes se sont dégagés et desquelles ils se sont servis, c'est, non faire œuvre de science — le géographe n'y prétend point —, mais modestement chercher à comprendre, et ce peut être une ambition.

Les discussions dernières sur les droits des peuples, qui voulaient s'assurer des frontières stables, furent l'occa-

Tous droits de reproduction,
de traduction et d'adaptation
réservés pour tous pays.
Copyright 1926, by Max Leclerc
et H. Bourrelier.

sion de foule d'études, souvent inspirées du seul souci national, mais parfois aussi sereines et utiles. Il semble aujourd'hui possible, avec l'aide de l'expérience personnelle — deux ans de séjour, dix années d'études balkaniques, — d'entreprendre une synthèse, provisoire sans nul doute, inventaire de nos connaissances et également de nos lacunes. A fouiller ces problèmes politiques, que l'on affirme si incohérents, si inexplicables en Orient, on s'aperçoit qu'ils ont des liens et que la Géographie en est la base.

PEUPLES ET NATIONS DES BALKANS

PREMIÈRE PARTIE

LES CADRES

CHAPITRE PREMIER

LES CADRES EXTERNES

I. — L'HORIZON MÉDITERRANÉEN

Avant de tracer les lignes maîtresses du paysage balkanique, il importe sinon d'en fixer, du moins d'en indiquer les limites. Les variations de l'histoire les ont faites instables vers le Nord. Au Sud, à l'Ouest, à l'Est, la mer a imposé non une infranchissable barrière, mais une borne aux sociétés politiques qui s'installèrent dans la péninsule ; la Méditerranée a, comme partout sur son littoral, introduit des influences particulières, offert des facilités de colonisation, établi des obstacles, déterminé des sites et des modes de peuplement. Ce sont ces facteurs géographiques qu'il convient de mesurer tout d'abord.

Les aptitudes. — Platon comparait les hommes groupés le long de la Méditerranée à des grenouilles autour d'un étang : c'est que les riverains trouvèrent de tout temps sur ces bords des conditions de vie facile, un climat tiède, une mer bienveillante, un littoral hospitalier.

Au Sud, à l'Est, les déserts d'Égypte, les steppes de l'Asie mineure ; au Nord, et dans la péninsule même, les plaines glacées et boueuses, brûlantes et sèches, traversées par le Danube, ou les forêts montueuses et sombres. Entre les deux, une nature plus clémente. Le voyageur qui vient d'Europe est frappé par la pureté, par la luminosité du ciel ; les nuages, les pluies sont rares, presque absents durant l'été ; l'été est la saison morte, blanche et poussiéreuse ; l'évaporation de cette mer chaude est encore accrue par les vents « étésiens » ; en revanche l'hiver est mouillé et doux. Tout n'est du reste pas uniforme et, à mesure que l'on s'approche de l'Afrique ou de l'Asie, la pluie diminue (1 m. à Corfou, 0 m. 40 à Athènes), l'écart des températures moyennes augmente (à Corfou 9°5 et 25°7 pour janvier et juillet, à Athènes 8° et 27°).

Cette « mer au milieu des terres » a beau être profonde (plus de 4 000 mètres au large du cap Matapan), elle reste au marin essentiellement accueillante. Sans communication aisée avec l'Océan, peu alimentée par les pluies faibles, relativement peu brassée par ses vagues, ses marées, ses courants, offrant sans cesse l'horizon proche de ses côtes, de ses îles, présentant ses presque îles aiguës à l'œil du navigateur et ses criques abritées pour le repos nocturne, elle est destinée à la voile : la petite barque, le *caïque*, au mât courbé, aux voiles blanches ou bleuâtres, est liée à notre vision de ce paysage marin.

Presque partout, une bordure, une barrière de montagnes, qui isole cette mer, empêche les climats voisins

de faire sentir leur influence, contraint les riverains à regarder vers le large et, communiquant plus aisément avec leurs voisins par la route marine, à échanger par le cabotage les blés, les huiles ou les vins. Ce sont montagnes pelées et blanches, escarpées, rocheuses, sans sol meuble, dépourvues de végétation ; le calcaire brille, éclate au soleil ; l'eau s'y infiltre. La roche ajoute à la sécheresse naturelle du climat.

Pourtant ces promontoires, ces « aigles », illustrés encore parfois par des noms de dieux antiques, des Melkarth, des Héraklès, sont loin d'avoir été, d'être rébarbatifs à l'homme : sur ces montagnes qui dominent la mer, où peut se hisser comme un signal l'Athéna Promachos de Phidias, qui donnent à la fois leurs pierres blanches, leurs cimes et leurs baies proches, se sont élevées des villes de marins, des « Acropoles » doublées de ports. Des golfes échancrent largement ce littoral : à l'abri des vagues, à proximité des routes de l'intérieur, souvent près de faciles passages d'une mer à l'autre, détroits naturels et canaux creusés dans des isthmes, ils prolongent vers les terres, à la rencontre d'autres produits, d'autres civilisations, l'horizon bleu, l'influence maritime.

Les obstacles. — Cependant tout n'est pas aisé sous ce ciel privilégié. L'eau est rare, le sol stérile. Le labeur humain est nécessaire afin de mieux répartir ces trésors des pays secs, l'eau ruisselante et la terre meuble. La civilisation, selon la judicieuse remarque de Vidal de la Blache, est faite de la lutte contre les obstacles dressés par la nature pour éprouver le génie humain.

L'eau des rivières pourrait suppléer les pluies défailantes. Mais que tirer de ces torrents « fous ou gueux », dévalant de la montagne en devastateurs, roulant, avec les eaux furibondes, cailloux, graviers et

sables, ou rétrécis en un mince filet paresseux entre les galets arrondis ? Parfois même le fleuve disparaît entier dans un gouffre, fabuleuse entrée des Enfers. Les vallées étroites, creusées dans les calcaires en gorges, ne peuvent guère servir de routes. L'homme ne recherche point les cours d'eau.

Mais, à côté, cette pente rapide, qui dégringole à la mer à travers les alluvions du torrent, recueille les maigres cultures. La place est mesurée : le roc est nu, le maquis broussailleux, l'ombre pauvre ; un implacable soleil accentue tous ces tons sombres, du vert de gris de l'olivette au vert noirâtre des chênes nains. Les carrés vert tendre ou jaunes, les vignes, les blés, les maïs mettent des taches colorées dans cette poussière monotone. Des murettes de pierres grises ou blanches découpent la pente en étages : l'orage ne pourra ébouler la terre meuble ; les précieuses parcelles seront maintenues sur le champ miraculeux ; le ruissellement, guidé, arrosera les gradins devenus fertiles. Pas une motte n'est négligée. Pas une goutte n'est perdue. En bas, les fleuves travailleurs, arrachant les sols d'en haut, ont accumulé les boues et créé des plaines marécageuses ; ils ont ensablé les ports de jadis ; ils menacent ceux d'aujourd'hui, faisant pulluler, avec les moustiques, les fièvres paludéennes. Pour vivre là, pour que les champs puissent disputer la place aux roseaux, aux salicornes, il faut lutter, assécher. Mais généralement la steppe domine, tapis d'herbes rases qui verdissent au printemps, se fanent et s'étiolent sous l'ardent soleil estival, puis durant l'hiver borbier de fange et d'eau.

La civilisation. — Entre toutes ces facilités offertes à son travail et ces difficultés à vaincre, l'homme a su établir, sur les rivages de cette mer, un genre de vie, une

civilisation originale. C'est la barque de la Méditerranée orientale qui a été le véhicule d'une civilisation expérimentée en Orient avant de l'être en Europe. C'est ce riverain qui, semble-t-il, imitant le paysan des grandes plaines asiatiques, a introduit en Europe, le bœuf tirant la charrue, le labour, la culture du blé, la cuisson du pain, la récolte du raisin et de l'olive, le pressoir à vin, à huile, la cueillette des fruits, enfin les moyens de communiquer la pensée, les rudiments d'un alphabet qui gagna l'Europe entière.

Cette civilisation maritime et agricole fut aussi de bonne heure une civilisation urbaine. Des chaînes calcaires, qui bordent la Méditerranée, on a toujours tiré les matériaux de construction, la simple pierre blanche ou le calcaire cristallisé en marbre : le ciseleur y travaille les cannelures des colonnes, les moulures des frontons, les fleurs stylisées des chapiteaux. La Méditerranée n'est-elle pas un musée, qui offre au touriste des monuments de tous les âges ? Labyrinthe de Knossos, murs « cyclopéens » de Mycènes, colonnades du Parthénon, temple romain de Palmyre, églises byzantines de Constantinople.

Les eaux fixent les sites d'établissements humains. La montagne encore est favorable : elle amasse la neige, elle attire les pluies d'orage ; à la base de ses calcaires perméables jaillissent les sources. Montagnes saintes dans un pays assoiffé : c'est l'Olympe grec ; c'est l'Athos orthodoxe. A leur pied se dressent les villes : leur nom est souvent le témoignage du rôle sacré des eaux ; la grecque Thessalonique, la slave Vodéna le rappellent.

La physionomie de la ville marque bien les caractères de cette civilisation : l'Athènes de l'époque classique, l'Athènes de Périclès, de Socrate, de Phidias n'est pas une communauté exclusivement urbaine. C'est un groupement complexe et solidaire : la Montagne

(*Diakria*) y offre son site défensif, la Plaine (*Pédias*) ses olivettes, ses champs de fèves et ses vignes, la Côte (*Paralia*) les criques d'où ses vaisseaux partaient pour planter d'île en île, à travers l'Archipel, les jalons de sa thalassocratie.

Tel est l'horizon méditerranéen qui ceint de son ciel lumineux, de son sol chauve, de sa mer féconde la pointe Sud-orientale du continent européen.

II. — L'HORIZON CONTINENTAL

Une mer n'est point une barrière, la Méditerranée moins que toute autre : d'un bord à l'autre s'échangent les produits et les idées ; et la circulation aisée en fait un lieu d'attraction.

Au Nord de la péninsule y eut-il également de telles facilités de communication qui créent les civilisations uniformes ? La Méditerranée évoque la vision du monde hellénique ou celle de l'empire romain. Mais nous n'avons point une idée nette des peuples qui se pressaient le long du « limes » impérial, de tous ceux que les Romains rangeaient sous la rubrique de « Barbares ». Pourtant ces « Barbares » s'infiltrèrent dans la « Romanité », s'établirent dans les Balkans comme dans les autres parties de l'Europe romaine. C'est qu'ils y trouvaient sans doute des conditions de vie identiques aux leurs. Certes pour les Romains le danger était vers le Nord. Mais ce danger finit par vaincre, et la civilisation balkanique est due, pour une large part, aux facteurs septentrionaux. Tentons de discerner ces influences.

Les aptitudes. — La première de toutes est le climat. Le ciel serein de la Méditerranée, le fourré toujours vert, son compagnon inséparable, sont limités à la Grèce et aux deux franges littorales de l'Adriatique et de l'Archipel. Partout ailleurs, et poussant même sur le Pinde une pointe vers le Midi, les ciels couverts de l'Europe

centrale, neiges et brumes des hivers froids, orages des étés brûlants, mais mouillés (à Bucarest, 0 m. 58 de pluie tombant de mai à juillet, une température moyenne de -2°9 en janvier, 22°8 en juillet ; à Zagreb, 0 m. 94 de pluie tombant surtout en juin et octobre, -0°3 en janvier, 21°7 en juillet).

Aussi, à la zone blanche, dénudée, du Sud et des rivages Ouest et Est s'oppose la zone verte du Centre et du Nord ; au maquis clairsemé où broutent les chèvres, succèdent les vastes pâtures à bœufs et les forêts sombres, les chênaies où se complaisent les porcs. De part et d'autre des Karpates, du Danube, du Balkan, le voyageur se retrouve sur les mêmes plaines larges, Mésopotamies plus humides ou plates-formes plus sèches : les pluies estivales y jaunissent les grappes de maïs, rougissent les gousses de poivrons, émaillent les pruneraies de fruits d'ambre, dorent les citrouilles ou rosissent de fleurs les vertes touffes du tabac. Sans doute de ci de là le paysage se colore de touches différentes : sous le même ciel, le sol vient bigarrer le tapis végétal. Mais partout, ce sol, ameubli par le travail des eaux, célestes ou fluviales, lœss, alluvions, dépôts des pentes, offre une culture aisée au labeur humain ; et, dans le domaine plus âpre de la montagne, l'alpe fournit au bétail, qui quitte au printemps la plaine, une nourriture renouvelée.

On considère parfois le Danube comme la limite septentrionale de la péninsule des Balkans. Or le Danube moyen ne fut jamais une frontière. Dès la préhistoire les Néolithiques remontent cette grand'route, et la civilisation des palafittes fleurit sur ses deux rives ; à l'âge du bronze, le fleuve n'arrête pas les échanges entre le Nord et le Midi de l'Europe ; à l'âge du fer descend avec lui la civilisation halstattienne, le règne de la grande épée, qui, au XI^e siècle, arrive en Grèce entre

les mains des Doriens. Sous l'empire romain, le Danube fut un chemin de navigation et de police intérieures ; des émigrants, chassés d'Italie, évincés par les grands propriétaires, précédèrent en Dacie l'armée de Trajan ; au v^e siècle les peuplades de pâtres transhumants, venus des confins de l'Asie, ne se gênaient pas pour parcourir, selon les nécessités, les steppes de part et d'autre du Danube.

Le fleuve est bien plutôt un lien ; dès qu'il sort de la zone découverte, il est même le seul lien. Les premiers Slaves qui, au vi^e siècle, pénètrent dans les Balkans, s'installent en tribus exclusivement riveraines : gens du Timok, gens de la Morava, etc. On marche par la route fluviale, mais on s'arrête dans la vallée.

Les obstacles. — Il s'en faut que le pâtre ou le laboureur puisse partout recueillir sans peine sa subsistance. Le paysage actuel peut faire illusion : les Balkans d'aujourd'hui ou les steppes, qui les précèdent vers le Nord, ne sont pas plus la Pannonie romaine que la France du xx^e siècle n'est le calque de la Gaule. Les plaines russes, hongroises, couvertes maintenant de céréales, furent surtout au moyen âge des terrains de parcours pour les nomades cavaliers. Les documents sont nombreux qui décrivent les silves profondes, les forêts de chênes et de hêtres, débordant des montagnes ; elles descendaient jusque vers ces pays qui en ont conservé la mémoire, parfois le nom, Transylvanie, Choumadia serbe ; au début du xix^e siècle, celle-ci méritait encore son appellation de « Forêt ». Au reste en Serbie, en Bosnie, ce pourrissoir, le *loug* broussailleux, marécageux, n'est qu'un dernier vestige de ces bois touffus et humides, où les chants populaires du temps de la domination ottomane placent les gestes des *haïdouk*, des proscrits.

La forêt est une vraie frontière : c'est une zone vide qui isole chaque cellule humaine. Dans ses clairières se sont constituées ces *joupé*, petits pays qui ont vécu longtemps repliés sur eux-mêmes. Les *fiss*, les tribus albanaises, ont maintenu plus qu'ailleurs leur autonomie patriarcale, parce qu'en Albanie le défrichement de la forêt a été moins continu. En Transylvanie, dans le massif du Bihor, les prairies à brebis laitières sont encore incluses dans les clairières de la forêt. Dans le Monténégro, l'Herzégovine, la population est groupée par *brastva* (fraternités) : entre elles la montagne karstique, abrupte, aride, sert de borne, comme, plus au Nord, dans la zone verte, la forêt. Ici, l'effort du colon est d'utiliser la rare terre meuble, éboulée au pied des pentes ; là, il trouve plus d'humus, mais il doit d'abord défricher.

La civilisation. — Il s'est créé ainsi une civilisation rurale, mi-pastorale, mi-agricole, qui confine à la civilisation maritime et urbaine de la Méditerranée : civilisation moins connue, mais non moins ancienne. Son unité sociale et politique, le village, existe dès l'époque romaine. Cela ne veut pas dire que cette forme de groupement soit autochtone, et probablement des influences historiques sont venues modeler ces peuples : on ne peut s'empêcher de comparer ces groupes aux *civitates* de la Gaule romaine ; Rome tendait à couler ses administrés dans un même moule. Le village fut donc de bonne heure une unité militaire, fiscale, administrative, qui fournissait son contingent, répartissait l'impôt, élisait ses « hommes bons et anciens », selon l'expression qui resta longtemps en usage dans l'ancienne Dacie romaine. Cette organisation subsistait au xix^e siècle dans les villages de Transylvanie ou d'Albanie, qui ont gardé particulièrement les traces de l'influence

latine. Dans le domaine de l'influence slave se maintenaient les groupes plus restreints des *zadrugué*, les grandes familles patriarcales : sur le sol, la *zadruga*, confondue avec l'*atar*, l'aire cultivée du village, est le patrimoine commun de la famille, l'unité économique complète, enclose avec la maison, les champs proches, puis, plus loin et sans bornage, le pâturage, la forêt qui donnait ses glands et son bois. Le troupeau restait la principale richesse, bœufs, surtout moutons et porcs ; le paysan est un cultivateur, mais essentiellement un berger qui combine la vie de plaine et la vie de montagne, qui, selon la juste expression de Iorga, partage son existence entre ses deux patries, la patrie d'hiver, la patrie d'été.

CHAPITRE II

LES CADRES INTERNES

Les *Balkans*, ce sont les « montagnes » : ce mot ture évoque parfaitement le paysage de la péninsule. Nulle part, sauf sur les vastes plaines du Nord ouvertes vers d'autres Europes, l'œil ne vagabonde sur des plâtitudes infinies ; de tous côtés la hauteur, blanche ou verte, aiguë ou douce, rectiligne ou moutonnée, profile sa barre chauve, sa cime boisée ; sur la mer même le rocher offre son repère. D'Ithaque à l'Athos, de l'Olympe au Lovtchen, de mont en mont l'histoire se déroule.

Les montagnes, ce sont des remparts. Dans la plaine basse tournée vers la mer, dans le bassin lacustre, marécageux ou fécond, dans la vallée que d'aval ou d'amont étranglent des gorges, dans l'oasis enfoncée au milieu du désert pierreux, la vie est enserrée en de petites cellules, enserrée, non enfermée. Car la montagne est un rempart, non une barrière, un obstacle. Les Balkans sont disloqués : des effondrements de toutes sortes ont émietté l'Archipel, échanuré les golfes égéens, frangé d'îles la barrière dalmate, effondré les hautes plaines macédoniennes ou les excavations du karst, aligné les vallées bulgares. Ailleurs les Karpates furent rabotées par les glaciers, découpées par l'érosion remontante des rivières valaques. La montagne se

laisse franchir : nulle part elle n'atteint 3 000 mètres ; le Taygète, le Parnasse dépassent à peine 2 400, les plus hauts sommets du Pirin, du Rila bulgares 2 900, ceux du Pinde et du Char macédonien 2 500, comme le Dourmitor monténégrin ; les Alpes de Transylvanie culminent à un peu plus de 2 500 ; et c'est à 2 600 que s'élève dans les Alpes slovènes la triple borne-frontière des Triglav. Mais ces monts, qui s'imposent à la vue de toutes parts, ne montrent point partout les mêmes formes : ici granits, gneiss noirs des croupes sombres arrondies et larges ; là, calcaire étincelant, grès en grisaille des citadelles abruptes, nettes et blanches ; enfin, tantôt la mer indigo, tantôt la steppe jaunie ou verdoyante étalent des horizons plus bas. La Montagne, présente ou proche, partout s'associe à d'autres visions. D'acropole en acropole, de crique en crique, de pointe en île, la montagne et la mer se joignent en une commune vie. Ailleurs la forêt haute entoure des plantations précieuses ou de monotones champs de blé. Ailleurs encore la couronne chauve domine et protège la cellule fertile. Ici les alpages de l'été alternent avec les grasses Mésopotamies de l'hiver. Là les pentes couvertes de vergers relient dans une vie agricole harmonieuse le maïs d'en bas aux chénaies d'en haut. Plus loin les monts boisés, coupés par les « chemins de brebis », par les eaux actives des torrents, font glisser sur les « piémonts » le pétrole des failles, les céréales des collines. Du Sud au Nord des Balkans, sur de petits parcours avec ses chèvres, sur les premières pentes avec ses porcs, sur les hautes alpes avec ses bœufs ou avec ses moutons, nomadisant de part et d'autre de la chaîne, le pâtre grimpe sur la montagne, l'associe à la plaine voisine.

Quelles sont les grandes régions naturelles qui ont facilité ces associations de paysages, les communautés de genres de vie, les collectivités politiques ?

I. — LES HELLADES

L'Archipel. — Le centre des terres helléniques, c'est l'Archipel. Le rocher nu de Délos fut la première capitale de la confédération thalassocratique, dont Athènes prenait la direction ; aujourd'hui la flotte d'Andros et de Syra dépasse celle du Pirée en tonnage.

Ces îles cependant ne sont guère accueillantes. De loin elles paraissent pierreuses, âpres montagnes surgissant de la mer, montrant leurs vieilles roches à nu : les granits, gneiss, schistes font luire leurs paillettes au soleil, les calcaires cristallisés sont troués de carrières de marbre. Peu de terre meuble, peu de terre fertile, sauf les tufs volcaniques de Santorin, les ondulations du flysch crétois dominées encore par les calcaires de l'Ida, foncés, massifs, rigides. Parfois elle s'adoucit, se féconde : mais sur ces volcans en ruines, vestiges des bouleversements de jadis, la Montagne est présente encore. Elle est partout le domaine d'élection des chèvres, qui se contentent des maigres touffes du maquis, épineuses, vernissées, odorantes.

Cette terre rare est précieuse : sur les schistes désagrégés par les eaux torrentielles, sur les versants de ces vallées aux sources claires, nulle place n'est abandonnée ; des murettes de pierres en gradins séparent olivette et vignoble, plants de mastic et vergers de pastèques, champs de blé, d'orge et vaine pâture, où moutons et chèvres, sous la garde du berger classique, gagnent aisément les sommets nus.

La mer sollicite plus que le sol : melons, raisins secs, amphores de vin, tonneaux d'huile prennent la route du continent ; l'homme lui-même porte ailleurs ses services de pêcheur de thons ou d'éponges, de tailleur de lave ou de marbre, de spéculateur avisé. La mer ouvre à l'insulaire des horizons élargis.

Le Péloponnèse. — Le Péloponnèse est encore une île : les Anciens l'avaient bien nommé, qui ne tenaient guère compte de l'étroit isthme corinthien. Les golfes circulaires, qui l'échancrent en feuille de platane, selon l'image de Strabon, ouvrent aux effluves, aux flots marins les rocs de l'intérieur. Les cassures du sol ont créé des fosses, tantôt envahies par la mer, tantôt déjà remblayées par les alluvions torrentielles, tantôt comblées entièrement par les rivières intérieures : petites plaines fertiles d'Elide, d'Arcadie, d'Argos, de Laconie, de Messénie, isolées, séparées les unes des autres par des gorges étroites et blanches, mais arrosées grâce aux neiges du Cyllène, du Taygète, de l'Érymanthe (l'Olonos actuel). Les forêts fabuleuses ont fait place à des murailles éclatantes, parfois vertes ou rouges quand, aux flancs du Taygète, les serpentines et les porphyres ajoutent des touches plus vives aux calcaires marmoréens. Les plateaux s'entrouvrent en gouffres, éternels tonneaux des Danaïdes, où disparaissent les eaux. Ailleurs, trouvant les issues bouchées, ces eaux stagnent en marais pestilentiels, comme le Stymphale d'Héraklès. Ou bien les sources puissantes, jaillissant du calcaire, se font capter, comme l'hydre de Lerne domptée par le héros, alimentent des fleuves travailleurs, couvrent de leur limon, moins bienfaisant que sépulcral, les champs de Sparte, les ruines d'Olympie, la civilisation d'autrefois.

Ainsi dans toutes ces cellules la terre reste dure ; l'eau qui l'aménagerait arrive soudain, comme un désastre après l'orage, ou séjourne trop longuement, apportant les fièvres. L'homme prend possession du sol, dès qu'un labour facile sous le soleil estival suffit à ses modestes besoins : berger d'Arcadie, cultivateur vite satisfait de sa cueillette, vivant de fromage et d'olives, exportant ses « raisins de Corinthe ». Sa sobriété en-

core toute spartiate a fait l'admiration des voyageurs. Mais sur la côte Nord, les armateurs de Patras, de Corinthe, le rattachent au monde hellénique.

La Grèce égéenne. — Moins rébarbative que le Péloponnèse, plus découpée encore de golfes, de baies, de havres, frangée de grandes îles et d'îlots plus proches, premiers piliers du vaste pont de l'Archipel, la Grèce moyenne orientale est toute tournée vers l'Égée. Trois nettes rides, les blanches forteresses du Parnasse, de l'Æta, de l'Othrys, musicales ou féroces, antiques ou féodales, se terminent en pointes aiguës, offrent aux caboteurs leurs blancs amers. De part et d'autre pénètre la mer avec ses chenaux, comme l'Eupeïe, ses golfes, comme ceux de Corinthe, d'Athènes, de Lamia. Au delà du cap Sounion le vaste golfe d'Égine ouvre ses abris de Phalère, du Pirée, d'Éleusis, de Mégare, et, en face, ceux des îles, de Salamine et d'Égine.

Le littoral franchi, la terre n'est point hospitalière : les golfes se prolongent bien en de vastes plaines alluviales ; les cassures ont mis entre les chaînes de larges dépressions. Mais ces bassins sont ou des fondrières, comme les plaines du Sperchios, du Kopaïs, ou de caillouteux déserts déposés par les torrents, comme celle d'Élatée où coule le Céphise. D'autant plus précieuses sont les plainettes, ni trop humides ni trop sèches : la *phrygana* broussailleuse y est aisément défrichée ; l'ombre rare des oliviers se mêle dans des vallées abritées à la noirceur des cyprès ; les chardons, les lentisques font place sur les pentes au vignoble, au champ d'orge, au parterre d'anémones ; près des sources claires, se pelotonnent les villages derrière leur rideau de figuiers : c'est la Béotie ou l'Attique.

Entre le maquis aromatique de l'Hymette, le marbre

du Pentélique, l'argent du Laurion, les sources du Lycabette, s'est juchée l'Acropole. Mais l'Athènes classique n'est que ruines. La Ville moderne, aux avenues larges et poussiéreuses, aux façades fouillées du soleil, est descendue vers la mer.

Les Campanies du Nord. — Au Sud de l'Othrys, les olivettes ; au Nord, les forêts de chênes. Au ciel implacablement limpide succède déjà le ciel nébuleux. Les effluves méditerranéens ne cessent point de se faire sentir ; mais les froids d'hiver, les pluies d'été, les rosées nocturnes apparaissent. Les prairies s'étalent, deviennent plus grasses, vertes durant le bref printemps, fondrières en hiver, steppes jaunies en été. Le cheval thessalien, le buffle macédonien les piétinent. Sur les routes boueuses le lourd chariot aux quatre roues pleines se traîne, quand la petite charrette à deux roues court les pistes du Midi.

La montagne est là toujours, Ossa, Pélion, Olympe, Athos, peut-être plus sauvage par ses gorges, ses cascades, ses forêts épaisses et amples : elle donne encore son calcaire pour la construction des villes, et, à ses pieds, ses sources et les alluvions des « Piéries ». Pour la première fois non loin de la mer les effondrements, qui échancrent la côte, ont créé de larges plaines. L'homme en a fait des « campagnes » : *Kambos* de Thessalie, *Kampania* de Salonique, plaines de Serrès, de Drama viennent s'interposer entre les montagnes et la mer. Ce sont de nues plâtitudes, tour à tour, selon la saison, plongées dans un noir marécage ou lumineuses sous la dorure des blés, des maïs, la poudre blanche des cotonniers, l'étal vert sombre des tabacs. L'hiver, sur la steppe dénudée descendent les troupeaux de moutons qui paissent l'été sur la montagne, et les huttes de branchages ou d'argile des pâtres rompent seules,

avec les buffles vautrés dans la fange, la pauvre uniformité du pays.

La mer reste proche. Le comblement des fleuves a diminué son domaine ; mais au fond des vastes golfes, mi-fermés d'immenses presqu'îles, le flot calmé amène à l'abri le caïque bleu, le vapeur noir. On ne passe pas de plaine en plaine avec des convois par la caillouteuse vallée de Tempé ou l'isthme forestier de la Chalcidique. De Volo, de Salonique, de Kavalla, portes de ces greniers helléniques, vers la Grèce des plainettes, des aux et des olives, la mer montre le chemin.

La Grèce ionienne. — A la Grèce pierreuse de l'Est, à la Grèce boueuse ou poudreuse du Nord s'oppose à l'Ouest la Grèce boisée. La barrière, c'est le Pinde : sans cols, sans vallées, des châtaigneraies, des hêtraies, des pinèdes profondes s'y étagent, refuge des klephtes de l'Indépendance ; sur ses cimes alpines, peu élevées sans doute, mais qui s'enveloppent de neiges en hiver, de nuages même durant l'été, nomadisent les pâtres valaques.

A l'Occident du Pinde, l'Égée cesse son influence asséchante : les vents de la mer Ionienne prennent possession de ciels plus bas ; ils déversent leur humidité sur les îles, sur la côte, sur les Alpes d'Étolie ; ils approvisionnent d'eau les rivières laborieuses, qui ont scié leurs *klissouré* (défilés) parallèles et comblé de leurs *kataméri* (pays bas) deltaïques les baies du golfe corinthien. C'est tout de même encore la Grèce, le sol grec calcaire, avide d'eau : sur le *Xéroméros* (pays sec) de l'Acarmanie, toute *katavothra* (abîme) engouffre les pluies, les rivières mêmes, les Styx et les Achéron ; les murailles, les crêtes dentelées, les hauts plateaux pierreux de l'Étolie interposent leur désert symptomatique du calcaire. Mais ici c'est un paysage plus rare :

sur ces plis, avec les calcaires alternent les grès, les schistes, ces argiles gréseuses et schisteuses que les géologues nomment le flysch. Le chêne de Dodone bruit encore. Les porcs noirs se promènent sur les *cheimadia* (pâtures d'hiver) du Valtos et de l'Épire. Toutes les variétés de chênes, l'aria, la vallonnée, l'yeuse, donnent le gland tardif, le tan ou l'immuable ramure sombre qui persiste pendant les froids. Les *kalyvia* de branches et de feuilles sont les abris des montagnards. La mer est lointaine. Pour les Grecs anciens, c'était l'Épire, c'est-à-dire le « Continent ».

Dans les îles seules, « baignées de vapeurs », la vie est plus douce : les causses secs glissent vers la mer en pentes molles et arrosées ; le maquis réapparaît, et, sur le sol marneux, moins pauvre, les bosquets de chênes verts, les olivettes et les vignes ; de Zante à Corfou, raisins « de Corinthe » font la fortune des Ioniens.

II. — LES ROCHERS ALBANAIS

Par contraste avec les calcaires du Sud et du Nord, de la Grèce et du karst illyrien, l'Albanie, dans son manteau de forêts sombres, apparaît comme un pays noir. Là encore règne la Montagne. Les indigènes ignorent le vieux nom déformé qui, par l'entremise des Grecs, appelant leurs voisins *Arvanit*, s'est répandu en Europe : ils ne connaissent que la *Shqipërija*, soit le « Pays des Rochers ». Le paysage est marqué par les « roches vertes », surtout des serpentines, rugueuses, foncées, parfois plus claires au contact des calcaires. Tantôt filons éruptifs au milieu d'autres sols, tantôt masses énormes fragmentées de cassures, ou dénudées, surmontées alors de barres gréseuses, calcaires, ou enfouies dans les profondeurs du sous-sol, toujours elles restent présentes par les lignes qui les décèlent, points d'eau, bois, cultures, villages.

A l'Est comme à l'Ouest, l'Albanie est isolée.

Une frange marécageuse, fiévreuse, déserte, la sépare de la mer. Après la « Chimère » (*Himara*), les navigateurs voient s'effacer la blanche muraille calcaire : elle réapparaîtra sur les îles dalmates. Les plis de la montagne obliquent, s'écartent. Mais les fleuves, qu'ils laissent largement passer, y étalent leurs alluvions trop récentes : sur ces plaines, la *Mouzékia* entre autres, des lagunes, des salines, des roselières, des bras morts ; le paludisme y est maître, la « fièvre de la Boïana » ; les villes s'éloignent de ces bords pestilentiels, se réfugient sur les sols plus secs, près des eaux plus pures du voisinage de la Montagne, Kroïa (la « Source »), Tirana. Seuls y trouvent place, sur des coteaux, des ports comme Vlora (Vallona), auquel la « Chimère » sert d'écran contre le vent d'Ouest, ou Dourreus (Durazzo), fortifié par son rocher même.

A l'Est, autre barrière, la Montagne. Ce n'est pas un rempart simple : les grandes chaînes plissées dinariques, parallèles à l'Adriatique plus au Nord, se sont heurtées au massif ancien de Vieille Serbie et Macédoine, s'incurvent, s'empilent, se resserrent, s'effondrent. Entre elles ne restent plus que fosses allongées : des lacs aux hautes parois (lac d'Okhrida), la vallée supérieure du Drin s'y casent. Il y a au moins triple barrière, depuis les escarpements calcaires, qui limitent la Macédoine, jusqu'aux crêtes du Tomor, non moins éclatant sous le soleil ou la neige, servant de repère aux marins. Le plus haut, le rempart central, le sombre relief de serpentines, est raboté par les glaciers, découpé par eux en cirques, au pied desquels se maintiennent de clairs petits lacs, traversé par les profondes gorges où mugissent le Dévoli, le Shkoumbi. La partie la plus rébarbative est au Nord : le massif mirdite, vert par son sol, vert par sa forêt épaisse, dont les chênes, les hêtres, les sapins blancs

pourrissent sur place de vieillesse ; les *Malciya Madhé*, « Grandes Montagnes », les Alpes albanaises des géographes, où réapparaissent les murs gris et nus du calcaire, puis, au delà des pentes boisées, les causses plats et blancs des sommets.

Par delà le littoral trop bas ou l'intérieur trop abrupt, quelles terres reste-t-il à l'activité de l'« Homme des Rochers » (en albanais Shqipëtar) ? Prisonnier entre les marais et les verroux rocheux qui barrent les vallées elles-mêmes, le *fiss*, la tribu, se cantonne en d'étroits pays. La vie se morcelle, mais tire parti du moindre coin.

Des conques ouvertes sur l'Ouest, sur les vents humides, fécondées d'alluvions maintenant asséchées, derrière leurs saules, leurs platanes, leurs tilleuls, cachent le tabac, le riz, le maïs, les olivettes, les vergers, et, sur les buttes, de gros villages, tels que Bérat ou Elbassan. Des cuvettes sont fermées par les *graké* (défilés) des fleuves : le bassin de Permeti et ses vignobles ; la Kolonia, dont le nom évoque la colonisation romaine et où paissent en hiver les troupeaux descendus du Pinde ; la plaine de Kortcha (la Koritsa des Grecs), rayée de champs de blé, de maïs, de coton et de luzernes ; les terrasses de Starova et de Strouga que le lac d'Okhrida a laissées au Sud et au Nord, encore peu défrichées ; enfin au N O le bassin de Shkodra (Scutari), où le lac, les fourrés de chardons, de fougères disputent encore le sol aux pâtures, au maïs et au tabac. Des plateaux gréseux, zone adoucie de la montagne, sont destinés au cultivateur : la *Morova* aux vergers inclinés vers le Dévoli supérieur ; la *Gora* (la « Montagne » en slave), de part et d'autre du moyen Dévoli, double escalier que gravissent vaches, chèvres et moutons ; la *Mokra*, soit, en slave, le « Pays humide », oasis coupée par le haut Shkoumbi, où s'étagent mûriers,

cerisiers, pommiers, noyers, châtaigniers jusqu'aux forêts élevées.

De sa cellule enclavée dans les rocs ou mi-perchée sur les gradins, le Shqipëtar est monté à l'assaut de sa Montagne. Il y juche ses champs d'orge, voire de maïs ; il paît sur les prairies alpestres ses troupeaux laitiers qui gagnent à l'automne les basses plaines côtières ; il y assoit sa *koula*, sa maison forte aux murs de moellons, aux toits de dalles ; il en fait dévaler dans ses conduites de bois l'eau qui irrigue ses cultures ; il s'y réfugie pour guetter de son fusil l'ennemi familial qui attenta à son honneur. L'Albanie est le « Pays des Rochers ».

III. — LES TERRES SERBES, CROATES ET SLOVÈNES

Le « Primorié » adriatique. — Dès le Lovtchen, qui domine Kotor (Cattaro), la Montagne se réinstalle sur la côte. Des Bouches de Cattaro au Quarnero istrien elle barre le pays de son mur blanc et nu, tout au plus tacheté d'herbe rare accrochée aux fentes calcaires. C'est le même rempart étroit, mais morcelé par la mer, qui fait vis-à-vis dans les îles dalmates, parallèles et allongées. Quand, entre ces abruptes falaises, la mer n'a pas noyé les creux, dans les fossés, excavés dans le flysch tendre, s'est logée quelque terre meuble, immédiatement cultivée.

Le long de ce *Primorié*, c'est-à-dire, en slave, « Littoral », large de 50 à 200 mètres, au plus de 3 kilomètres dans les dépressions fertiles, la Méditerranée apporte sa mer bleue, son ciel transparent, ses étés ardents et secs, balayés par le *chiroko* du Sud, ses hivers pluvieux où tourbillonne la *bora* glacée, son maquis déclive, ses taillis de chênes nains, ses buissons de lauriers-roses, et, dans les oasis, les anses abritées de la *bora*, ses grenadiers, ses figuiers, ses citronniers, ses oliviers, ses vignes.

La Dalmatie n'est qu'un littoral. Des nids d'aigles, perchés au-dessus des havres, forteresses vénitiennes dont les ruines encouragent encore la flotte iougoslave active, s'élançaient les *ouskok*, les « fugitifs », pour leurs expéditions de pirates : ce furent de hardis marins que les Bokelii des Bouches de Kotor, les Doubrovitchani de l'antique république serbe de Raguse, les Bodouli des îles dalmates, les pêcheurs croates du Quarnero. Seule l'Istrie, plus massive, offre des terres labourables aux vignerons iougoslaves : c'est l'exception. L'homme du littoral vit de la mer. Sur cette frange adriatique, isolée derrière sa blanche muraille, la civilisation méditerranéenne de Venise a pu s'implanter et, par bribes urbaines, à Zara, à Fiume, quelque peu se maintenir.

La « Zagora » karstique. — Les plissements ont découpé l'Illyrie en zones alignées parallèles à la mer. Dès que l'on franchit — difficilement, car les trouées sont rares — la muraille dalmate, de plate-forme en plate-forme pierreuses, on aborde l'« Outre-Montagne », soit en serbe la *Zagora*. C'est le *karst*, plateaux de calcaires nus : les vents froids et neigeux de l'hiver soufflent, les brouillards de l'été s'amoncellent, les énormes pluies de l'automne s'infiltrant dans l'écumoire des *lapiés*, s'engouffrent dans les vastes trous des *ponori*, les rivières scient de gigantesques canyons, disparaissent, circulent sous terre, surgissent à nouveau en vastes sources limpides. La terre meuble, rougeâtre, calcaire, décomposée en argile, s'amasse dans des cuvettes elliptiques, minuscules comme les *doline*, véritables pays fertiles qui portent le nom de champs ou *polia* : ce sont les seuls lieux que l'on peuple, que l'on cultive, où l'on bâtit.

Sur la Tserna gora ou « Montagne noire » (dont les

Italiens ont fait Monténégro) quelques taillis de noisetiers et de frênes ont paru exception notable (le mot slave *gora* désigne la montagne boisée). Des plateaux monténégrins jusqu'à la « Carniole blanche » (Carniole vient du slave frontière), c'est le même paysage, le même sol déchiqueté, dénudé, un désert calcaire : les fonds des cuvettes, lacs en hiver, oasis en été, y mettent seuls leurs taches plus sombres. Dissimulée entre ses blanches parois comme dans une forteresse, chaque cellule, cultivée à la pioche, est le repaire d'une tribu : le *plémé*, la tribu monténégrine, vit chichement de pommes de terre, de maïs, des fruits de ses vergers abrités dans le polié de Tsétinié, de Nikchitch, et, jadis, gagnait la montagne pour défendre contre le Turc l'indépendance de l'âpre sol ; les Croates de la Lika (arrière-pays du Quarnero), qui menaient une vie plus rude encore dans leurs *polia* caillouteux, sableux, formèrent les soldats de ces « Confins militaires » auxquels l'Autriche confia sa défense. La montagne fut là encore le séminaire de la liberté.

Au delà de Goritsa (Gorizia) et de la Sotcha (Isonzo) le karst cesse ; les plaines italiennes commencent.

La « Planina » dinarique. — Vers 800 mètres on quitte la roche brûlée ; soudain les forêts se montrent, de hêtres d'abord, de sapins, et, au delà de 1 600, 1 700 mètres, les alpages ; enfin, en descendant sur le versant Nord, à nouveau les bois épais. Une couverture schisteuse ou gréseuse a enseveli le calcaire, dont la pointe seule saille à 2 500 mètres, comme les dolomies ruiniformes du Dourmitor monténégrin. A la zone blanche succède la zone verte, à la Zagora la *Planina*, dont le nom slave désigne, comme le mot Alpe, de hauts plateaux gazonnés. Les géographes d'autrefois, qui méprisaient les noms indigènes, l'appelaient Alpes

dinariques ; c'est, à défaut d'autres analogies physiques, un climat alpestre, neiges hivernales, avalanches printanières, verdure des alpages exposés au Midi, et brumes de précoce automne.

Là encore, malgré des noms divers, le même paysage, mamelonné et vert, se répète des Alpes albanaises aux grandes Alpes de Slovénie. Les *Berda* (les « Monts ») du Monténégro septentrional, séparés des causses monténégrins par le sillon de la Zéta, dépassent la forêt vierge de hêtres et de sapins, par des croupes herbeuses où, de son *katoun*, de sa cabane, le berger d'été surveille les moutons. Les montagnards de Bosnie, que les Serbes nomment les *Era*, habitent dans des clairières sur de hauts bois de conifères, coupés de vertes et profondes vallées ; au bas, entre deux précipices, se casent les petites plaines de Sarajévo et de Mostar. A l'autre extrémité de cette « Montagne », des effondrements ont disloqué, ont humanisé les Alpes slovènes : sous les moraines et les terrasses caillouteuses, plantées de châtaigneraies et de houblonnières, le blé et le maïs s'étalent dans les bassins de Lioubliana, de Tseli ; des buttes dolomitiques émergent dans la plaine, et, au delà des forêts, surgissent les crêtes blanches et dentelées des Alpes : le Tirol calcaire, l'Europe alpestre s'annoncent.

Les Mésopotamies pannoniques. — Du Sud de Lioubliana à Belgrade, la Planina tombe sur la plaine. Nous sommes dans la grande plaine de l'Europe centrale, baptisée « pannonique » par les géographes, ancien fond de lac, argiles, graviers, sables, recouverts par les alluvions des fleuves alpins et karpatiques. Nous sommes aussi sous un autre climat, climat continental, steppique, aux hivers secs que glace la *kochava*, le vent des Karpatés, aux étés brûlants mais déjà humides. Ses eaux

surtout lui donnent une physionomie nouvelle : de toute la périphérie neigeuse, rivières rapides, fécondantes, poissonneuses, dévalent vers les grands collecteurs, Save, Drave, Danube, Tisza, et ajoutent leur limon à la fertilité de la plaine. Dans leur zone d'inondation, les fleuves s'allongent en méandres, déplacent leur courant lors des crues du printemps, brisent leurs digues, recourent les boucles, oscillant d'une rive à l'autre, laissant de chaque côté des îles plates, des marais, des lacs, des bras morts. La limite de la plaine cultivée par les Serbes est précisément celle de ces Mésopotamies inondées.

Entre les vallées toute portion de la plaine a son nom, son aspect. La plaine du Banat (à l'Est de la Tisza) et de la Batchka (entre Tisza et Danube) est un continu champ de maïs et de blé ; dans les parties les plus basses subsiste le *loug* fangeux qui, il y a encore deux siècles, couvrait le pays entier ; dans les parties les plus hautes, des dunes de sable, ou, sur les argiles, des mûriers et des vignobles. La basse plateforme de Sirmie (Srem) et de Slavonie (entre Save et Drave), faite de loess, terre des céréales, est parsemée d'îlots montagneux où grimpent pruneraies et bois de chênes qui font la fortune des porchers. La Barania (au Nord de la Drave) mêle ses prairies et ses collines, ses éleveurs des bas domaines et ses viticulteurs des pentes. Dans le Prekmourié (c'est-à-dire le pays au delà de la Moura ou Mur), proche des Alpes, laboureurs et jardiniers slovènes exportent vers les montagnes voisines blé, légumes, chevaux, bœufs et porcs.

La Choumadia. — Au coin N E des pays serbes, entre les chaînes dinariques, qui courbent au Sud les plis calcaires, et les plaines pannoniques, qui étalent leur dorure vers le Nord, s'interpose une vieille terre rabotée,

mais surgissant encore des vallées voisines, jadis boisée, mais à laquelle les Serbes conservent le nom historique de *Choumadia*, la « Forêt ». Bastion avancé du massif cristallin auquel se sont heurtés les plissements dinariques, citadelle des guerres de l'Indépendance, ce cœur des terres serbes a tenu toujours un grand rôle dans l'histoire des Balkans.

De l'Ouest, de l'Est, du Sud elle se montre comme une forteresse boisée. A l'Ouest, en Bosnie, petits massifs peu escarpés, disséqués par des rivières utilisées pour le flottage. A l'Est, chaînes épaisses, métallifères, dominées de plateaux karstiques, coupées en gorges par les vallées qui descendent au Danube. Au Sud, croupes trapues et sombres du Kopaonik, qui haussent à 2 000 mètres leurs pâtures, inclinent leurs futaies de hêtres, de chênes, vers les paliers bas de la Save, du Danube. Au milieu, la forêt n'existe guère : sur la haute Choumadia, elle est émiettée en petits bosquets de chênes, où s'éparpillent, se cachent les maisons ; en basse Choumadia, elle dégénère en taillis buissonneux, en fourrés de petits chênes, le *loug*, où se promènent les porcs ; sur les terrasses de l'ancien lac, qui a usé le massif, qui a déposé des sédiments fertiles, la futaie a fait place aux vergers, aux maïs plus nutritifs que la glandée : prunes et pores font la richesse serbe.

Le vieux massif se révèle encore dans les bosses granitiques ; les troncs de cônes volcaniques sont les traces des dislocations ; les cassures, élargies par les rivières, ont morcelé la région, l'ont divisée en petites contrées. Chacune eut sa vie propre, courtes vallées divergentes, étroits bassins, murés de défilés qui, de Nich à Pojarévats, s'étagent sur la Morava, la seule voie continue du Sud au Nord.

La Vieille Serbie. — Grâce aux cuvettes évasées de

Leskovats sur la Morava, de Novipazar où coule l'Ibar, les Serbes sont descendus vers le Nord. C'est au Sud que se trouvait l'empire serbe médiéval, la « Vieille Serbie » ou *Rachka* (Rascie), ainsi nommée de Rach (près de Novipazar), la capitale de Douchane.

On pourrait l'appeler le Massif central balkanique. Les systèmes osseux de la péninsule s'y accolent : à l'Ouest, chaînes jeunes plissées, surtout calcaires, enfermant de hauts plateaux karstiques, comme ceux du sandjak de Novipazar ; à l'Est, massifs anciens, cristallins, usés, tels que la Char planina aux croupes rondes et alpines, la Tcherná gora de Skoplié aux cimes boisées. Les climats de la péninsule s'y fondent, et la végétation qui en découle : au Nord, la zone verte, forestière et pastorale ; au Midi, la zone blanche, déboisée et asséchée. Ces monts sont franchissables, riches en cols, en sentiers (le principal col du Char, à 1 600 mètres, est libre de neige six mois), en alpes herbues où montent les pâtures, en pentes abritées des vents du Nord : au pied des terrasses fécondées par les torrents ou les lacs, des *Podgorié* (« Piémonts »), lisières cultivées, peuplées.

Ces bassins en effet donnent à ce haut pays sa physiologie spéciale. Les fractures, qui l'ont morcelé, ont créé des compartiments effondrés, occupés ensuite par des lacs, comblés par eux d'argile noire féconde. Autant de petites cellules : plaines de 5 à 600 mètres, couvertes de blé, maïs, chanvre, haricots, oignons, poivrons ; terrasses du pourtour plantées de châtaigniers, de pommiers, de poiriers ; Métokhia, Kossovo polié, et autres.

Sur ces fonds d'anciens lacs, les eaux paissent, parfois même, comme dans le Kossovo, indécises sur leur route, se déversant tantôt vers la Morava et tantôt vers le Vardar. Ainsi c'est dans les plaines, celle de Kossovo, celle de Préchévo, que se trouve la ligne de partage des eaux entre l'affluent du Danube et le tribu-

taire de la mer Égée : on passe aisément d'un bassin à l'autre, de Serbie en Macédoine.

IV. — LES ROUMANIES

Le Bihor. — Comme la Choumadia aux confins des terres serbes, à l'autre extrémité de la plaine hongroise, dressées à 1 200 mètres sur la vallée de la Tisza, les terres roumaines commencent : c'est le massif du Bihor, autre citadelle, qui s'élève à 1 800 mètres pour redescendre jusqu'à des gradins de 600 mètres sur le bassin de Transilvanie ; c'est encore une redoute boisée, pivot des révoltes nationales de 1783, de 1848.

De quelque côté qu'on l'aborde, la Forêt fait saillie sur les régions voisines : au N O, où le massif culmine par des pics de trachyte surgissant de sapinières et de hêtraies profondes ; au N E, où, des collines de Clouj aux hautes bosses cristallines, les vallées vont s'enfonçant ; à l'Est, où les barres calcaires, que scie l'Ariech, isolent le pays sauvage des Motzi hérissé de buttes de lave ; au Sud, où les blancs escarpements de tuf volcanique, de calcaire surplombent la vallée du Mourech.

A l'intérieur, le massif, détaché des Karpates, nivelé, fragmenté par une intense érosion glaciaire et fluviale, est d'une extrême complexité : en haut, témoins des anciennes pénélaines, croupes gréseuses, crêtes calcaires, pitons volcaniques ; plus bas de multiples plates-formes, elles-mêmes entaillées en entonnoirs ou en cluses par de jeunes vallées taillées dans les schistes, les calcaires.

Ces vallées, qui découpent le massif, ont favorisé la pénétration. La forêt couvre le versant ombreux, le *dos*, auquel le Roumain garde le nom de « Montagne », la montagne froide et noire. Forêt qui ne ressemble plus à la claire chênaie des Serbes : depuis les Karpates, la

haute terre roumaine est assombrie par les hêtres, puis, entre 1 000 et 1 600 mètres, par les épicéas et les sapins ; tout en haut, les genévriers nains et la lande. Sur la *fatza*, au contraire, le versant tourné au Midi, la « Côte » chaude et claire, par ses maisons éparses, ses champs de maïs, ses prairies où il paît brebis et vaches, le Roumain a clairsemé la Forêt. C'est lui qui peuple encore les *codri*, les collines boisées de chênes, par où, au S O, le massif se résout dans le Banat ; mais dès que la plaine commence, la place est prise par le Serbe.

La Transilvanie. — Bien que par *Silva Blaccorum*, la Forêt des Valaques, les Latins du moyen âge désignent les Karpates, c'est à vrai dire par toute une enceinte forestière que la Transilvanie mérite encore son nom. Ce réduit, centre de la Dacie romaine, de la Hongrovalachie orthodoxe du xiv^e siècle, berceau de la Renaissance roumaine du xix^e, était protégé des envahisseurs, des influences exotiques. Le cercle montagneux, qui ferme l'*Ardéal* (c'est son nom roumain), l'abrite aussi des vents pluvieux, lui octroie un climat bien plus rude que sur les plaines danubiennes, mais dont les neiges, les brumes hivernales sont compensées par l'humidité printanière et la chaleur de l'été.

Cette haute cuvette est faite au surplus de terrains fertiles, de limons, boueux sous les brouillards et sous les pluies du printemps, craquelés par la sécheresse de l'été et de l'automne. Travaillant dans ces dépôts, l'érosion a modelé des collines de 600 à 700 mètres, buttes sableuses semées de vergers, de vignes et couronnées de bosquets, croupes argileuses où les prés grimpent. Ailleurs les rivières se sont creusées de larges vallées, hautes encore de 200 mètres, au fond plat, aux terrasses marneuses, sols profonds et riches, au facile labour : entre leur panache vert y jaunissent les grappes de

maïs ; les carrés de légumes, de pommes de terre, les fourrages irrigués mettent leur palette multicolore.

Chaque petit bassin présente une individualité physique, ethnique aussi : anciennes colonies militaires des Szekler hongrois sur les croupes volcaniques herbeuses du Hargitta ; colonies rurales « saxonnnes », c'est-à-dire allemandes, de la plaine de Birsa (autour de Brachov) ou du bassin moyen de l'Olt. Les grandes vallées, celles de l'Oltou, du Mourech, forment des couloirs déboisés, où les langues se mêlent. Le bocage même, qui est presque tout l'*Ardéal*, est le domaine du Roumain : entre le bois d'en haut et l'eau d'en bas, sur un coteau de verdure, il a placé son village, le centre de son exploitation, à la fois pastorale, forestière et agricole ; même laboureur, le Roumain reste l'homme des bois.

Les Karpates. — Le paysan ignore ce nom livresque : pour lui, ce n'est que la *Mountélé*, la « Montagne », qui interpose, entre la Transylvanie et les collines du Sud, de l'Est, son rideau forestier, ses étages de hêtres, de sapins, de pâtures neigeuses, fleuries ou desséchées.

Cette montagne est un écran, plus qu'une barrière. Les arcs se courbent, se suivent, variés d'aspect, continus d'amplitude. Les « Karpates blanches » montrent sur le rebord transilvain leurs îlots calcaires ruiniformes, qui ont percé le vieux massif : là jaillissent les plus hautes cimes, les pyramides de Fogarash, dressées à 2 500 mètres sur une vallée transilvaine, les crêtes granitiques dentelées et les chaos de blocs du Rétézat (Banat) et du Rodna (Boukovine), les hauts plateaux karstiques des monts Métallifères du Banat. L'érosion glaciaire a creusé des cirques, « chaudières », « yeux de mer », laissé de molles moraines, arrondi les sommets en plateaux gazonnés, *plaiouri*, qui rappellent nos chaumes vosgiennes ; rares sont les gorges sauvages,

par où les rivières sont allées capter les sources transilvaines, tels le Jiou ou l'Oltou valaques.

Un second arc, celui du *flysch* (grès, schistes et marnes), est vraiment les « Karpates boisées » : ces croupes bosselées de grès sont noires d'épicéas, de sapins blancs, de mélèzes (de 1 800 à 1 000 mètres) ; plus bas (jusqu'à 700), elles se clarifient de hêtres ou, dans le Nord, de bouleaux ; ces couches de marnes salifères et de schistes sont mises à nu par les vallées, surtout celles de la courbure karpatique (la Prahova, le Bouzéou) : le pétrole y affleure, y suinte, y est capté.

Au pied, de la Dambovitza à la Soutchéava, une longue et large dépression, la « zone subkarpatique », est aussi toute pétrolifère. Au sortir de la noire forêt, le rouvre et l'yeuse y jettent leurs notes plus colorées, plus riantes. Les villes industrielles et marchandes s'y rassemblent. Deux fois l'an les troupeaux passent, des milliers de brebis qui suivent les pistes de montagne. Car la Montagne roumaine fut toujours passagère aux animaux et aux hommes.

La Valachie. — Les Roumains, venus de Transylvanie, puis de la Montagne par les cols de la région de la Prahova, ont fini par peupler la plaine : c'est que cette plaine, — le nom de sa partie orientale, *Mounténia*, l'indique encore — n'est pas sans affinités avec la Montagne elle-même. Si une dépression « subkarpatique », l'en sépare, débouché de vallées, où se placent les villages, au Sud de celle-ci une zone de collines réédite les douces ondulations de Transylvanie et du Banat.

Par sa terminologie topique le peuple a toujours divisé la Valachie en deux pays. La *Podgoria*, c'est-à-dire le « Piémont », c'est le pays des collines : elles occupent presque toute l'Olténie (Valachie à l'Ouest de l'Oltou), ne laissant qu'une étroite frange de plaine au

bord du Danube ; elles vont se rétrécissant en Moun-ténie (Valachie orientale) et s'accolant aux Karpates. En Olténie, dos de terrain de 500 à 600 mètres couvert de taillis de chênes, les vallons de 200 mètres abritent les champs de maïs et les groupes de maisons. En Mounténie, les collines prennent l'aspect de petites montagnes, couronnées d'escarpements gréseux et boisés, plantées de vignes, de vergers, de pruneraies, ravinées par de larges vallées marneuses, blanchies de sel, noircies de pétrole. Les grandes villes s'y sont bâties, à la lisière de la plaine.

Le *Câmp*, qui s'élargit de l'Ouest à l'Est, c'est la plaine nue : les arbres en sont chassés par les vents, surtout le *crivetz*, qui en hiver époussiète la neige, qui en été apporte les pluies, qui a, sans doute, amené le lœss. La plaine est couverte de ce lœss rouge, fécond ou inculte, sec toujours : sur les hautes terrasses il porte à perte de vue de monotones champs de blé, de maïs ; les gros villages disparaissent derrière leurs vergers au fond des vallées ; sur les basses terrasses de l'Est on commence à peine à défricher la steppe, désert d'herbes, fourré de chardons. Tout en bas la vallée du Danube s'empêtre de saulaies, de roselières, de lagunes, de pauvres huttes de pêcheurs. Ces solitudes marécageuses marque vraiment la frontière.

La Moldavie. — A l'inverse du Danube, ses longs affluents de droite ne tracent nulle limite naturelle. Ces sillons parallèles ne tranchent point le paysage : seuls les « rapt » politiques l'ont baptisé différemment, Boukovine, qui fut autrichienne, Bessarabie, occupée par les Russes durant un siècle, Moldavie, restée roumaine. La seule distinction s'imprime entre le Nord et le Sud, le pays des collines boisées et roumaines, le pays des steppes nues diversement peuplées.

Moldavie et Bessarabie centrales, Boukovine : un bocage. Le paysan moldave appelle *codri* ces collines. Leur fronton sableux élève à 2 400 mètres des futaies de chênes ; leurs pentes argileuses enfouissent les ha-meaux sous les vergers et les vignes ; en bas, de marécageuses prairies. Parfois l'horizon vers l'Est est barré de côtes calcaires, boisées au sommet, frôlées au pied par les fleuves, entaillées de vallons où se nichent les villages, de bassins élargis où se sont bâties les capitales moldaves, Iachi (Iasi), Kichinau. Dans le Nord, les formes s'atténuent, le hêtre se mêle au chêne, indice d'un climat plus froid, plus humide. Même l'arbre se raréfie. De monotones labours s'emparent du plateau où le Dniestr encaisse ses méandres : sa vallée, boisée, est encore roumaine ; mais, sur les nues plâtitudes, l'agriculteur russe se montre.

Le bois se clairsème, puis disparaît aussi vers le Sud, dans la Moldavie, la Bessarabie méridionales : plaines cultivées, colorées par les blés, les maïs, les colzas, ou bigarrées par les touches vertes des sauges, menthes, chardons de la steppe inculte. Des deux côtés du Prout, même dénudation : le long des berges, sur les terrasses fluviales, dans les ravinements du lœss, se terrent les villages d'argile, aux murs blanchis à la chaux, aux toits de roseaux couleur de poussière ; souvent au village roumain s'accole un village bulgare ; ailleurs, parfaitement alignées sur une ou deux rues, dominant les bas prés à bœufs et à chevaux, se suivent les grosses fermes des colonies allemandes ; de-ci de-là, des campements de pasteurs tatars. C'est déjà la mosaïque ethnique de la Dobrodgea.

V. — LES BULGARIES

La Bulgarie danubienne. — La Dobrodgea se termine au Sud par un bombement vallonné, au sol gris-brun,

assombri par les bosquets de chênes : les Roumains en ont fait une frontière stratégique. Puis, jusqu'aux collines qui précèdent les Portes de Fer, ce sont les marais du Danube : large parfois de 10 kilomètres, il interpose ses coudes changeants, ses lagunes en croissant, ses îles sableuses allongées et basses, le tout caché par les saulaies chevelues, les fourrés de roseaux géants, dominé au Sud par la falaise bulgare.

Au dessus, jusqu'au Balkan, une plate-forme d'une monotonie parfaite : tables presque horizontales, seulement inclinées doucement vers le Danube, balayées par les vents du N E qu'accompagnent les rudes hivers (le Danube gèle) et les étés brûlant l'herbe ; un sous-sol sec, calcaire, un sol poreux, le loess en couches épaisses ; pas un arbre ; le fumier est le combustible en usage dans les campagnes ; la sécheresse du climat, de la surface exclut aussi le maïs ; le loess noir est couvert d'un continu champ de blé. La plaine n'est rayée que de failles parallèles ; les fleuves sur leur rive droite les longent, s'encaissent aisément et de plus en plus dans cette terre meuble. Dans les vallées, plus humides, plus chaudes, à l'abri des vents, se réfugient les villages, les moissons de maïs, qui donne sa galette au paysan, quelques jardins maraîchers, autour de Ternovo par exemple. En haut, les aires nues des champs : le cultivateur bulgare, pour revenir après ses labours le soir dans son oasis, doit parcourir des kilomètres parfois.

Vers l'Est, le caractère de steppe s'accroît, rase pâture d'été, désert hivernal ; le loess tombe en falaises sur des plages basses, lagunaires ; des potagers et des vignes poussent encore sur le littoral adouci ; étagée sur une des baies de la mer Noire, se place Varna, marché et unique port des blés bulgares.

Le Balkan. — Les plis karpatiques ne cessent point au Danube : le fleuve les coupe aux Portes de Fer, étranglé parfois de 150 mètres. Les chaînes cristallines s'incurvent vers l'Est, s'écartent, laissant entre elles de vastes plateaux karstiques, criblés de trous, de cavernes, de gorges, dominés de pyramides grisâtres et neigeuses. Ce sont les monts-frontière d'entre Serbie et Bulgarie. Elles se soudent au Balkan.

Le Balkan lui-même n'est pas si rébarbatif. C'est au contraire une montagne ouverte, que l'homme traversa et peupla toujours. Au devant de la plaine bulgare il s'avance par des collines « prébalkaniques », où s'étagent les bois, les vergers, les prairies.

Une seconde bande, parallèle, est la « Montagne » (en ture *Balkan*, en slave *Stara planina* ou « Vieille Montagne », aplanie). A l'Ouest, une haute muraille de schistes, de granits, aux versants sombres par ses hêtraies, aux cimes de grès rouge caillouteux ou de blanc calcaire dentelé. Une seule passe, la trouée sinueuse, profonde de l'Iskar. Au Centre, exclusivement cristallin, le Balkan se morcelle ; des cassures, sur le bord Nord, de petits bassins fertiles, font paraître plus imposantes les crêtes de 2 300 m. ; de nombreux cols, comme la passe de Chipka, ouvraient, même en plein hiver, aux armées du Nord la route de Byzance, et des terrasses fluviales, argileuses, accueillent, entre les chênaies, les hêtraies, des champs de sarrasin, de seigle ou d'orge, des fruitiers et des hameaux. A l'Est, malgré quelques abrupts étranges de grès rouge, les formes molles du flysch mènent doucement à la mer.

Aux pieds, un long sillon, que suivent les rivières, la haute Toundja entre autres, est une lisière de villages enfouis parmi les pêchers, les pruniers, les champs de tabac et de roses.

Une dernière bande : la réapparition des hauteurs.

C'est une « Moyenne Montagne », en slave *Srednia gora* : autre chaîne morcelée et verte, abrupte sur son flanc Nord, mais vers le Midi ouverte au vent doux de la mer et à la colonisation des hommes.

La Bulgarie maritséenne. — De la *Srednia gora* on tombe à nouveau sur des plaines, sur des terroirs agricoles. Mais ils ne montrent ni l'uniformité ni la rigueur de la Bulgarie danubienne. Entre les chaînes Sud du Balkan et les contreforts Nord des Rhodopes s'alignent, séparés par des gorges étroites et boisées (la *klissoura* de la haute Maritsa par exemple), de plus en plus bas, des bassins d'effondrement, remblayés des alluvions : la moyenne Maritsa baigne le plus ample.

Déjà s'annonce le Midi. Le bassin de Sofia, à 560 mètres, réduit enclos de montagnes, a encore un rude climat, qui l'enfouit plusieurs mois de neige, qui craquèle par sa sécheresse estivale les fonds argileux, gazonnés, qui désagrège les pentes par ses torrents sauvages, qui amoncelle les cônes propices aux villages, et aux jardins. Le bassin de Plovdiv (Philippopoli), plus vaste et ouvert sur le S E, subit les influences méditerranéennes : un climat de transition y prépare aux neiges et aux froids du Nord, mais aussi aux ardeurs de l'été méridional ; forêts et pâturages disparaissent ; à leur place, le *hrastalak*, bosquets de chênes rabougris, buissons d'épines et de lilas ; sur le sol pulvérulent des pentes vignobles et mûriers, noyers, qui cachent les villages. Le Centre du bassin, plus chaud, plus humide, mi-noyé dans un lacs de torrents, est occupé par des rizières ou par de basses prairies. L'Est, glacis montant lentement vers la Thrace, est une steppe, gluante ou poussiéreuse selon la saison, sans une maison, sans un arbre.

Puis, à travers des collines broussailleuses, la Maritsa

et la Toundja gagnent Andrinopie. Ce sont deux lignes d'invasion.

Les Rhodopes. — A l'Ouest, au S O, les plaines bulgares sont fermées de hauts massifs, les plus élevés, les plus difficilement pénétrables de toute la péninsule balkanique, auxquels on a donné le nom commun de Rhodopes. Le Rila approche de 3 000 mètres (2 924 au Mouch Alla, le point culminant des Balkans) ; la plupart des sommets dépassent 2 000 mètres.

Barrières par l'altitude, ces massifs le sont encore par leur forme : plus rien de ces chaînes plissées, hautes sans doute, mais où la roche, souvent calcaire, offre à l'érosion une proie facile, où de longs sillons longitudinaux mènent les vallées et les hommes au cœur de la montagne, où des plateaux supérieurs donnent leurs alpes aux troupeaux. Ici c'est le domaine des massifs cristallins, des roches durs, granits, gneiss. Les grandes vallées, Vardar, Maritsa, sont extérieures. D'autres rivières s'insinuent : dans les cassures de hauts bassins sont isolés par des défilés sauvages : au fond roulent les eaux boueuses, la Nichava, l'Iskar, la Brégalnitsa, la Strouma, la Mesta. Les cols sont rares : les murs de schistes et de trachytes de l'Ossogov ne présentent qu'un ensellement, entre Egri Palanka et Kustendil, mais dans des éboulis peu praticables ; entre le Vitoch et le Rila, de Doupnitsa à Samokof, c'est une gorge serrée, caillouteuse ; dans le Rhodope proprement dit, les hauts plateaux déboisés, où montent estiver les moutons de Macédoine, sont infranchissables l'hiver ; le Pirin pousse ses sommets creusés de cirques glaciaires, encombrés de moraines, au voisinage de l'Égée.

Enfin, entre les steppes découvertes du Nord et les rocs chauves du Midi, les Rhodopes interposent encore un épais écran de forêts : châtaigniers à la base, chênes

jusque vers 1 000 mètres, hêtres au dessous de 1 600, sapins et épicéas sous les prés ras ; partout des pins sylvestres et des pins noirs d'Autriche. Glissières et torrents de flottage coupent ces bois exploités. Héritières des monastères, qui peuplaient seuls jadis ces solitudes, les communes tirent de ces forêts le plus clair de leurs ressources. Nulle part dans les Balkans n'existe de plus formidable frontière.

DEUXIÈME PARTIE

LES LIAISONS GÉOGRAPHIQUES

Dans la péninsule balkanique, de toutes parts la Montagne s'impose.

Rarement cependant, cette Montagne est impénétrable, infranchissable. Les Slaves opposent la *Gora*, le mont abrupt, forestier, et la *Planina*, la haute croupe herbeuse : la première arrêta, devant ses blancs escarpements calcaires, l'envahisseur étranger ; la seconde aménage pour le pâtre ses pentes douces, ses dômes de prairies, où granits, schistes retiennent et éparpillent les eaux. La *Gora* fait exception et n'érige guère sa muraille sèche qu'à l'Ouest, rochers albanais et karst.

Presque partout, la route longue, contourne la Montagne. Au Midi, d'anse en anse, la Méditerranée y insère sa voie sinueuse et la montagne, déboisée, basse, n'est plus que la *Diakria* passagère. A l'Ouest, de longs sillons s'interposent entre les murs, chenaux maritimes, chapelets de petits *polia*. A l'Est, au Nord, les sentiers de bergers escaladent les forêts jusqu'aux gazons alpestres ; en bas, de vastes steppes, jadis en friche, aujourd'hui en moissons, terrains de pâture, de parcours, chemins d'invasions historiques, routes marchandes d'à présent.

CHAPITRE PREMIER

LES ROUTES DU POURTOUR

I. — LA MER

Le chenal dalmate et ionien. — La Méditerranée enveloppe de trois côtés la péninsule balkanique ; mais elle n'y pénètre pas également. Le littoral occidental est une longue barrière, muraille du karst dinarique, marais fiévreux de l'Albanie, « continent » massif de l'Épire, côte rocheuse de la Morée où seule s'abrite la rade de Navarin-Pylos : le tiède climat méditerranéen est limité à une étroite frange ; la civilisation italienne, rétrécie au rivage, n'a jamais abordé le roc montagneux. Ici on longe les Balkans, cherchant les rares trouées qui entr'ouvrent l'intérieur, porte de Fiume, porte de Scutari, vallée du Shkoumbi, golfe de Corinthe.

L'Adriatique, la mer Ionienne ne sont point des mers commodées. Mers profondes, qui, dès les corniches littorales des îles, s'abîment à 3 000, à 4 000 mètres. Mers mouvementées, qui subissent les contre-coups de fréquents tremblements de terre, parfois véritables cataclysmes, comme ceux de 1867 à Céphalonie, de 1893 à Zante. Mers sauvages, quand l'hiver la *bora* adriatique descend en violence des hautes pressions dinariques, ou que les bourrasques du S S E, assaillent en

orages les côtes de Grèce. Sans doute on traverse vite ces 200 kilomètres de large, une journée pour un bon voilier ou un vapeur de huit nœuds. Pourtant ces mers ne sont pas sûres : le bateau qui s'y aventurerait avait besoin de refuges. Or, derrière le rempart des îles, le cabotage peut se glisser ; les effondrements, qui ont disloqué le rivage, ont, de place en place, creusé des ports profonds, défendus par de naturelles citadelles. Le navire peut se risquer.

Les galères de Venise suivaient la côte à l'abri : les plis calcaires, qui ont dressé le mur dalmate et les remparts arrondis de Grèce se répètent, en d'autres exemplaires morcelés, sur le chapelet insulaire vis-à-vis du continent. C'est un long chenal que tracent l'archipel dalmate, les îles Ioniennes. C'est par les *canali* dalmates que les Vénitiens s'infiltrèrent dans la *Schiavonia* (Slavonie) : ils y allaient chercher le bois des pilotis ou des galères, pourchasser les pirates slaves. Leurs victoires, dont la plus célèbre, à l'Ascension 998, était commémorée annuellement dans les « Épousailles de la mer », les fixèrent sur ces étapes marchandes de l'Orient. Depuis 1409 suzerains de la Dalmatie, ils y installèrent leurs provéditeurs, leurs capitaines, leurs *mercanti*. Contre les Turcs, maîtres de l'arrière-pays, la République parut la protectrice ; elle enrégimentait les marins pour des croisades ; elle faisait par son clergé catholique catéchiser Slovènes, Croates, Albanais du Nord. Villes et îles se couvrirent de forteresses, d'églises aux armoiries de Saint Marc : à Zara (la Zadar slave), Sebenico (Chibenik), Trau (Troguir), Spalato (Split), Lesina (Hvar), même dans la république serbe indépendante de Raguse (Dobrovnik), tours, donjons, palais, dômes, enceintes défendaient les ports contre les Infidèles, contre les ruraux. Les bouches de Cattaro (Kotor) sont barrées par les *catene*, dont le goulet a

gardé le nom. Et, sautant par dessus l'inhospitalière côte albanaise, cet air italien s'imprime encore sur les monuments de Zante.

Ainsi la civilisation vénitienne badigeonne les murs des villes. L'italien, langue de la politique et du commerce, devint le parler des citadins, surtout des patriens, des marchands. Le peuple, les campagnes gardaient les usages et la langue slaves. Même dans les villes le slave ne cesse de s'entendre, la poésie populaire est serbe, il naît aux ^{XVI}^e et ^{XVII}^e siècles une littérature savante, parfois latine, rarement italienne, très souvent slave. La civilisation italienne ne dépassa jamais le domaine où voguèrent les flottes de Venise.

Le « Pont » égéen. — Dès le cap Malée franchi, un plus vaste chemin s'ouvre au navigateur. La mer tout entière, entre ses îles éparpillées, se présente au caboteur. Pour les anciens Grecs le mot *pontos* a signifié route, avant de désigner la mer.

L'Égée, malgré ses grandes profondeurs, malgré ses tempêtes hivernales, comparée aux mers voisines, frappe les marins par son calme. L'Archipel est sillonné de chenaux naturels, dont les plus favorables, abrités des vents du Nord, longent la côte asiatique et les rivages crétois ; il est balayé au printemps par les vents du Sud, en été par les vents saisonniers (c'est le sens du mot « étésiens »), qui soufflent du N E et du Nord. Enfin de toutes parts surgissent les amers hauts et blancs des caps, s'enfouissent les havres des baies sableuses, où l'on tirait les barques, les rades rocheuses, profondes, où mouillent maintenant les vapeurs.

D'île en île, en marées successives, flux et reflux, entre les ^v^e et ^{vii}^e siècles, se répandirent ainsi ces civilisations successives, égéenne, mycénienne, ionienne.

Il n'en reste guère, outre les témoins archéologiques, que la langue et l'alphabet.

Il n'en est pas ainsi de cette civilisation médiévale, que les historiens occidentaux continuent à appeler byzantine, civilisation romaine, devenue dans la Méditerranée orientale, chrétienne, orthodoxe de religion et grecque de langue. Lorsque Constantin, les fils de Théodose, Justinien font de Byzance une des capitales, puis la capitale unique de l'Empire, c'est la Ville continentale qu'ils délaissent, pour s'installer sur la grande voie maritime, remplacer l'Empire terrestre par une thalassocratie. Justinien rétablit l'unité de l'empire romain par la conquête sur les Ostrogoths, sur les Vandales des positions littorales (Constantinople se nourrit des blés d'Égypte), par la domination de la Mer.

Ainsi, le long de la route égéenne, les « Romains » (on ne disait guère autrement au moyen âge) répandirent cette civilisation appuyée sur la loi romaine, la langue grecque ou « romaine » et l'Église chrétienne d'Orient. Ce fut une civilisation essentiellement urbaine et marchande, très différente de la civilisation rurale, patriarcale et agricole, de l'intérieur des Balkans. Toutes les villes du littoral prirent ce caractère cosmopolite, dit « levantin », si spécial encore à la Méditerranée orientale : villes commerçantes, en relations avec l'Afrique et l'Asie, défendues souvent, comme à Salonique, par des remparts qui escadent la Montagne. Serrés entre le rocher et la baie, les quartiers linguistiques se juxtaposent, témoins de toutes les invasions pacifiques ou belliqueuses, quartier « franc », c'est-à-dire occidental, quartier juif, quartier turc, où le *konak* vit succéder à l'administration byzantine l'administration ottomane, quartier grec enfin, le plus important de tous, à Smyrne comme à Salonique, à

Constantinople comme à la Canée, le centre des affaires, du commerce, de la religion et de l'esprit.

A l'opposé de l'Adriatique, l'Égée a de larges portes qui ouvrent la péninsule. A l'intérieur les maîtres de Byzance se contentaient de placer des postes aux débouchés des montagnes, des cavaliers, au reste des « Barbares », sur les grand'routes continentales. Cependant le commerçant grec pénétrait le long de ces voies longitudinales, y installait d'autres étapes urbaines de cette civilisation. Pourtant cette influence « byzantine » ou « grecque » sur l'intérieur fut toute restreinte. La force politique et sociale de Byzance s'appuyait sur la possession de la mer. Dès le ^{XII}^e siècle, les Empereurs, qui mettaient leur couronne en gage à Venise, qui se reposaient sur les podestats génois de Péra, ne gouvernaient plus l'Empire : la thalassocratie impériale fit place aux thalassocraties italiennes, qui, de la Morée aux Détroits et à Rhodes, dominèrent le « Pont » égéen : Venise à Koron, Modon, Argos, Négrepont, Scutari, Gênes à Chios, Imbros, Lesbos, Samothrace, Péra.

Les Détroits. — Au coin N E de l'Archipel, s'ouvre une autre mer : son amplitude, son manque d'îles, son ciel sombre, ses tempêtes frappaient les anciens : ils ne la nommaient « bienfaisante » (Pont Euxin) que par superstition antiphrase. Périlleuse est également la navigation pour y parvenir : un long, étroit et sinueux couloir, resserré parfois à 1 200 mètres aux Dardanelles, à 750 mètres dans le Bosphore, zigzaguant en coudes brusques, obstrué par des bancs de sable, qui, malgré les profondeurs du chenal — 45 à 100 mètres dans les Dardanelles, 36 à 120 dans le Bosphore —, provoquent des échouages, balayé par des courants de surface qui le transforment l'été en fleuve impétueux, d'une vitesse

de 5 milles (quand la normale est de 12 nœuds). Pourtant cette porte méditerranéenne est le seul passage vers le Nord. Et elle offre aux navires une incomparable escale, abritée, fortifiée : la dislocation, submergeant cette vallée, a englouti aussi les rivières affluentes, a créé, entre autres, la *Corne d'Or*, longue de 7 kilomètres, large de 300 à 900 mètres, profonde de 20, voire de 30.

De tous temps ce fut la grande voie marchande du monde égéen étriqué, qui ne disposait ni de vastes plaines fécondes, ni de montagnes riches en trésors. Depuis le ^{VI}^e siècle, où Milet égrenait ses comptoirs sur les rivages pontiques jusqu'à la fabuleuse Colchide, les marins grecs furent toujours attirés par les terres à blé de l'Extrême-Nord, par les mines métallifères de l'Extrême-Orient hellénique. A la veille de la dernière guerre, parmi les voiliers de Constantinople, le pavillon grec tenait le second rang, sans compter les équipages grecs des caboteurs turs qui figurent en tête sur les statistiques du port. C'étaient encore les richesses de Russie et du Caucase, blés et farines, minerais de fer, pétroles, qu'amenaient en Méditerranée les vapeurs anglais, détenant 46 0/0 du tonnage des Détroits. Par ce transit, 40 millions de tonneaux passaient les Détroits, le premier port maritime du monde.

En revanche les Détroits ne semblent pas avoir été une voie de la civilisation, une route d'influence politique, sociale. Bien que restent obscures les origines de la civilisation russe, il faut sans doute rajeunir les relations intellectuelles de la Russie, l'État de Kief, et de Byzance, rejeter dans le domaine aventureux des apocryphes les passages de la célèbre « chronique de Nestor », trop docile servante des visées panslavistes quand elle relate des traités du ^{XI}^e siècle entre le Tsar et l'Empereur. Quoi qu'il en soit, même en reculant au ^{IX}^e siècle l'évangélisation par les moines

de l'Orient grec, au xv^e siècle, à la suite du fameux mariage d'Ivan III avec l'héritière des Paléologues, les copies artistiques et les prétentions politiques, la mer n'intervint en rien pour nouer ces quelques rapports. Les Impériaux n'eurent jamais sur la côte russe que quelques comptoirs, comme Kherson. Les liens qui s'établirent furent purement terrestres, d'abord militaires sur la frontière du Danube, puis politiques. Les Russes, peuple de la steppe, se soucièrent fort tard des routes maritimes. Même au xix^e siècle, quand s'éveilla leur envie de descente sur l'Archipel, sur « la mer libre », ils ne conçurent cette politique que comme une marche militaire à travers les plaines balkaniques ou comme un protectorat sur les nations chrétiennes émancipées de Stamboul.

Le rôle de Constantinople même ne dépend pas exclusivement des Détroits. Au xx^e siècle Constantinople fut moins un port d'escale qu'un port d'entrepôt, et bien avant l'arrêt du trafic russe dû à la guerre et à la Révolution : port d'exportation des produits agricoles de l'Asie mineure, port d'importation des articles manufacturés de l'Europe occidentale. C'est que le site n'est pas seulement un nœud de routes maritimes ; il est aussi un carrefour de communications terrestres.

II. — LES PLAINES EXCENTRIQUES

Les steppes pontiques. — De part et d'autre des Détroits, les presqu'îles, tendant leurs bras terrestres, semblent, entre l'Europe et l'Asie, les arches ébréchées de deux ponts. De part et d'autre, entourant le Pont Euxin, sur les plateaux d'Anatolie, de Thrace, sur les plaines du bas Danube et de la Russie du Sud, c'est le même climat venteux et sec, qui chasse l'arbre, les mêmes plâtitudes herbeuses, pâtures et parcours pour les nomades cavaliers.

L'Asie mineure est, selon la pittoresque et juste image de Reclus, « une terre d'Asie enchâssée dans un littoral d'Europe ». Pourtant les rivages méditerranéens, rocheux et tièdes, où de bonne heure les Grecs trouvèrent des sites taillés à l'image des leurs, ne se reproduisent guère qu'à l'Ouest et au Sud. Les renflements allongés du Nord font grimper les pâturages jusque sur les hauts plateaux des steppes anatoliennes, où s'exaspèrent les froids de l'hiver, les chaleurs et les sécheresses de l'été. De chaque côté de la mer de Marmara, les presqu'îles de Bithynie et de Troade avancent leurs ondulations ravinées, boisées : elles sont de moins faciles passages qu'il ne paraît sur la carte. Mais, entre elles, foule de courtes vallées entaillent les bords du plateau, créent de méditerranéennes oasis, unies par de longues plaines intérieures : à Brousse les Sultans, encore en Asie, installèrent leur capitale militaire et religieuse ; à Moudania en 1922, victorieuse des Grecs, s'arrêta l'armée turque, faisant la reconquête de l'Asie. Là les armées, les caravanes débouchent face à l'Europe. Les petits ports disposaient pour le passage de multiples petites barques, marchant à la voile, à la rame, ces *mahonnes*, qui encombrent aujourd'hui encore, indéracinable monopole, les quais de la Corne d'Or.

Les Ottomans pourtant ne sont pas entrés en Europe comme un peuple émigrant, voire comme une armée fanatique conquérante, afin de mettre le Croissant sur la basilique impériale. Peu à peu ils se fauflèrent, appelés comme mercenaires par les princes qui se disputaient l'Empire dans l'anarchie byzantine : établis d'abord à Gallipoli, chassés par un tremblement de terre, ils se postèrent dans les villes démantelées de la péninsule, et, depuis Salonique (1430), dominèrent les grand'routes. Par elles, ils se rabattirent sur

Byzance. Les Dardanelles furent dans cette histoire strictement, exclusivement, un pont.

La route, qui du Nord mène à Constantinople, est encore plus largement ouverte que celle du Sud : les plateaux thraces, quoique vallonnés et buissonneux, opposent à la marche l'unique bois, qui couvre au Nord Tchataldja, ou le massif chaotique, épineux, du Strandja, qu'on tourne aisément à l'Ouest comme à l'Est, par Andrinople ou par Bourgas. On franchit les rangées parallèles du Balkan oriental sans se douter de la montagne. La steppe dobrodgeaine commence derrière Varna. Dès 1393 les Turcs y entrent.

Au Nord, s'étalent les grandes plaines qui bordent la mer Noire, où seuls forment obstacles quelques dos de terrain boisés, le Déli Orman par exemple (et encore les Turcs y parvenant en rasèrent-ils les chênes), le marais de la Balta danubienne, et les profonds sillons taillés par les fleuves dans les terres noires de Russie.

Par ces larges plaines découvertes pénétrèrent dans les Balkans les nomades touraniens, qui avaient contourné la mer Noire par le Nord : cette lente infiltration débute au III^e siècle, poussant devant elle les Gots, continue par l'immigration ougro-finnoise, au VII^e les Bulgares qui quittent les bords de la Volga, franchissent le Danube et assimilent les Slaves de la plaine bas-danubienne, au IX^e les Magyars qui roulent de Moldavie en « Hongrie » ; c'est enfin, au XI^e, la vague turco-tatare éphémère des Petchenègues et des Koumanes, et au XIII^e l'invasion, sous Gengis khan, des hordes tatares-mongoles.

La vallée du Danube. — La route du littoral ne fut pas suivie par la grande immigration slave du VI^e siècle. Devant la Russie méridionale, au début du moyen âge, pour les nomades s'érigéait encore le

formidable obstacle de la forêt des Karpates, la *Silva Blaccorum*, qui s'étendait dans l'Europe centrale, dans la « Dacie », dans la « Pannonie glandifère » et jusque dans la Mésie. Deux larges bandes découvertes et herbeuses la contournaient au Nord et au Sud : ces deux zones de loess fertile, par la Podolie et la Pologne d'une part, par la vallée du Danube d'autre part, communiquaient aisément au Nord, à la « porte de Moravie ». Les Gots du III^e siècle étaient passés déjà par le chemin méridional, depuis la Bessarabie, par les îles et les gués du Danube, jusqu'à Singidunum (Belgrade) et Sirmium (près de Mitrovitsa de Sirmie) en Pannonie. Les Slaves du VI^e, encore groupés, auraient parcouru les routes du Nord, auraient ensuite divergé : les Slovènes allèrent vers les Alpes, les Croates s'engagèrent dans les Mésopotamies de l'Ouest, les Serbes descendirent le Danube, remontèrent les affluents qui ouvraient le chemin du Sud. Par la divergence des routes les tribus se différencièrent.

Dans toute la steppe hongroise, la *puszta*, la plaine et la vallée se confondent : le Danube, moins lui-même, la romantique petite rivière allemande de la Forêt Noire, que le fleuve alpin et karpatique, qui doit à ses affluents les eaux boueuses et mugissantes des glaciers, s'assagit, et, dans le lacis de ses rives changeantes, de ses faux bras, de ses marécages, ne garde plus un lit stable ; surtout lors des crues printanières, en mai, en juin, le courant principal se déplace, oscille d'année en année, aujourd'hui même brise les digues, inonde la plaine plus basse. Quand on aborde ce domaine amphibie, il semble un réel obstacle. Mais de temps à autre des terrasses l'étranglent.

Le Danube est donc franchissable, et il le fut de tous temps. Singulière erreur des cartes, qui prétendent représenter le monde antique, que de faire du fleuve la limite de l'empire romain. Le *limes*, la frontière, ne

fut jamais une ligne, mais une zone. Le fleuve n'était pas l'extrême bord du monde romain, mais se présentait comme une route de circulation intérieure ; une flotte du Danube naviguait de cité en cité, et les cités romaines se plaçaient, selon le site, sur la rive gauche comme sur la rive droite ; du temps de l'empire romain de Constantinople la flotte danubienne servait au ravitaillement de la capitale ; les *limitanei*, les garde-frontière, recrutés parmi les Barbares, avaient leurs postes (et leurs champs) sur l'un et l'autre bord, des têtes de ponts nécessaires à la sécurité d'une vaste zone défensive. La tête de pont était un véritable village, au sens large de ce mot, un territoire rural administratif, analogue à la *civitas* gauloise, apte à approvisionner la forteresse urbaine. Il y avait là en temps de paix constante endosmose du monde romain au monde barbare, passage perpétuel de soldats et de marchands : ainsi le biographe de l'évêque goth Ulfila mentionne le départ pour les *partes Romaniae* de Danubiens quittant le *varbaricum*, la région qu'occupent les Barbares. Vraisemblablement la prétendue grande invasion slave du VI^e siècle des historiens byzantins fut précédée d'une lente infiltration des Slaves par delà la zone-frontière du Danube.

Il est superflu de noter que par la grande voie danubienne la civilisation occidentale peut pénétrer dans les Balkans. Tandis que le chef des Bulgares, établis sur la plaine bas-danubienne, en relations aisées avec Byzance, imite l'Empereur d'Orient et prend le titre de *Tsar* (César), le chef des Serbes, fixés au carrefour du moyen Danube, s'inspire du modèle occidental, et, à l'instar de Charlemagne, devient le *Kral* (Carolus). Sautant les siècles, la voie du Danube fut pour l'Autriche, expulsée d'Italie, d'Allemagne, le canal du *Drang nach Osten*.

CHAPITRE II

LES ROUTES INTÉRIEURES

I. — LES GRANDS COULOIRS BALKANIQUES

La voie Morava-Vardar. — Faisant le tour de la péninsule balkanique, nous avons pu nous arrêter à deux portes : les Serbes y entrèrent par Belgrade, les Turcs l'abordèrent par Salonique. Sur l'Égée, en effet, un des effondrements, qui disloquèrent le massif cristallin, a créé le golfe de Salonique, entamé la péninsule, amorcé une voie vers le Nord. D'autre part, au Nord, le Danube, après la traversée des plaines pannoniques, s'est précisément heurté à ce même massif, et, renonçant à la direction Nord-Sud, s'est engagé vers l'Orient. Ainsi entre Belgrade et Salonique, entre la voie du Danube et la voie maritime, se mesure la plus courte distance Nord-Sud des Balkans.

Or, de la porte de Belgrade à la porte de Salonique, est tracée une grande route naturelle. A travers les régions les plus compliquées de la péninsule, la Choumadia, la Vieille Serbie, la Macédoine, s'insinue une coupure presque strictement Nord-Sud, les deux vallées, opposées tête à tête, de la Morava et du Vardar. Au milieu des montagnes usées de la Serbie choumadienne, des chaînes et des massifs qui s'entre-

mêlent en Vieille Serbie — il en est de même en Macédoine —, s'alignent en chapelets des bassins effondrés, parfois encore occupés par des lacs (Okhrida, Prespa au pied des chaînes albanaises), comblés de dépôts fertiles, souvent suivis par les rivières. En remontant la Morava depuis la basse plaine de Smédérévo sur le Danube, ce sont les bassins de Paratchin, d'Alexinats, de Nich, de Leskovats, de Vrania ; la route et le chemin de fer, qui les unissent, culminent à 458 mètres sur la haute Morava à Préchévo. La haute plaine de Préchévo et celle de Koumanovo, traversée par un affluent du Vardar, n'en forment qu'une : les ruisselets temporaires, qui y naissent au printemps et à l'automne, s'écoulent indifféremment vers le Nord ou vers le Sud. De Préchévo, on descend sur Koumanovo, à 388 mètres, puis sur Skoplié (Uskub) dans la vallée du Vardar. Le long du fleuve les bassins s'échelonnent encore : celui de Skoplié, le Hach, le Tikvech, les plaines de la Boïmia et de Guevgueli, la Kampania de Salonique.

Sur cette route de près de 700 kilomètres (685 de Belgrade à Salonique par la voie ferrée), les seuls obstacles sont les gorges qui séparent les bassins. Obstacles stratégiques certains : jadis devant ces défilés dont le nom slave, *klissouré*, s'est conservé dans le vocabulaire local, les Empereurs, puis les Sultans placèrent des postes militaires. Mais ces obstacles, on les peut tourner. D'autres lignes de bassins, à peu près parallèles, s'ouvrent aux armées, aux caravanes, pour éviter, de Skoplié à la mer, les gorges du Vardar à Taor, à Démir-Kapou : c'est à l'Est la route qui, par l'Ovtché polié, les bassins de Chtip, de Radovista, de Stroumitsa, de Serrès, gagne le golfe d'Orfano, la grand'route médiévale ; à l'Ouest une autre route, s'éloignant du Vardar dans le Tikvech, rejoint par Prilep un chapelet de plaines, échelonné strictement Nord-Sud, la Pélagonia de

Monastir et Florina, les cuvettes de Kaïalar et Kozani, enfin, par Verria, la « Campagne » salonicienne.

Les nombreuses villes, étapes de cette route, attestent son rôle politique. On y trouve traces d'une chaussée romaine : les forces impériales la jalonnaient à Singidunum (Belgrade), Naïssus (Nich), Prima Justiniana près de Scupi (Skoplié), Thessalonica (Salonique), contraignant les premiers États slaves à se former dans les montagnes. Les Ottomans l'occupèrent solidement par leurs *karakol*, postes de surveillance aux passages étroits, par leurs *palanké*, villes fortes et marchandes : sur cette voie se cramponnaient encore jusqu'à ces dernières années les seuls flots musulmans de Macédoine, le long de la rive gauche du Vardar, autour de Kaïalar et d'Ostrovo. Enfin, quand se constitua la Serbie moderne, la route Morava-Vardar fut, de 1815 à 1913, l'épine dorsale du nouvel État.

La voie Morava-Maritsa. — A Nich, le chemin de fer, qui vient de Belgrade, bifurque : tandis que la voie du Sud remonte la vallée de la Morava, une autre voie se dirige vers le S E pour gagner Constantinople. Elle suit là, intercalé entre le Balkan et les Rhodopes, un autre couloir aisé.

Nous rencontrons ici un de ces sillons effondrés, décidément trait fondamental de la topographie balkanique. Ici encore des rivières y coulent en sens opposé, lient le littoral méditerranéen et la plaine du moyen Danube. La Nichava, affluent de la Morava, unit les bassins de Nich, de Béla-Palanka, de Piroto, marches d'un escalier gigantesque qui grimpe aux monts forestiers, sauvages, d'entre Serbie et Bulgarie. Ces hautes crêtes, dont les cimes blanches surgissent des profondes hêtraies, sont franchies seulement par des seuils

pierreux, semés de taillis de chênes, les plus élevés le long des voies ferrées balkaniques : 726 mètres au col de Dragoman, 825 au col de Vakarel. De celui-ci, route et chemin de fer descendent d'étage en étage, avec la Maritsa, de l'étroit bassin d'Ihtiman à la large plaine de Plovdiv (Philippopoli). De cette plaine, à 160 mètres, la vallée, à travers les collines de Thrace, mène doucement à Andrinople, vers les steppes sèches et faciles qui aboutissent au Bosphore.

La voie Morava-Maritsa n'épargne pas cependant les fatigues. Les rivières n'unissent les bassins que par des gorges escarpées : l'ancienne route s'y fauflait avec peine (comme celle qui s'accroche dans la Momina klissoura sur la haute Maritsa). le chemin de fer doit souvent l'éviter au prix de sérieux détours. L'armée romaine surveillait ces défilés, comme tous les points stratégiques : elle était installée à Turres (Pilot) et Remesiana (Béla-Palanka), sur la Nichava, en amont des gorges.

Plus que le couloir du Vardar, le large sillon de la Maritsa fut la grand'route de l'antiquité et du moyen âge : entre Singidunum (Belgrade) et Byzance, par Viminatium (au débouché de la Morava sur le Danube), Horreum Margi, Naïssus, Turres, Remesiana, Serdica (Sofia) et ces villes au nom latin, Philippopoli, Andrinople, circulèrent les légions romaines, plus tard les Barbares à la solde de Constantinople, enfin l'armée ottomane. Les divers conquérants, qui se fixèrent à tour de rôle dans la péninsule balkanique, qui voulurent toujours couronner leur entreprise par l'entrée dans la capitale impériale, attaquèrent Constantinople non par le Sud, en débarquant d'Asie, mais par le Nord, après s'être solidement fixés sur les routes des Balkans : ce fut non seulement le cas des Latins de la croisade, venant d'Occident, mais celui des Empereurs de Nicée

qui ne rentrèrent dans la capitale grecque qu'après avoir occupé la Thrace et la Macédoine, celui des Sultans du xv^e siècle, qui se rabattirent sur Constantinople après avoir battu les Slaves à Tchernomen près d'Andrinople (1371), à Plotchnik près de Nich, au Kossovo polié (1389).

Ces routes ne furent pas uniquement les étapes des armées. Dès le moyen âge elles jouèrent un rôle commercial. Dans les Balkans, pays de montagnes, les communications sont malaisées, pour le moins lentes : le mulet est le seul animal de charge dont le pied sûr s'accommode des pistes. Les bonnes routes seules autorisaient le transport des marchandises à dos de cheval, dans des chars attelés. Ainsi se créa, sur ces grands couloirs de parcours relativement facile, le commerce par caravanes de chevaux, le *kiridjilouk* turc, bien antérieur au reste à la domination ottomane : nombre de petites villes ont pour origines les *han*, auberges où les *kiridji* passaient la nuit. Celles qui bénéficièrent des sites les plus propices, au débouché d'autres routes, n'ont guère changé depuis lors.

II. — LES VOIES TRAVERSIÈRES

La via Egnatia. — A Salonique aboutit la grand'route Nord-Sud de la péninsule. La rue principale passe sous une porte, l'arc de Galère, rare vestige de l'art romain des Balkans. En effet, dès l'empire romain, traversait Thessalonica la grand'route Ouest-Est de la Mésie, menant de Dyrrachium (Durazzo) à Byzance, de l'Adriatique au Pont Euxin : la chaussée de la *via Egnatia* est détruite, mais son tracé est toujours suivi.

Là encore la nature elle-même a marqué de place en place la direction de cette voie. Tandis que la structure physique de la péninsule taillait largement les fragments des grand'routes Nord-Sud, elle se prêtait

moins libéralement aux communications transversales. Entre les chaînes plissées de l'Ouest et le massif oriental, le couloir de la Morava et du Vardar insère ses bassins et ses défilés. Mais, pour aller d'Ouest en Est, il faut précisément franchir ces plis, ces masses montagneuses, somme toute les plus hautes, les plus âpres, les plus sauvages barrières des Balkans : à l'Est, le massif des Rhodopes laisse, à de rares et courts intervalles, la mer baigner son front montagneux, permet aux plaines littorales de s'échelonner sur le rivage ; en revanche, à l'Ouest, les chaînes de Macédoine et d'Albanie orientent leurs murailles, souvent abruptes, toujours difficiles, afin de s'opposer aux relations méridiennes. Ces murs ont cependant des défauts : là s'insinue la route égnatienne.

En Albanie aujourd'hui ce n'est qu'une piste, au moins à partir de Tirana. Dourreus (Durazzo), sur la côte basse, profitant d'un îlot rocheux, abrité des vents du Nord, est un des rares ports albanais ; au Sud, la basse vallée du Shkoumbi a remblayé de ses alluvions la plus large plaine de ce « pays des Rochers » ; la piste y monte lentement jusqu'à Elbassan, où elle atteint le fleuve ; de petits chars à roues pleines, portant de 300 à 400 kilogrammes, parcourent actuellement en 4 jours ces 75 kilomètres. Au delà, la piste s'enfonce dans la vallée du Shkoumbi. Le fleuve a entaillé les « roches vertes » par une *gruka*, une cluse encaissée parfois de 1 000 mètres, mais trop large — deux kilomètres — pour le pauvre lit actuel ; il y a laissé de caillouteuses terrasses ; celle de gauche, dominant de 200 mètres les méandres, servit à la voie romaine. A Qukeus, un pont, dont il reste encore des arches, la menait dans la dépression gréseuse de *Mokra*.

Tour à tour pointent les obstacles : les trois hautes chaînes des confins de l'Albanie et de la Macédoine ;

entre elles de profonds bassins et des lacs. La route gravit la première, la franchit par un col de 926 mètres, puis tombe sur le lac d'Okhrida ; de fréquents tremblements de terre témoignent encore des effondrements ; les changements de niveau ont englouti la chaussée romaine qui passait au Nord sur la plaine lacustre, par Strouga et Okhrida (la romaine Lichnidis). Une seconde muraille, où les calcaires strient de blanc les forêts sombres, s'abaisse en un seuil de 1 180 mètres. Après Resna et les marais côtiers du lac de Prespa, on aborde la troisième chaîne à 1 158 mètres : la route turque traverse ces croupes schisteuses qui annoncent en Macédoine le massif cristallin.

Dès lors les bassins macédoniens, que séparent seuls des monts arrondis, jadis unis par des lacs, offrent de plus faciles passages, leurs vastes plaines fangeuses ou poudreuses : par la Pélagonia (plaine de Monastir), le bassin d'Ostrovo, la torrentueuse vallée de la Voda, qui saute à Vodéna (l'Édesse de Saint-Paul) sur les marécages de Iénidjé Vardar (la Pella d'Alexandre), puis sur la Kampania de Salonique, le chemin de fer d'aujourd'hui suit les traces de la route romaine. De Salonique, la voie ferrée dite « de jonction » longe de plaine en plaine les contreforts des Rhodopes, franchit des seuils de 300 mètres au plus, rejoint sur la Maritsa la ligne de Constantinople. La via Egnatia est encore la grand'route marchande d'Ouest en Est de la péninsule.

La via di Zenta. — La via Egnatia ne fut pas toujours dans toute sa longueur la voie la plus fréquentée. L'abandon où se trouve aujourd'hui même sa fraction occidentale, albanaise, prouve qu'elle ne répond plus de part en part aux nécessités d'autrefois. Elle servit surtout aux époques où d'Italie centrale il fallait gagner

rapidement la Macédoine et la Thrace, quand Rome envoyait ses légions, ou quand, aux XI^e et XII^e siècles, les Normands de Sicile, dominant les îles Ioniennes et la côte albanaise, furent candidats à la conquête de la Macédoine, à la reconstitution d'un Empire balkanique et italien.

Mais quand la puissance passa aux républiques de l'Italie du Nord, en particulier à la thalassocratie de Venise, les marchands vénitiens craignaient la concurrence de la république serbe de Doubrovnik (Raguse), la rencontre des belliqueux montagnards de l'Albanie : ils durent chercher vers la Macédoine un chemin plus court et d'une police plus facile. Or un point du littoral adriatique est particulièrement favorisé : quittant la direction dalmate, la côte s'y incurve vers le Sud, laisse, entre les plis montagneux devenus obliques par rapport à elle, se glisser de plus vastes plaines, celle où se sont logés le lac de Scutari, la basse vallée du Drin. Le Drin, trouant les chaînes dinariques, aboutit sur l'Adriatique au point le plus rapproché de la vallée du Vardar. A cette « porte de Scutari » se bâtirent la romaine Lyssus (l'Alessio des Italiens, la Lesh des Albanais), dominée encore par sa citadelle vénitienne, puis Scutari (Skadar en serbe, Shkodra en albanais), capitale du royaume serbe de Zéta. Là atteignait la mer une vieille voie romaine partant d'Ulpiana (Liplian dans le Kossovo), rajeunie par le commerce de Venise, la *via di Zenta* des cartes italiennes.

De Scutari, la route ne peut suivre le Drin même. Le fleuve coupe les murailles grises des Malciya Madhé, hautes de plus de 2 000 mètres, en une cluse de 100 kilomètres, qu'il faut tourner par le Sud. C'est en gagnant la vallée plus ouverte du Fani que la piste parvient à escalader, par un col de 964 mètres seulement, la forteresse mirdite. Elle retrouve, en amont des gorges, la

vallée du Drin, la traverse sur un vénérable pont en dos d'âne, nommé depuis les Turcs « pont du Vizir » ; puis, laissant l'étroit défilé du Drin noir sorti du lac d'Okhrida, et devenue carrossable, elle remonte la plus facile vallée du Drin blanc, pour atteindre, à Prizren, la haute plaine de la Métokhia fertile. Ce long bassin effondré est surtout muré du côté Ouest (sauf au S O la coupure du Drin) ; à l'Est, non plus des cluses dans les hautes chaînes albanaises, mais de larges ensellements sur les massifs usés de la Vieille Serbie : les croupes rondes et herbeuses permettent le passage. Ainsi par un col de 912 mètres, la route arrive sur le Kossovo polié. A l'entrée Sud du bassin, à la sortie du défilé de Katchanik, qui mène à Skoplié, le village de Liplian rappelle l'Ulpiana romaine. La voie rejoignait ici la chaussée Nord-Sud de Naïssus (Nich) à Scupi (Skoplié).

La plaine de Kossovo, autre bassin linéaire, est une seconde passe de la Morava au Vardar, si l'on veut éviter les gorges de la haute Morava. C'était aussi, au moyen âge, par Prichtina, Mitrovitsa, Rach (Novipazar) et Trébinié, à travers le royaume serbe de Rachka, une autre route de Macédoine à l'Adriatique : elle aboutissait à Raguse. Par là les marchands ragusains, pénétrant dans l'arrière-pays balkanique, concurrencèrent Venise. Par le Kossovo aussi à partir de 1878, et grâce au chemin de fer Mitrovitsa-Uskub (Skoplié), l'Autriche, maîtresse de la Bosnie et du sandjak de Novipazar, tenta de s'avancer vers la Macédoine ottomane.

La porte de Fiume. — Au N O de la « porte de Scutari », les chaînes dinariques rebroussent, deviennent parallèles au littoral : dès lors commence la muraille monténégrine et dalmate, qui ne cessera qu'au Quarnero. Rares furent, rares sont encore les tronçons de

routes. Escaladant cette barrière, ils gagnent avec peine, à travers le désert pierreux de la Zagora, les quelques *polia* habités : *via Sabiniana*, qui partait de la Salona dioclétienne, pistes des caravanes vénitiennes qui grimpaient sur les « Échelles » de Cattaro, sentiers de Raguse qui de polié en polié atteignaient la Drina ou l'Ibar, chemin de fer à voie étroite qui relie Doubrovnik (Raguse) à Saraiévo. Aucune de ces pauvres routes n'est susceptible d'être fréquentées.

A Fiume, au fond du golfe du Quarnero, avant de s'épanouir en Istrie, les plateaux karstiques s'amincissent. Au Nord la vallée de la Save, la plaine pannonique, s'approche de l'Adriatique : entre Lioubliana et Fiume 80 kilomètres à vol d'oiseau.

Or, précisément là où se rétrécissent les bandes montagneuses, une étroite coupure s'insère en plein karst, depuis le golfe de Fiume au Sud, et se continue au Nord, à travers la *Planina*, jusqu'au bassin de Lioubliana, jusqu'à la Lioublanitsa, affluent de droite de la Save. Faible entaille sans doute, mais qui compte. Entre les plateaux karstiques de 700 mètres et plus, surmontés de crêtes dépassant 1 000 mètres, criblés de lapiés, sans eau, impraticables, voici une ligne relativement basse (aucun point n'y dépasse 579 mètres), et surtout une ligne d'eau : des vallées, pas toujours des rivières, qui s'engloutissent dans les trous du karst pour reparaître plus loin. Une continuité de villages y contraste avec le désert pierreux qui surplombe.

Route et chemin de fer venant de Fiume empruntent naturellement cette voie. Montant d'abord sur le plateau qui domine l'Adriatique et la « Riviera » d'Abbazia, ils atteignent la vallée de la Réka, la descendent sur des terrasses qui en côtoient les gorges, enfin l'abandonnent avant qu'elle ne s'engage vers l'Ouest, ne se perde dans un abîme. A Svéti Pétrar ils rejoignent

la route et le chemin de fer de Trieste qui, à partir du gouffre, ont remonté la rivière. La voie, continuant sur le Nord, suit alors la vallée de la Pivka. Près de Postoina (Adelsberg), la Pivka disparaît dans une grotte célèbre, revient à la surface 5 kilomètres plus loin, près de Planina, sous le nom d'Ounets. A son tour, l'Ounets s'enfonce dans un abîme, puis reparaît près de Verhnika (Ober-Laybach), sous le nom de Lioublianska, et, en aval de Lioubliana, se jette dans la Save. La route et la voie ferrée s'écartant de ces tronçons de rivières, ont dévalé les pentes de la *Planina* et gagné dans un large bassin la capitale slovène.

Cet itinéraire est instructif. Il montre d'abord, en suivant les avatars de ces rivières, comme il est malaisé de suivre le fil de l'eau. Cette coupure dans les plateaux calcaires n'interrompt que des solitudes ; les communications souterraines empêchent de déterminer un partage des eaux entre l'Adriatique et la Save. Ces vallées mi-sèches, ces plateaux sans cimes en plein karst slovène, peuvent servir de frontière.

En second lieu, cette liaison entre la mer et les plaines slaves, les Mésopotamies du Nord, révèle le rôle du port de Fiume. La Hongrie du dualisme l'avait bien compris, qui haussait Fiume en rivale de Trieste autrichienne ; et le comprend encore l'Italie, qui annexe Fiume, par peur de la concurrence iougoslave.

Enfin la « porte de Fiume » est pour l'Europe centrale entière la sortie sur la Méditerranée. Par là les Slovènes, venus de la Save, ont colonisé la Carniole (la « marche-frontière » en slave), l'Istrie. Par là passait le chemin de Vienne à Trieste. Aujourd'hui, la liaison entre l'Occident et l'Orient de l'Europe, entre Paris et Belgrade, puis Constantinople, « l'Orient-Express », utilise cette coupure du karst entre Trieste et Lioubliana.

Les sentes pastorales. — Dans la Montagne balkanique d'autres voies, moins visibles sur la carte que les grand'routes, ont aussi une importance vitale. Un des traits fondamentaux de la géographie des Balkans est la présence côte à côte des plaines sèches et des hauts plateaux herbeux. Dans les petits bassins de la région méditerranéenne, sur les vastes steppes continentales de l'Est et du Nord, les troupeaux de moutons surtout peuvent passer l'hiver, sont chassés par la sécheresse estivale ; au printemps, *planiné*, *plaiouri* leur proposent les prés alpestres ; mais, à l'automne, les chassent les premières chutes de neige. Ainsi la nature balkanique impose au pâtre la transhumance, le nomadisme saisonnier. Le berger — et les bergers sont encore les plus nombreux dans les populations balkaniques — est, pour reprendre le judicieux mot de Iorga, un homme qui a deux patries, une patrie d'été, une patrie d'hiver : pour passer de l'une à l'autre, selon des coutumes ancestrales, pour retrouver les mêmes pâtures, pour se servir chemin faisant des mêmes puits, il emprunte les mêmes sentiers.

L'étude de ces itinéraires n'est pas faite encore : elle a été seulement ébauchée par de Martonne pour les Karpatés valaques et par Cvijic pour les montagnes iougoslaves. Les grandes lignes en sont fort simples. Malgré des caractères communs indéniables, avons-nous déjà pu observer, tous les monts balkaniques ne se ressemblent guère. D'où une évidente adaptation.

La montagne grecque, de blanc calcaire, ébréchée en parois abruptes, étincelant sous le soleil de l'été, n'offrant aux moutons et aux chèvres que les maigres touffes de la *phrygana* épineuse, n'est escaladée que pour de brefs parcours. Le berger grec se contente de fuir les plaines brûlées et fiévreuses voisines, et, dès

les premières pluies de l'automne, il redescend l'escalier rocheux.

Les montagnes du Centre de la péninsule, où chaînes plissées de l'Ouest, massif usé oriental surgissent d'entre les fossés, sont plus hautes et plus pénétrables. Pour gagner les croupes herbeuses, on franchit aisément les pentes boisées. Les pâtres parcourent de grandes distances. Aux premières neiges, des milliers de moutons, des centaines de chevaux portant le campement estival dévalent soit vers les plaines littorales albanaises, largement ouvertes aux tiédeurs hivernales, soit vers les plaines côtières qui, de la Thessalie à la Thrace, franchent le Nord de l'Égée.

Les montagnes dinariques, allongées entre l'Adriatique et les Mésopotamies, dressent leurs plateaux karstiques sur les rares sillons dalmates : les moutons de la *Zagora* descendent hiverner sur les bas *polia* du Monténégro, de l'Herzégovine, de la Croatie maritime, suivant les pistes « des Houlmiatsi », qui ont gardé le nom de cette tribu de pasteurs. Au contraire les hautes *planiné* alpestres inclinent lentement leurs plates-formes vers le Danube ou la Save, hissent leurs humides pâtures qui conviennent aux bovins : toute une population quitte deux fois l'an ses villages des pentes (vers 900-1 000 mètres) pour les basses plaines fluviales, au printemps et à l'automne, passe l'hiver neigeux chez elle, va estiver sur les sommets.

A travers les montagnes karpatiques, il y a un va-et-vient périodique, depuis les *plaiouri* des cimes jusqu'aux plaines des deux versants. Mais la transhumance est variée : les brebis des moyennes plates-formes (800-1 300 mètres) ne quittent pas la commune ; les troupeaux des bas villages montent en été aux bergeries familiales au dessus de la forêt ; enfin les immenses cohortes, venues le plus souvent des prairies

du bas Danube, grimpent à travers les champs du Piémont valaque, coupés par le *drumul oilor*, le « chemin des brebis ».

Les montagnes du Balkan et des Rhodopes sont moins fréquentées que jadis : les grandes plaines sont plus cultivées, laissent peu de place à la vaine pâture ; pourtant, les bœufs des Bulgares vont hiverner encore sur le Danube ou la Maritsa. Opposé au *Vlakh* (Valaque), au berger, le mot *Bougar* (Bulgare) dans les Balkans désignait le cultivateur.

CHAPITRE III

LES CARREFOURS

Les routes balkaniques menaient, comme sur toutes terres habitées, à quelques coins privilégiés qui retenaient les hommes. Quand on se promène sur certaines plaines des Balkans, l'œil est attiré par de petits monticules, nombreux et réguliers, buttes coniques, parfois allongées, presque toujours au bord ou à faible distance des routes : l'indigène les appelle *toumba*, *tépé*, et le savant *tumuli*. Ce sont des constructions humaines, tombeaux (*toumba*) ou ruines d'habitations préhistoriques (*tépé*) ; leur surface varie entre quelques mètres carrés et une trentaine d'hectares ; on ne les rencontre guère au dessus de 250 mètres. Ces buttes artificielles ou couronnant de légers accidents du sol, sont particulièrement répandues en pays de parcours facile : en Dobrodgea le chemin de fer de Constantza en a éventré un grand nombre ; en Thrace elles sont disséminées souvent par paires ; dans la basse Macédoine elles forment comme une ceinture autour du golfe de Salonique, remontent les vallées jusqu'au pied des monts. On y a trouvé des ossements, comme les fameux crânes macrocéphales de Constantza, que les anthropologues apparentent à ceux du Caucase, de Crimée, de la vallée du Danube (on suivrait là une voie d'invasions) ; on y a

recueilli déchets de cuisine, tessons, fragments d'armes, tout l'outillage néolithique, poteries mycéniennes, comme la si fine céramique géométrique à fond noir des *tépé* macédoniens.

Sur ces plaines, au bord de la mer, où aboutissent de longues et larges vallées fluviales, couloirs de circulation débouchant des zones de montagnes, les hommes s'accumulent par couches successives : les sociétés qui s'y sont assemblées témoignent encore de leur existence ; les États qui s'en sont saisis invoquent encore leurs « droits historiques » comme prétextes à nouvelles conquêtes ; une mosaïque de types physiques, une Babel de langues attestent la pérennité du carrefour.

I. — LA DOBRODGEA

Lorsqu'on a franchi le Danube sur le grand pont de fer de Tchernavoda, on monte sur une falaise de plus de 100 mètres, qui surplombe le fleuve et sa rive valaque. Au dessous, c'est la *Balta*, la vallée marécageuse, de 12 à 18 kilomètres de large, dédale de bras, d'îles, d'étangs, fourré empâté de boue, de roseaux et de saules, retraite de tout un monde animal, poissons divers, oiseaux pêcheurs, canards, cygnes et pélicans, hérons et flamants, myriades de sauterelles, sangliers errants, et, dominant ce paysage amphibie, les rares huttes des Lipovans pêcheurs.

Entre la mer, les marais et le delta du Danube, la Dobrodgea (le nom slave de Dobroudja n'a plus aujourd'hui de raison d'être) apparaît ainsi comme une île qui retient et fixe les hommes. Ce fut une île jadis, une vieille terre, de schistes, de calcaires, de conglomerats primaires, rabotés, qui ont contraint le Danube à faire un coude vers le Nord ; les mers, qui sont venues buter contre elle au Sud, y ont déposé des sédiments plus récents et plus meubles. La seule uniformité est

due à ce terrible climat, ardent ou glacé, qui faisait gémir Ovide exilé à Tomes (la Constantza roumaine) : « Des terres toutes nues, sans arbres, sans verdure. On n'y connaît ni le printemps ni l'automne. On n'y voit ni moissons ni vendanges. » Même spectacle maintenant, au moins sur le plateau du Sud.

La Dobrodgea du Nord est accidentée, boisée par places : des dômes déchiquetés de porphyres pointent, ou des crêtes gréseuses couvertes de bois. L'altitude est faible : 300, 400 mètres. Mais, dans la platitude de l'ensemble, ces collines semblent des montagnes. Sous les cimes abruptes, des pentes douces, estompées par un manteau de lœss, descendent vers la plaine nue, neigeuse ou poussiéreuse, blanche ou jaune. Les bois surmontent : chênes, tilleuls espacés, tordus par le vent. Ils ont frappé les hommes : dans les clairières, monastères, villages tsiganes, et, sur les pentes, dans les entailles du lœss, de misérables bourgades.

Au Sud de la dépression marécageuse du Kara-Sou, que Trajan fortifia par un vallum de terre, où passe le chemin de fer Tchernavoda-Constantza, commence un autre paysage : une grande steppe, sur laquelle le lœss étend son uniforme tapis jaune. Plus de bois : la bouse de vache mêlée à la paille sert au chauffage, à la cuisson. A peine d'eau : il faut la tirer de puits profonds à l'aide de ces balanciers qui font saillie dans la campagne. Au printemps, sous les pluies rapides, le sol s'émaille de fleurs multicolores, et s'y répandent les troupeaux de moutons, de bœufs. Ailleurs des champs de blé, de maïs. Dans les replis du terrain on distingue à peine les hameaux tatars, bulgares, cachant leurs chaumières d'argile battue ; les villages roumains, plus aisés, avec quelques jardins enclos de briques crues, ont pris aussi la couleur ambiante, jaune ; pour se préserver de la sécheresse et du froid, maisons et greniers s'enfouissent à

moitié dans le sol. Près de la mer réapparaissent les solitudes humides : la côte dobrodgeaine est basse, lagunaire, bordée de roseaux.

La Dobrodgea du Sud se relève : c'est le bombement coupé de vallées, qui porte encore, bien que déboisé, le nom turc de « Forêt folle » (*Déli Orman*). Les quelques chênaies qui subsistent, les hauteurs qui dominent les steppes plates du Nord et du Sud, ont suffi aux Roumains pour créer, face à la Bulgarie, dans un « quadrilatère » de villes fortes, une frontière solide.

Par les routes du littoral pontique, du Danube, entre la mer et les plaines roumaines, les bergers des Karpatés descendent encore hiverner. La Dobrodgea fut toujours le rendez-vous des peuples instables. Étape sur la voie des migrations, abri boisé et élevé sur les plates nudités steppiques, elle a gardé tous les exemplaires de l'Orient.

II. — LA THRACE

Au delà des plaines bulgares, un autre plateau, où se déversa également la population bulgare, fut l'objet des convoitises de l'État sis sur le Balkan. Mais il était revendiqué aussi par l'État grec établi sur le pourtour de l'Égée, par l'État turc qui tient les Détroits. La Thrace est encore un de ces carrefours contestés, et, à son extrémité, pour la possession de Constantinople cosmopolite, les convoitises s'exaspèrent encore.

Le plateau thrace. — Le nom de Thrace ne s'applique plus aux vastes terres du septentrion hellénique, où Orphée charmait les peuples barbares. Il se restreint au pays un peu plus haut, plus ouvert aux vents pontiques, quand on quitte pour le Sud la plaine fermée de la Maritsa. Ses limites, peu nettes ainsi vers le N O, sont plus précises des autres côtés : la faible palissade

du Balkan oriental, le sombre rempart du Rhodope, et la mer de deux côtés pour clore en gros ce rectangle. De partout cependant on y arrive avec aisance : la Maritsa y conduit ; les cols du Balkan sont fort franchissables et la montagne elle-même meurt en douceur sur la côte ; au Sud, des plaines littorales s'interposent entre l'Égée et les masses imposantes du Rhodope méridional ; au S E ce sont les presqu'îles, les Détroits et la Marmara propice au cabotage.

Cependant le plateau lui-même n'est guère favorable à l'homme. La chaleur de l'été y est suffocante ; les tempêtes de neige ne sont pas rares en hiver ; les torrents, « fous ou gueux », sont de piètre ressource. La côte Sud, marécageuse, est dangereuse par son paludisme ; la côte Est, bordée de falaises rocheuses, mouillée de brouillards, balayée par les rafales du N E, presque sans mouillages, n'est pas plus hospitalière. Sur le plateau un manque désolant d'eau et d'ombre.

La traversée n'est pas non plus sans obstacles. Au Sud, les dalles de grès du Tekfur dagh barrent de leurs hauteurs de 900 mètres, de leurs gradins escarpés, rocailleux, la sortie de Gallipoli. A l'Est, les bosses granitiques du Strandja, qui dépassent 1 000 mètres, ses chaos de rochers, ses vallons où les graviers s'entassent, ses buissons d'épines rendent la marche malaisée. Mais ces obstacles sont à l'écart, comme refoulés loin du Centre. Le plateau même ne montre que quelques vallées, tranchées naturelles, qui coupent perpendiculairement la route d'Andrinople à Constantinople, de rares forêts, comme celle de Derkos, qui couvre l'isthme de Tchataldja, depuis 1912 artificiellement fortifié.

Le plateau thrace est donc une grande place ouverte : un désert broussailleux, où l'œil ne repère que tumuli réguliers, buissons de chênes maigres, fourrés épineux, rares saules indiquant l'approche d'un vallon, ou, au

printemps, hautes herbes enfouissant les moutons, maîtres de ces pacages.

Le voyageur n'y voit guère l'homme. Les villages cachent au creux des vallons de pauvres maisons mi-bois mi-pierres. Pourtant plus de deux millions de Grecs, de Bulgares, de Turcs, vivaient côte-à-côte. Dans cette steppe nue, en effet, des coins privilégiés se recèlent : sur la Strandja, lisière calcaire, marneuse, des sources, des villages riants, de petites villes entre vergers, champs et fourrages ; sur la Maritsa et ses affluents des Rhodopes, fruitiers, mûriers et vers à soie, champs de coton, de tabac, d'orge ; sur les terrasses dominant l'Égée, une rangée de petites foires, où les montagnards échangent leur laine contre le vin, les fruits secs d'en bas ; enfin sur les coteaux ravinés bordant la Marmara, extrême recoin de la Méditerranée, les maïs, lentilles, vignobles, sur lesquels les peupliers, les figuiers des pistes, les noyers, les amandiers des jardins jettent un peu de fraîcheur et d'ombre : oasis, aux portes orientales. Mais ce site attrayant est aussi un lieu de guerre et d'exode : de 1906 à 1925 les deux vilaiets de Constantinople, d'Andrinople, joints au sandjak autonome de Tchataldja, auraient perdu 700 000 âmes.

Constantinople. — A la pointe extrême de la Thrace, de l'Europe, Constantinople commande les routes et attire les foules. Sur trois pointes, séparées par le Bosphore, la Corne d'Or, et convergeant vers l'entrée du Détroit, allongée en bordure de mer sur 35 kilomètres en Europe, sur 20 kilomètres en Asie, s'est juchée la ville la plus bariolée du monde. Ou plutôt ce sont plusieurs villes accolées. La masse principale, le *Stamboul* musulman (300 000 habitants de langue turque il y a dix ans), se dresse à 100 mètres sur la mer, découpée par des vallons en collines, dont chacune porte une

mosquée vénérée ; en avant, surveillant les trois bras marins, les têtes religieuse, politique, militaire, Sainte Sophie, la Sublime Porte, le Séraï, vieille résidence du Sultan-Khalife. Cette ville sainte est une ville forte, toujours cerclée vers la terre de sa médiévale muraille. Sous elle les quartiers des raïa, des Juifs, *Balata*, des Grecs et de leur patriarche, le *Phanar*. C'est aussi une ville marchande, glissant ses bazars dans les vallons, surtout dans le « Long marché » (*Ouzoun tcharchi*), qui aboutit, en plein centre, au *Bézestan* (« Grand bazar »), fouillis de ruelles sans air entre les voûtes et les cloaques. Les maisons, en poteaux de bois et parois de terre, barrent la lumière des rues étroites par leur étage surplombant. Les vents du Nord, la brise marine, les incendies assainissent de temps à autre ce dédale.

Au delà de la Corne d'Or, la double ville « franque », c'est-à-dire européenne, grimpe vers le Nord, jusqu'à 100 mètres, sur les hauteurs de *Galata*, puis de *Péra*, avec les maisons de commerce des Grecs (qui furent 200 000 en 1914), des Arméniens, des Européens (environ 100 000), leurs églises, écoles, ambassades, banques, tout l'outillage de la colonisation intellectuelle et économique de l'Occident. Enfin s'échelonnent, sur la côte asiatique, les rouges maisons de *Scutari* (90 000 habitants, surtout Turcs), pointe avancée, tête de pont de la puissance anatolienne.

Tel fut ce caravansérail d'un million d'hommes, disputé à l'État turc par les Grecs et les Slaves voisins.

Ce tableau est le passé. La guerre — dix ans de guerre —, la rupture de l'Europe et de la Russie soviétique, ont vidé le port. Le nationalisme turc, retrempé en Asie mineure, qui a élu Angora pour capitale, qui a aboli successivement Sultanat (1922) et Khalifat (1924), qui, malgré la convention gréco-turque du 30 janvier 1923, exceptant les habitants de Constantino-

ple de l'échange des populations, fait son possible pour contraindre les Grecs au départ, la nouvelle Turquie tue la Ville. Constantinople agonise. Le Pirée, les ports grecs reçoivent des Anglais sucre, café, produits coloniaux, jadis répartis par les caboteurs du Bosphore ; le charbon britannique prend la route directe de Bulgarie ou de Grèce ; les automobiles américaines vont débarquer à Constantza et dans les ports du Danube ; le triage des produits anatoliens, qui autrefois se faisait dans les magasins de la Corne d'Or, a émigré, les noisettes à Marseille, le tabac à Trieste, où ils sont distribués entre les ports anglais, américains, scandinaves ; les tapis de Perse partent de Bender Bouchir à destination de Londres. Constantinople n'est plus qu'un port local, simple expéditeur de laine, d'opium, une Échelle d'Anatolie. La volonté humaine, l'initiative des Turcs, en a décrété l'artificielle décadence.

III. — LA MACÉDOINE

Le mot Macédoine fait illusion. Le langage diplomatique nous a donné l'habitude de considérer la Macédoine à la fois comme un tout et comme un tout imprécis : on transportait dans la réalité géographique les ambitieux débordements des États voisins, les disputes linguistiques et religieuses. Or la Macédoine a des limites fort nettes et, d'autre part, n'a pas d'unité.

Le voyageur qui, d'Albanie, de la plaine de Kortcha (Koritsa), remonte la vallée de la Zélova jusqu'au col de Pissodéri, puis descend vers Florina et la plaine de Monastir, est frappé par le contraste. Il quitte des parois souvent verticales, qu'escaladent des bois sombres, sous des crêtes blanches ou grises, calcaires ou gréseuses, au dessus de gouffres trop larges pour les minces rivières. Le torrent, qu'il longe, coule, jaune et rapide ; ses versants adoucis, dont les schistes s'écail-

lent, s'effritent, laissent les moutons grimper entre les filets qui ruissellent, les buffles se vautrer dans les prairies basses, les maisons noires se serrer sur les cônes. Il passe des chaînes jeunes et plissées de l'Ouest sur les croupes rabotées du massif ancien.

Continuons notre chemin vers l'Est ; traversons la Pélagonia, la plaine de Monastir, fangeuse, glacée, où les rivières se traînent ; franchissons le *hrid* rocheux, chaotique, désert, de la Babouna. Abordons la steppe du Tikvech, nue sous des averses violentes : sur les pentes apparaissent le mûrier, la vigne ; on suit des ravins sableux que les orages remplissent ; au fond, entre des cônes de déjection, des champs de maïs, des pavots, des rizières, divague le Vardar, s'ouvre la route du Midi.

Ainsi, dans le cadre montueux de la Macédoine, enfermée entre les chaînes albanaises d'un côté, les massifs bulgares de l'Ossogov, des Rhodopes, de l'autre, de l'Ouest à l'Est se succèdent deux régions distinctes : une haute Macédoine, déjà continentale, une basse Macédoine, liée par le Vardar à la Méditerranée.

La Macédoine des lacs. — Entre deux ceintures montagneuses, qui, à moins de 100, à plus de 200 kilomètres, reproduisent les contours du golfe de Salonique, sont coincées, jusqu'à 500, voire 600 mètres, les hautes plaines de la Macédoine occidentale. A l'Ouest, croupes schisteuses du Char, du Stogovo, du Baba, creusées de cols, de niches glaciaires, où s'entassent les neiges hivernales, surmontées de pyramides calcaires, comme la cime culminante du Char : à 2 500 mètres, celle-ci surplombe le défilé de Katchanik, porte de la Vieille Serbie. Au S E, à 2 500 mètres et plus, surgissent les calcaires marmoréens de l'Olympe, entaillés de gorges, et, au delà des châtaigneraies, ravins, cascades du Vermion Oros, hautes sapinières du Nitché, cimes pourries

ou caillouteuses du Kaimaktehalan, du Dobropolié, géants de la frontière gréco-serbe.

Ces remparts forestiers isolent, dans leurs boues d'hiver, dans leur poussière de l'été, de hautes plaines, mais des plaines fertiles. Des lacs remplirent jadis ces bassins affaissés. D'aucuns ont baissé, abandonnant des terrasses au blé, au maïs, aux poivrons, aux villages de pêcheurs : les gradins se serrent au Nord, au Sud des lacs d'Okhrida, de Prespa, s'étalent autour des lacs de Kastoria, d'Ostrovo. D'autres lacs ont disparu, ne laissant pour témoins que des fondrières : dans la vaste Pélagonia de Monastir, autour des marais du Roudnik, sur la plaine de Kaïalar, blé, maïs, tabac, pavots encerclent les humides pâtures que piétinent buffles et bœufs. D'autres bassins enfin sont drainés par des rivières : celui de Tétovo, mouillé par le haut Vardar, dont les richesses tentèrent les Albanais des montagnes ; l'Anasélitsa, où la haute Vistritsa amène la chaleur, les rocs pelés, les légumes et les paysans de Grèce ; le Morikhovo, où la Tchernia encaissée laisse à peine place à l'orge et au seigle. Mais les pâtres valaques descendent y hiverner, et la même direction Nord-Sud, qui les aligne, les seuils bas qui les unissent, font de ces hautes plaines, slaves ou grecques, une grand'route, que jalonnaient les colonies ottomanes.

La Macédoine du Vardar. — Une noire barrière de forêts ceint la Macédoine orientale : châtaigniers et chênes, hêtres, sapins et mélèzes du Rhodope, du Malech, de l'Ossogov, aux escarpements granitiques, aux dômes schisteux, frontière naturelle d'entre Serbie et Bulgarie ; Tchernia gora de Skoplié, qui mérite son nom de « Montagne noire », mais offre des cols bas vers le Nord et de larges vallées vers le Midi ; la plus longue, par Koumanovo, mène au seuil de Préchévo, à la Serbie moravienne.

Le bourrelet occidental, malgré des cimes de 2 500, est moins haut et moins boisé : au Nord de Prilep, dans la boucle de la Tchernia, c'est un chaos de blocs granitiques, de feuilletts schisteux, le *hrid*, le « roc », scié en eluses par la Tchernia et le Vardar, vrai désert, entre la Macédoine forestière et la Macédoine buissonneuse.

Celle-ci est plus basse (240 mètres à Skoplié), plus ensoleillée, plus féconde : elle a davantage attiré les peuples. Ce sont encore chapelets de bassins, ici alignés N O-S E ; des lacs encore les ont comblés d'alluvions ; mais leurs héritiers, le Vardar, la Strouma, la Mesta ont consommé le drainage ; les vallées, qui épanouissent vers l'Égée leurs larges plaines inférieures, appellent les chaleurs, les orages méditerranéens. Les pluies subites ont dénudé les pentes ; les pluies rares ont contraint l'indigène à une irrigation disciplinée, minutieuse. Le laboureur slave a défriché le *hrastalak* de chênes rabougris, le jardinier grec a débroussaillé le maquis qui, avec lui, se répand au Sud de la « Porte de fer » (*Démir kapou*) du Vardar. Les bassins, protégés du vent des cimes, du *vardarac* glacial, celui de Skoplié, le Hach, le Tikvech, la Mogléna, donnent au paysan ses mets épicés, maïs, paprika, le lin, le coton, la soie du costume bariolé des femmes. Les plus secs et plus ouverts ne sont qu'une steppe, comme l'Ovtché polié, la « plaine des brebis ». Les plus humides, les plaines côtières, la *Kampania* salonicienne, celles de Serrès, de Drama, Kavalla, conservent des fonds marécageux, mais étagent sur leurs terrasses graveleuses des villages blancs à l'ombre des figuiers, le bariolage des vignes, du tabac, du maïs, toute la couleur du Midi.

Salonique. — De *polié* en *polié*, de plaine en plaine, malgré les « portes » mi-verrouillées, le Vardar mène à la mer. Au sortir du défilé de *Démir kapou* le fleuve

s'alanguit dans les sables qui annoncent la *Kampania*. Cailloux et boues ont rétréci le golfe effondré, surélèvent encore les fonds marins, colmatent les marécages. La « Campagne » n'est guère, selon la saison, que fondrière ou steppe poudreuse. A l'horizon, le pourtour montueux, forestier de l'ancien golfe ; à cette lisière, de petites villes entre les eaux vives, qui ont frayé des passes dans la montagne, qui alimentent de leurs rigoles moulins, vignes et vergers : telles les grecques Verria, Vodéna, qui doit à l'eau (*voda*) son nom slave et sa fraîcheur.

En face, la Chalcidique, autre masse boisée, découpée, autre écran contre les froids. A ses dernières attaches, à l'écart de la plaine paludéenne, se croisent les routes, qui s'insinuent dans le ravin de Vodéna, dans la brèche lacustre où la Chalcidique s'abaisse, qui longent le Vardar ou s'épanouissent sur la mer.

A ce carrefour, sur son « Échelle » levantine, Salonique étage ses 350 000 habitants, parqués dans leurs quartiers, mêlant leurs langages. La « ville turque » la domine de son enceinte crénelée ; plus bas, les cubes blancs de la « ville grecque » noircissent et croulent depuis l'incendie de 1917, dont elle se relève à peine ; le « quartier franc » descend au port ses banques et ses magasins. Et surtout Salonique est un grand marché juif, qui étire le long de la mer, au N-O le misérable « quartier du Vardar », gîte des pauvres gens, au S-E l'élégant « quartier des Campagnes », villas de plaisance des riches marchands. Le commerce y est dans les mains des Juifs : 60 000 Israélites que la mer a conduits d'Espagne, qui gardent leur langue espagnole, qui importent par mer leurs achats européens. Les détaillants grecs vont revendre par toute la péninsule et les îles. Les navires italiens enlèvent les bœufs, les porcs, les blés serbes des étables et greniers du port. La fortune de Salonique est faite de tous ces intérêts d'Orient.

TROISIÈME PARTIE

LES ASSOCIATIONS HUMAINES

Par les dénombrements, les cartes, les nationalistes des Balkans annexent les voisins au nom de la race, de la langue, des « droits historiques », des liens culturels. Or qu'entend-on par ces termes vagues : « peuples », « races », etc. ?

Pas un voyageur qui n'ait, dans les Balkans, été plus sceptique que les « patriotes » indigènes. Les oppositions des livres, les annexions sur le papier, préludes fréquents de violentes conquêtes, ne sont-elles pas, plus que l'œuvre inconsciente des peuples, la besogne volontaire des élites gouvernementales ? Certes, il y a entre les groupes des dissemblances certaines. Mais les contemporains sont-ils esclaves de tout ce qui a associé, de tout ce qui a désuni jadis ?

D'autre part le géographe ne veut que découvrir les facteurs qui enferment dans des frontières, inclinent à une vie commune. Le contraste des groupes a pris mille formes au cours des âges : quels liens sont passagers et lesquels sont permanents ? La préhistoire, l'histoire enregistrent des associations successives. Leurs traces se sont-elles maintenues ? Se sont-elles effacées ? Et, si notre curiosité n'est point satisfaite des explications issues du passé, où trouver les forces de cohésion qui font les *nations* actuelles ?

CHAPITRE PREMIER

LES LIENS DU PASSÉ

I. — LES RACES

Les couches ethniques. — Il n'y a de races qu'au sens physique de ce terme. La race est un ensemble de traits morphologiques, dont les plus visibles sont la taille, la forme du crâne, la couleur des yeux, des cheveux. Ce seront donc des recherches anthropologiques, c'est-à-dire des mensurations faites par des instruments précis, qui renseigneront sur la répartition des types physiques. Or nous possédons les résultats d'une minutieuse enquête anthropométrique que mena durant cinq ans dans les Balkans le professeur Pittard de Genève.

Avant tout constatons que les races ne sont localisées nulle part. Il y a eu comme des alluvions humaines successives, qui se sont superposées et mélangées. Dans l'état actuel de nos analyses, il est impossible d'énumérer ces couches ethniques. Nous pouvons seulement établir que chacune de ces couches est elle-même un mélange.

Les squelettes exhumés par les archéologues sont fort rares ; à peu d'exceptions près, les incontestables témoignages des races préhistoriques nous font défaut. La station la plus intéressante, celle de Coucouténi

près de Iachi en Moldavie, de l'époque néolithique, a livré des représentants de plusieurs races, crânes dolichocéphales, mésocéphales, sous-brachycéphales (1) ; les tombeaux des Cyclades ont donné même diversité ; les crânes de Mycènes, de Nauplie sont brachycéphales, ceux de Troie surtout dolichocéphales, sans toutefois exclure les formes larges. Ainsi dès la préhistoire se manifeste la complexité ethnique.

Les historiens antiques énumèrent de nombreux peuples. On peut croire cependant que, comme de nos jours, leurs noms sont seulement des estampilles politiques, qui ne signifient rien anthropologiquement. De bonne heure, il est possible, se rencontrent et l'*Homo mediterraneus*, que les savants de la préhistoire disent dolichocéphale, petit, noir, et l'*Homo alpinus*, qualifié de brachycéphale, trapu, brun. Mais rien ne permet de supposer la permanence de ces types ; en admettant même leur existence dans les Balkans, nous n'avons aucun témoignage de leur pureté aux temps les plus reculés de l'histoire. De plus, nous ne savons absolument rien sur le type physique des Thraces, des Illyriens, même, malgré l'apparence, des Grecs. Comment prétendre alors que le Romain descende des premiers, l'Albanais des seconds, l'Hellène moderne des troisièmes ? Les fouilles archéologiques ont pu livrer les secrets des civilisations égéenne, mycénienne : anthropologiquement c'est la nuit noire.

Le moyen âge est-il moins hermétique ? Nous voici en face du difficile problème slave. Le Slave serait-il l'*Homo nordicus*, dolichocéphale, grand et blond ? Ce

(1) On sait que les crânes se classent d'après l'indice céphalique, rapport entre les diamètres craniens, c'est-à-dire selon la forme plus ou moins allongée de la tête, en :

hyperdolichocéphales,	mésocéphales	sous-brachycéphales,
dolichocéphales,	ou	brachycéphales,
sous-dolichocéphales,	mésaticéphales,	hyperbrachycéphales

type se voit, à côté des deux autres, dans les Balkans actuels. Mais à conclure qu'il apparaît avec les invasions slaves, il y a tout le fossé des hypothèses hasardeuses. Le nom « slave » a un sens précis pour les philologues. Les anthropologues n'y découvrent qu'un terme vague appliqué à divers peuples. En particulier, à peine la moitié des Serbes, des Bulgares mesurés par Pittard présente des échantillons de cette race nordique. Il n'y a ni « race serbe » ni « race bulgare ».

Contentons-nous de dégager de notre ignorance un scepticisme général : quand on parle de « races » balkaniques, on se satisfait d'étiquettes, sans plus. La race, groupe physique, n'est nulle part à l'état pur. Mais, y a-t-il dans chaque groupe politique des caractères ethniques, ou plutôt anthropologiques, dominants ?

Les caractères anthropologiques. — Les Grecs, d'après les sondages de Pittard, sont parmi les plus mêlés. Beaucoup de tailles moyennes (1 m. 66), de brachycéphales, d'yeux bruns, de cheveux noirs. Encore, remarque Pittard, on rencontre des blonds, des yeux clairs, et il faut excepter du type normal les Grecs de l'Eubée, des îles Ioniennes, peut-être descendants d'émigrants albanais, plus grands, plus brachycéphales. Car l'histoire nous fait assister à une accumulation de « races » : de Crète on a exhumé des Dolichocéphales (en majorité à l'âge de la pierre polie), puis, dès l'âge du fer, d'abord disséminés, ensuite prépondérants, des Brachycéphales ; même les Grecs préhistoriques ne forment pas une « race » pure.

Les Albanais mesurés présentent une haute stature (moyenne : 1 m. 67), la tête large et petite, des yeux et des cheveux bruns. Mais encore faut-il distinguer Guègues du Nord et Toskes du Sud, ceux-ci plus petits et hyperbrachycéphales.

Les Roumains seraient dans la norme européenne (1 m. 66 de moyenne), sous-brachycéphales, les yeux bruns, les cheveux châtain, souvent noirs. Pourtant cette impression découle du seul examen de 336 individus, choisis chez les Montagnards au crâne large et parmi les paysans des plaines qui ont au contraire la tête étroite ; de plus il n'est pas tenu compte des Roumains de Transylvanie. Le géographe ne peut que faire sienne la conclusion critique de l'anthropologue et nier la « race » roumaine.

Les Serbes sont en majorité grands (1 m. 70), mésocéphales, avec les yeux clairs, les cheveux châtain. Mais il convient de détacher de ce type les Bosniaques et les Monténégrins, bruns, très grands (1 m. 72), hyperbrachycéphales : or les uns et les autres passent dans la masse serbe pour les Serbes les plus purs. Les Croates sont grands (1 m. 69), brachycéphales, noirs. Les Sloènes de même. Mais que de différences entre les tribus !

Les Bulgares sont grands (mais 35 % environ sont petits d'après les mensurations de Watef, reprises par Pittard), souvent dolichocéphales (mais le quart est brachycéphale), de cheveux noirs, d'yeux foncés (mais il y a environ 25 % d'yeux gris et 12,5 % d'yeux bleus). Ce sont là encore les indices d'une « race » mêlée : sans doute ont laissé leur empreinte les autochtones (?), qu'on peut, pour la commodité des exposés, nommer « Thraces », et les envahisseurs, Slaves et Tatars.

Les Turcs, les derniers et assez récents conquérants de la péninsule, sont-ils plus homogènes ? Le terme de Turc ou d'Osmanli désigne souvent des individus qui n'ont de commun que le lien de l'Islam : tels les « Turcs » de Bosnie. Une moyenne est donc encore fort artificielle. Le Turc d'Europe, écrit-on, est grand (1 m. 68), mésocéphale, montre des yeux, des cheveux clairs : ce type dans les Balkans n'a rien d'original. On ren-

contre aussi, en Dobrodgea par exemple, des Turcs brachycéphales et de chevelure foncée. Au reste songeons à la polygamie des riches, au concubinat des vainqueurs et des femmes de toute origine, grecques, circassiennes, etc. : nous admettrons sans conteste de multiples métissages.

Il y a dans les Balkans bien d'autres « races » : Tatars, Juifs (groupe plus religieux qu'ethnique), Tsiganes (probablement Hindous), Arméniens, Tcherkesses, Kurdes, Lazes, et jusqu'à de petites sociétés qui s'imaginent avoir une unité ethnique, les Lipovans, Russes schismatiques, pêcheurs sur le bas Danube, les Gagaouz de Roumanie, qui descendraient des Petchénègues et des Koumanes (mais on ignore ce que furent ces peuples), les Skoptzi, secte russe d'eunuques et flagellants émigrés en Roumanie, des colons allemands (Saxons de Transilvanie, Chvabé du Banat), des colons magyars (Szekler de Transilvanie), des Arabes, voire des Nègres.

Un seul ensemble est frappant : dans toute la péninsule, mais surtout à l'Ouest, un type de grands Brachycéphales bruns, qu'on a appelé « race adriatique » ou « illyrienne » ou « dinarique ». A côté, un groupe de grands Dolichocéphales clairs, nombreux chez les Serbes et Bulgares : échantillons de la race « nordique » ou « germanique », peut-être filiation des Dolichocéphales des dolmens ? on ne sait. Enfin, plus rares, dans les montagnes, surtout à l'Est, des Brachycéphales ou Sous-brachycéphales bruns, de taille moyenne (Roumains, Bulgares), qui sont peut-être les témoins des mystérieux « Thraces », les plus anciens indigènes.

La carte des races. — L'énumération qui précède, si fastidieuse qu'elle soit, a une valeur instructive : elle démontre l'inanité de ce terme de « race » appliqué à des groupes, dont nous connaissons les noms diffé-

rents, mais auxquels nous sommes incapables d'attribuer même des caractères anthropologiques distincts.

Tentons, sans nous préoccuper des appellations nationales, de grouper ces traits morphologiques. En choisissant les trois caractères essentiels, stature, indice céphalique, coloration des cheveux, Pittard a dressé trois cartes : peuvent-elles nous fournir la répartition géographique des races, au sens physique du mot ?

Les petites tailles (1 m. 65 à 1 m. 67) dominent dans la Roumanie propre (Valachie, Moldavie, Dobrodgea), la Bulgarie danubienne et maritséenne, la Grèce propre (Grèce continentale et Péloponnèse). Pittard n'a étudié ni la Roumanie transkarpatique ni la Grèce insulaire. Les tailles moyennes (1 m. 67 à 1 m. 70) règnent en Thrace et dans les vallées de la Morava et du Vardar. Les grandes tailles (plus de 1 m. 70) se rencontrent dans la région adriatique (Bosnie, Serbie occidentale, Monténégro, Albanie, Grèce de l'Ouest).

La carte des crânes ne coïncide pas avec la carte des statures : les Sous-dolichocéphales et Mésocéphales ont pour domaines la Serbie moravienne et la Bulgarie ; les Sous-brachycéphales la Roumanie propre, la Macédoine du Vardar et la Rachka, la Thrace, la Grèce ; les Hyperbrachycéphales la région adriatique, mais laissant l'ancien sandjak de Novipazar et empiétant sur la haute vallée du Vardar.

La carte des cheveux ne peut se superposer à nulle carte précédente : les Balkaniques ont en majorité les cheveux foncés ; mais on peut compter plus de 10 % de blonds en Bulgarie, de 5 à 10 % dans la Serbie propre, moins de 5 % dans tout le reste de la Péninsule.

De ces enquêtes il résulte donc que tout au plus on peut fixer sur des cartes la répartition de certains éléments morphologiques. La belle avance ! Il est en effet impossible de fondre ces cartes en une : on ne

peut réaliser la carte des races de la Péninsule. Les tentatives faites jusqu'à ce jour ont beau porter le nom de « cartes ethnographiques », ce ne sont le plus souvent que cartes linguistiques ou parfois cartes religieuses. Les difficultés, qu'ont rencontrées les diplomates à l'issue de la dernière guerre pour tracer les frontières des nouveaux États, résultaient de l'enchevêtrement des langues, non de la confusion des races, que les indigènes eux-mêmes sont incapables de discerner. Telle est la conclusion, purement négative, tirée de ce sommaire aperçu.

La race ne peut être la base de l'État.

II. — LES LANGUES

Les cartes « ethnographiques » sont pour la plupart des cartes linguistiques, parce que la langue est en gros le signe facile à saisir d'une collectivité. L'unité de langue crée des relations, une pensée commune ; elle coagule les forces qui formeront l'État. Pourtant la question géographique n'est pas si simple. La langue est-elle un facteur suffisant qui puisse seul créer un État ? Les liens qu'elle fait naître sont souvent trop vastes, souvent trop ténus. C'est qu'il importe de distinguer, d'après leur rôle, deux sortes de langues, langues de civilisation et parlers locaux.

Les langues de civilisation. — Une langue qui se répand est toujours l'organe d'une civilisation originale. Les grandes langues, qui se partagent la péninsule des Balkans, sont fort anciennes et n'ont demeuré, malgré les avatars ethniques et politiques, que parce qu'elles maintenaient des liens intellectuels supérieurs. Cependant elles n'ont point subsisté dans leur vieille aire d'extension de jadis ; ce ne sont plus aujourd'hui que des vestiges de civilisations rétrécies.

Le domaine de la plus ancienne, le grec, se confondait jadis avec l'étendue de la civilisation hellénique : les géographes de l'antiquité, comme Strabon, ne différencient pas l'une et l'autre. Mais, dès l'empire romain, bien qu'il soit adopté par les rédacteurs des Évangiles, par les Pères de l'Église, par les conciles d'Orient, puis par l'empire byzantin, le grec cesse ses conquêtes. Il reste la langue du principal groupe religieux de l'Orient. Après l'arrivée de nouveaux peuples, il sert seulement de langue savante, à la fois liturgique et littéraire. Aux temps de la domination ottomane, la langue de l'« Église grecque », du « Patriarcat œcuménique », unit toute la « nation » chrétienne.

Au XIX^e siècle sous le coup des Renaissances nationales, d'abord littéraires, la langue grecque perd du terrain. Elle n'est plus qu'une langue parlée, vulgaire, non classique, dans la zone méditerranéenne, la Grèce propre, les îles, le littoral de Thrace, des Détroits, de l'Asie mineure. L'extension du grec autour de l'Archipel a donné naissance à la « Grande Idée », à l'impérialisme hellénique. Mais l'État grec n'a pu rester le grand État égéen, acquérir Constantinople, sa capitale intellectuelle.

Le latin n'a jamais été en Orient langue de civilisation. Il a fourni son vocabulaire de civilisation au roumain. Cette langue romane, quoique profondément modifiée par l'introduction de mots grecs et slaves, a toute sa civilisation étiquetée selon une terminologie bas-latine. Le Roumain vit dans une *casa*, close par l'*usa* (huis) et la *fereastră* (fenêtre) ; les meubles portent des noms latins ; la femme tisse son *fir* (fil) de *cânepă*, *în* ou *lana* (chanvre, lin ou laine) ; au *câmp* le paysan récolte *grâu*, *orz*, *ovas*, *sacara*, *meiu*, *faua*, *aiu*, *curechiu*, mots où nous reconnaissons le grain (blé), l'orge, l'avoine, le seigle, le millet, la fève, l'ail, le chou. Nous multi-

plions ces exemples : tout le vocabulaire familial, artisan, marchand, guerrier est dérivé du latin.

Le roumain ne fut cependant langue de civilisation que devenu langue nationale. La Renaissance littéraire roumaine, née en Transilvanie, a créé des titres à l'unification des deux Principautés, puis de toutes les terres de parler roumain : la nouvelle Roumanie offre un intéressant exemple d'unité linguistique, qui lie 14 millions environ de Roumanophones. C'est qu'ici se juxtaposent des conditions géographiques examinées par ailleurs. Le demi-million de *Vlaques* ou *Aromounes*, qui vivent au dehors de cette Grande Roumanie, sur les rives du Danube bulgare, du Timok serbe, sur les monts de Macédoine ou du Pinde, se servent du roumain : mais il n'est ici, noyé dans le grec ou le slave, qu'un idiome local, sans influence civilisatrice, nationale. C'est bien encore une preuve du rôle politique très limité du langage.

Le slave fut langue de civilisation dans une grande partie de l'Europe, en même temps qu'en d'autres domaines le furent le grec et le latin. Comme ces deux langues, il était l'organe d'une civilisation religieuse, chrétienne. Le vieux slavon liturgique, constitué par l'alphabet « cyrillique » et la traduction des Livres Saints de Cyrille et de Méthode, fut, depuis le ix^e siècle, la langue sacrée, même littéraire, de tous les Slaves orthodoxes (les Croates catholiques adoptèrent les lettres latines). Quand les peuples slaves s'étaient séparés, la langue commune s'était scindée en parlors nationaux, qui gardèrent du reste plus de ressemblance entre eux que les autres rameaux de la souche indo-européenne. Les Renaissances littéraires balkaniques du xix^e siècle firent de tous ces idiomes vulgaires des langues nationales, écrites, laïques : langues à certains égards artificielles, puisqu'elles font fi des

traditions ecclésiastiques, littéraires, mais qui se fondent sur les parlors populaires, en particulier sur les chansons, les épopées nationales ; ce fut l'œuvre du Serbe Vouk Karadjitch et du Croate Lioudevit Gai, qui fixèrent les orthographes, établirent la concordance des alphabets, permirent la formation d'une langue de civilisation commune aux Iougoslaves, le serbo-croate. A l'Ouest et à l'Est, le slovène et le bulgare, moins dégagés des influences religieuses, ont gardé une certaine autonomie linguistique : la géographie, l'histoire ont, à la fin du dernier siècle, atténué les particularités du slovène, accentué celles du bulgare.

C'est aussi dans un cadre géographique déterminé et grâce à une Renaissance littéraire que se constitua, en langue de civilisation, un antique parler local, l'albanais. L'âpre « Pays des Rochers », la *Shqipëria*, où s'est maintenue jusqu'à présent la vie patriarcale, a pu être un conservatoire de cette langue indo-européenne, où d'aucuns ont prétendu trouver, grâce aux racines grecques, éoliennes, les éléments de la langue présumée des hypothétiques Pélasges. C'est le latin qui lui a fourni, en partie, son vocabulaire de civilisation, sa terminologie sociale et politique : le paysan chasse le *biché* (bestia), s'enferme derrière sa haie, *garthdi* (hortus), dans sa chambre, *domé* (domus), tire de son champ habit, *vech* (vestis), et nourriture, *vechk* (vescor), y accueille l'hôte sacré, *mik* (amicus), respecte le maître, *mjechtré* (magister), et le souverain, *mbret* (imperator). Plus récemment, vers 1878, le latin a donné à l'albanais son alphabet. Dans le dernier quart du xix^e siècle des sociétés littéraires, nées chez les colonies albanaises d'Amérique, ont haussé l'albanais à la dignité de langue journalistique, et le nouvel État shqipëtar l'a consacré langue officielle de son million de citoyens.

Ainsi aujourd'hui il y a tendance à modeler la lan-

gue sur la nation : chaque nation, issue de l'empire ottoman, a exigé sa langue de civilisation propre. Une langue n'est donc pas un fait purement naturel. C'est une institution humaine, qui évolue avec les événements historiques. L'exemple du ture est topique : langue des conquérants, des administrateurs, il tend, depuis la chute de l'empire ottoman, à disparaître d'Europe. Quelques centaines de mille musulmans l'emploient seuls, épars sur certaines routes de Macédoine, de Thrace, ou bien groupés à Stamboul. Son maintien dépendra de la force de l'État ture.

Les parlers locaux. — On peut donc connaître la répartition grossière des grandes langues de civilisation. Mais un État a des frontières nettes. Il nous faut savoir si elles peuvent coïncider avec des limites linguistiques. Or y a-t-il des limites linguistiques ?

A en croire les cartes dressées par les savants indigènes, les langues balkaniques seraient incluses dans des domaines fixes et précis. Le malheur est que ces limites varient avec la nationalité du cartographe. Le congrès de Paris, qui préluda aux derniers traités, a vu éclore foule de travaux : malgré leur apparence scientifique, ce sont œuvres de propagande nationale ; les cartes grecques, bulgares, serbes, roumaines, italiennes, hongroises, comparées engendrent le scepticisme.

Le langage parlé ne se laisse point circonscrire. Par son administration, ses écoles, son service militaire obligatoire, un État parvient à imposer, même sans violence, l'usage d'une langue commune. Mais ou cette langue, proche parente des dialectes, arrive à les supplanter, ou, complètement distincte, n'est qu'une langue seconde, indispensable à la vie nationale, tandis que la vie familiale, la vie locale conservent les parlers locaux. Dans les Balkans les langues natio-

nales sont relativement récentes, nombre d'entre elles sont des langues administratives et littéraires, et les idiomes vulgaires ont gardé grande vitalité. Même en Grèce, où la langue parlée s'éloigne fort par son iotacisme du grec classique, les « vulgaristes », prétendant rapprocher la langue écrite de la langue orale, ont provoqué parmi les intellectuels de véritables émeutes : il n'y a pas encore fusion entre parlers locaux et langue civilisatrice.

Dans les régions où la domination ottomane a subsisté le plus longtemps, aucune langue nationale n'a encore pu s'implanter. Ainsi en Macédoine la question de la langue est un exemple de ce que les passions politiques réussissent à compliquer.

Sauf sur le littoral de parler hellénique et dans quelques villes à la fois grecques, turques et juives, la Macédoine est du domaine linguistique sudslave. De part et d'autre, au cours du XIX^e siècle, il s'est formé deux langues de civilisation, le serbe et le bulgare : les hommes d'État et de science de Serbie, de Bulgarie ont prétendu agréger le « macédonien » soit au serbe, soit au bulgare : ils n'ont ni les uns ni les autres manqué d'arguments philologiques. Des professeurs des Universités de Belgrade, de Sofia, MM. Bélitch, Ivanof, au surplus savants réputés, se sont particulièrement signalés dans ces dernières années par ces exercices de polémique philologique. Ces discussions sont tout à fait vaines. Des linguistes impartiaux comme Meillet, du Collège de France, estiment que l'on passe du type macédonien-serbe au type macédonien-bulgare par une série continue de variations. Certains dialectes se rapprochent du serbe, d'autres du bulgare ; la langue de la Tchernogora de Skoplié, de Koumanovo, de Préchévo, bref du Nord macédonien, est analytique comme le bulgare, mais par certains

signes phonétiques tournée vers le serbe ; les parlers des régions de Florina, de Kastoria, fort proches du bulgare, ont des traits de serbisme, sans compter les éléments non-slaves, grecs et tures surtout, du vocabulaire. Ce sont là patois iougoslaves. Entre ces langues, aucune frontière. Le Macédonien adoptera pour langue de civilisation celle de l'État qui demeurera le sien. Ce ne sont pas des raisons linguistiques qui résoudront, en admettant qu'elle subsiste encore, la question macédonienne.

Toutes les frontières des traités de 1919-1923 ont donné lieu à de tout aussi vaines disputes : Grecs et Bulgares en Thrace, Grecs et Albanais en Épire, Serbes et Albanais en Vieille Serbie, Serbes et Roumains dans le Banat, Roumains et Magyars en Transilvanie, Croates et Magyars dans la Batchka et la Barania, Slovènes et Allemands en Carinthie, Slovènes et Italiens en Istrie. Partout, enchevêtrement de langues : à grand renfort de statistiques, chaque nation s'attribuait la majorité. Aucune solution ne peut satisfaire tous. Des enquêtes internationales, des plébiscites ou des accords visent à placer sous la souveraineté d'un État la contrée dont la majorité a adopté la langue de civilisation commune : ainsi fut délimitée l'Albanie du Sud, attribué le bassin de Klagenfurt, fixée la frontière roumano-serbe dans le Banat contesté. Mais, d'une part, la langue, signe de la nationalité, est loin d'être le seul ; d'autre part, de grands États, qui possèdent la force, revendiquent au nom du « droit historique » ou de principes stratégiques des territoires, se refusent à consulter les habitants. L'Italie a jeté ainsi son dévolu sur l'Istrie et ses confins, de langue slave, sur le Dodécannèse et Rhodes, de langue grecque. De cette impossibilité de tracer des limites linguistiques la politique tire profit.

III. — LES EMPIRES

L'histoire est-elle restée assez vivace pour laisser dans l'esprit des populations les souvenirs impérissables qui incitent à la vie commune ? Une telle question dépasse de beaucoup les cadres de cet ouvrage. Il nous est impossible de l'éluder entièrement, puisque les États modernes ont prétendu fonder sur des « droits historiques » leurs aspirations territoriales. Nous ne pouvons, en quelques pages, tenter de retracer ces bases. Au moins faut-il chercher si ces anciens empires s'établirent dans des cadres solides et dans quelle mesure se sont maintenues ces forces territoriales, génératrices des nouveaux royaumes.

Malgré les travaux de toutes sortes, nous ne savons pas grand'chose sur les groupes de la première histoire, que ces empires ont remplacés. Pour nous, les Pélasges ne sont qu'un nom. Nous possédons des documents de la civilisation égéenne, mais nous ignorons si les Égéo-Crétois furent refoulés ou se fondirent avec les peuples nouveaux, les Achéens du *xv^e* siècle. Nous ne savons pas davantage ce que représentait l'invasion des Doriens au *x^e*. Si, franchissant les limites du monde hellénique ancien, nous abordons le domaine des peuples que les Grecs appelaient Barbares, notre incertitude n'est pas moins grande. Les Thraces ? Encore un nom, pas davantage. Sont-ils, ne sont-ils pas parents des Illyriens de l'Adriatique, des Daces des Karpates, des Gètes du Danube ? Et, derrière ces peuples, il y a les Scythes, les Sarmates d'un côté, les Gaulois de l'autre, qui apparaissent de temps à autre dans cette primitive histoire. Nous ne savons pas plus ce qu'ils furent, où ils passèrent. Il n'y a que puérité à suivre certains historiens roumains ou grecs sur l'instable terrain des origines de leur nation : ils ont mis leur patriotisme dans un amon-

cellement d'hypothèses. Les peuples d'à présent sont-ils ou non autochtones ? Résignons-nous à ne pas répondre.

L'empire romain. — Même l'histoire romaine, que nous pensons connaître, est remplie d'incertitudes. L'intérêt pour nous n'est pas tant de savoir jusqu'où furent portées les aigles romaines, que de connaître les émigrants réels qui, venus d'Italie, s'installèrent dans le vaste cadre de l'Empire, en l'occurrence dans les Balkans. Or nous sommes fixés sur l'emplacement des légions, mais l'épigraphie reste muette sur la masse des pauvres gens qui, sans doute poussés dehors à la fin de la République par l'extension des *latifundia*, cherchèrent des terres disponibles. Les peuples balkaniques d'alors furent-ils de simples pâtres, se contentant de terrains de parcours, et laissèrent-ils la place à ces rudes, à ces disciplinés laboureurs ? L'infiltration fut-elle si intense que les tribus antérieures purent trouver refuge dans les seules montagnes ? Ou bien faut-il être sceptique sur les résultats ethniques de ces invasions, si lentes, si pacifiques fussent-elles ? Il est très difficile de déraciner un peuple : quand les dévastations ne suffisent point — et nous avons l'exemple serbe de la dernière guerre — peut-on admettre qu'en soit capable une insinuante colonisation ?

Un seul fait est tangible : la substitution du latin à toutes les langues indigènes, sauf le grec toutefois. Cette exception même est intéressante. L'Hellade rocheuse n'est point une terre d'immigrants ; le Grec est un citadin, et la ville maintient sa population dense, sa civilisation supérieure. Il est remarquable, au contraire, que le latin devint, même à l'époque byzantine, la langue des pays agricoles, Illyricum, Pannonie, Mésie, régions de l'Adriatique, du Danube et de la Save, de la Morava et du haut Vardar. Et,

quand l'Empire se rétrécit devant la poussée barbare à partir du III^e siècle (en 274 évacuation de la Dacie transdanubienne par les légions d'Aurélien), le néo-latin, le roumain futur, resta la langue des réduits montagneux et forestiers.

L'empire bulgare. — Au IV^e siècle font irruption les Wisigots, au V^e les Ostrogots, au VI^e Huns et Avars. Aucun document ne permet de noter l'arrivée des Slaves dans les Balkans avant la fin du V^e siècle : ils y entrent d'abord par détachements parmi les Illyriens et les Thraces, plus tard avec les Germains et les Huns. Leurs attaques redoublent depuis 527. Peu à peu tombent les villes romaines, et, tandis que des « Vlakhies » se maintiennent dans les montagnes, des « Sklavinies » se forment dans les vallées : les Slaves continuent à s'organiser par communautés de rivières. Ces vallées, encloses, ne se prêtent guère à de grands États.

En 679, les Bulgares de la Volga, horde hunnique, passent le bas Danube, et, se fondant dans la majorité slave, campent au IX^e siècle sur les plaines des deux côtés du Balkan. Pour obtenir de l'Empereur des places-frontières, ils se convertissent à l'orthodoxie (fin du IX^e) : entrés dans la communion médiévale, ils aspirent à leur tour à unifier l'Empire. Leur khan de Preslav, Siméon (893-927), assiège Tsarigrad (Constantinople), et, échouant, se proclame César (*Tsar*) si l'on peut dire *extra muros*. Ce tsarat n'a pas de limites précises : le chef de la horde, maître des hommes, non d'un pays, s'adjuge en plus le titre impérial. A mesure que croît la faiblesse de Byzance, il lève tribut sur de nouveaux sujets : c'est à ce seul point de vue fiscal que s'éloignent les frontières de ce vague empire finno-slavo-grec. Il tend au Sud vers l'Adriatique et l'Égée. Mais Serbes et Grecs défendent les approches

des mers. Les randonnées bulgares sont des razzias qui se parent de la vénérable étiquette impériale. Tels semblent être aussi les autres « empires bulgares », non moins éphémères que le premier : le tsarat du XI^e, qui apparut à Okhrida et Prespa, avec l'aide de toutes les forces du Centre balkanique coalisées contre Byzance ; le tsarat de la fin du XII^e, où Iohannitsé, valaque d'origine (Kaloïan en bulgare), couronné à Ternovo par un légat pontifical *dominus Blaccorum et Bulgarorum* (1204), « tsar des Bulgares et des Romains », reçut l'appui de tous les peuples de la péninsule contre l'Empereur latin de Constantinople, mourut en tentant de s'installer à Salonique (1207).

L'empire serbe. — Les Slaves de l'Ouest paraissent n'avoir eu que fort tard une organisation politique distincte. Les Croates sont vraisemblablement venus d'un grand groupe du Nord karpatique, disloqué au VI^e siècle : ils acceptèrent de Rome la liturgie catholique et latine, du pape pour leur chef, maître du littoral adriatique, la couronne royale (925) ; il est impossible de savoir si les cantons de l'intérieur leur furent soumis, jusqu'à la décomposition du royaume croate sous les coups magyars au début du XIII^e siècle.

Quand les Serbes apparaissent séparés des autres groupes slaves au IX^e siècle, les tribus ne sont maîtresses que de quelques vallées. Une des plus importantes possède la vallée de la Zéta, le seul couloir de communication dans les montagnes monténégrines (c'est ce qu'on appelle au X^e siècle le royaume de Zéta ou de Dioclée, du nom d'une ville romaine bâtie jadis près de Scutari). Une autre commande la vallée de la Rachka, affluent de l'Ibar, carrefour des routes vers l'Adriatique, le Danube et le Vardar : cette *joupanie* (la *joupa* slave est le « pays » français, la cellule territoriale),

devint le royaume de la Rachka ou de Rascie. Donc, de vallée en vallée, par l'Ibar, la Drina, la Morava, la Toplitsa, le Kossovo, la Narenta, aboutissant à la plaine danubienne et à l'Adriatique, se fondant avec la Zéta (1170), se constitue au XII^e siècle un nouvel État : au début du XIII^e siècle le pape fait de son chef, le Grand Joupan, Némania, un roi « de la Serbie, de la Dioclée, de la Travounie, de la Dalmatie, et de la Chloumie », c'est-à-dire, de toutes les « Esclavonies » ou « Slavnies » de l'intérieur et du littoral. Ce nouveau Charlemagne (*Kral*) a un titre mystique, sans plus. En effet, les Vénitiens tiennent la côte et les Hongrois le Danube. Aussi voit-on les souverains serbes faire leurs incursions vers le Sud, sur les routes ouvertes de la Morava et du Vardar : ils s'entendent avec Byzance en devenant orthodoxes (XIII^e siècle), avec Venise quand, au XIV^e, le tsar Douchane, *imperator Schiavoniae*, associé de la République, prend à Serrès le titre de « roi de Romanie » (1345) et à Skoplié celui d'« empereur (*Tsar*) des Serbes et des Grecs » (1346) : titre illustre, rival de Byzance, et qui disparaît avec le tsar (1355).

La « terre roumaine ». — Au début du moyen âge, les migrations des « peuples de la steppe » épargnèrent les réduits montagneux. Dans les sources byzantines le Roumain apparaît comme un montagnard, un berger, qui nomadise de la montagne à la plaine sous la conduite de ses chefs locaux, les *domni*, et descend parfois vendre ses fromages jusque sur la côte adriatique. Il y a ainsi des Roumanies rurales, aussi éparses que ces transhumants : *Maurovlachia* (Valachie noire — la couleur désigne chez ces peuples peut-être un point cardinal — ou plutôt Valachie de la mer) dont le nom s'est conservé chez les Morlaques du Vélébit ; *Anovlachia* (Valachie d'en haut) de l'Acarmanie, du Pinde ; *Mikravlachia*

(Petite Valachie) de Thessalie et Macédoine. De celle-ci sortit aussi une vague esquisse impériale : le tsar Iohannitsé (en roumain Ionitsa) est chef des Valaques autant que des Bulgares ; et, au XIV^e siècle, la Thessalie obéit à un *sebastocrator* roumain.

La Grande Valachie elle-même, celle de Transylvanie, ne forme pas un État. Sans cesse refoulée par la conquête magyare et catholique, par les « hôtes » du roi hongrois, les colons allemands installés devant les défilés karpatiques, cette Roumanie recule. Au XIII^e siècle elle est morcelée en minuscules « voïvodies » (duchés) aux pieds de la montagne sur le versant valaque. Alors les bandes de Gengis khan ont interrompu la croisade hongroise, mais entamé les plaines danubiennes. Commandant la montagne, à Ardjech (Arges), Bassarab s'intitule « Grand voïvode de tout le pays roumain », sans que ce nom paraisse répondre à une domination politique enfermée en des frontières. Au XIV^e siècle les Roumains sont coincés entre les pressions magyare et turque. Ils écrasent l'armée hongroise dans les défilés des Karpates (1330, 1369) et parviennent à maintenir l'indépendance des jeunes principautés : une *tara româneasca*, une « terre roumaine » autour d'Ardjech en Valachie ; une « terre moldave » autour de Baïa à l'autre bout des Karpates, dont le prince se dit « seigneur des Montagnes à la Mer ». Mais les Ottomans par les plaines du Danube rejettent les croisés (Nicopolis, 1396) et investissent la montagne. La résistance des princes, surtout en Moldavie Etienne le Grand (1457-1504), retarde la sujétion, jusqu'au jour où Soliman, héritier fastueux de Byzance, conquiert la plaine moldave (1538), imposa aux petits princes sa protection et le tribut.

L'empire « grec ». — Les concurrences slaves, parfois latine, n'ont point empêché l'empire romain de

subsister : car celui que nous appelons « byzantin » ou « grec » n'est grec que de religion et de langue liturgique ; et encore le dogme monophysite, imposé depuis 512 à l'Église de Constantinople, est-il, plutôt que grec, fondamentalement oriental. Cet empire, bien que successeur nominal du grand État de l'antiquité, ne se présente pas non plus comme un État unitaire. Il repose sur deux bases solides, une base géographique et une base morale.

Tout d'abord, c'est une thalassocratie : il vise surtout à conserver la domination de la Mer, les côtes de l'Adriatique, de la mer Noire, de l'Égée, les Iles. A l'intérieur, il ne se préoccupe guère que de la grande ligne de navigation, de communication entre les mers, le Danube, ses têtes de pont (les expéditions de Constantin, de Justinien, de Maurice, de Manuel Commène ont pour but de les maintenir ou les reprendre) ; d'autre part il tient aux *klissouré*, défilés des vallées, où des postes militaires assuraient la liberté de la circulation balkanique. Les Empereurs n'eurent jamais d'autre ambition territoriale : il leur suffisait que les collecteurs d'impôts, par suite les marchands grecs qui assuraient la richesse, pussent voyager librement.

D'autre part cet empire est une théocratie : faisant de l'Église orthodoxe grecque un instrument de domination, il se sert du Patriarcat, déléguant son autorité à des « exarques », pour exporter, chez les Slaves, chez les Roumains, sa suprématie morale. Le *basileus* est, par là, un Empereur archaïque et nominal, dont aucun peuple ne peut particulièrement se prévaloir, pas plus les Grecs que les autres, et qui laisse, sous leurs formes patriarcales, subsister toutes les nationalités. Seuls les Paléologues, de retour de Nicée au XV^e siècle, orthodoxes fanatiques, tentèrent de former un État national grec, d'abord en Morée, dans ce Midi hellénique

de vitalité plus intense ; la Constantinople, où ils s'installèrent enfin, n'était plus que la ville des Vénitiens et des Génois ; leur empire, qui cessait d'être international, devait, comme les autres, tomber devant l'ordre turc.

L'empire ottoman. — En effet, dans l'anarchie balkanique du xv^e siècle, la bande ottomane ne représente que l'Ordre. Il n'y avait alors qu'un chaos d'« empires », grec, bulgare, serbe, latin, valaque (de Macédoine et Thessalie). Aucun n'est national, ni au sens territorial (chacun englobe un amalgame de peuples), ni au sens moral du mot (il y a toutes sortes de mariages entre les dynasties byzantine, slaves, latine, même ottomane). Chacun, paré du titre impérial, cherche à s'emparer de Constantinople ; en attendant il domine à tour de rôle le carrefour macédonien. Pour l'emporter on utilise de bons soldats, des bandes, les Compagnies navarraises, l'armée ottomane. L'empereur de Byzance, le premier, fait venir des soudoyers turcs, les installe dans un camp proche, à Gallipoli, les utilise durant des années comme routiers pour faire la police des grands chemins des Balkans.

Le Sultan finit par travailler pour soi-même, par rançonner les marchands pour son propre compte : comme il a une solide armée, sa discipline impose une nouvelle armature à l'anarchie des Balkans (1389, défaite des Serbes au Kossovo ; 1393, entrée à Ternovo, la capitale bulgare ; 1499, invasion de la Zéta ; 1521, prise de Belgrade ; 1538, arrivée sur le Dniestr). Quand Méhémet II installe sa capitale à Constantinople, quand Soliman donne au nouvel empire ses têtes de pont sur la rive gauche du Danube, ses *kanoun* (canons), soit ses lois sacrées, enfin cette « magnificence », qui lui vaut une renommée occidentale, ils ne font que rétablir, par

l'armée et pour leurs finances, l'unité monarchique, impériale, l'idéal, non la pratique, du moyen âge.

Ainsi, on ne trouve, durant ces dix siècles, nulle trace d'États nationaux. Il n'y a aucune idée nationale dans cette succession d'empires instables ; aucune domination ne présente une unité, même linguistique. Ce ne sont que des puissances routières, des **dromocraties**, qui dévalent toutes (y compris le petit « despotat » albanais d'Épire aux xiv-xv^e siècles) vers le carrefour de Macédoine. D'où les revendications futures.

IV. — LES RELIGIONS

La conquête musulmane crée dans les Balkans un antagonisme religieux. Aujourd'hui il est banal de répéter qu'en Orient nationalité et religion se confondent. La religion fut en effet, depuis le xv^e siècle, un élément d'opposition politique ; elle a souvent contribué à dégager des liens de solidarité intellectuelle ; elle fut parfois à l'origine de Renaissances littéraires qui préparèrent les révolutions nationales. S'ensuit-il qu'elle soit un facteur de la formation des États ?

L'Islam et son rôle politique. — Le gouvernement des Sultans-Khalifes fut une domination militaire, administrative : il ne fut pas une oppression religieuse. La conquête ottomane ne fut pas une revanche sur la croisade. Les États chrétiens, qui disparurent, succombèrent non sous les coups d'une plus puissante force religieuse, mais devant une organisation politique plus disciplinairement constituée : ce n'était qu'une poussière féodale qui fit place à un ordre unitaire, à une monarchie stable et sûre. Le nouvel État se confondait avec la nouvelle Église, mais pour les conquérants, non pour les sujets.

Le Sultan de Stamboul se contente de demander à ses sujets (*raïa*) les impôts qu'ils payaient à l'Empereur de Byzance, les tenant quittes du service militaire, leur laissant les libertés communales, indifférents à leur religion. De toute la « nation » chrétienne (on dit toujours « romaine » : *roum-milet*) le Patriarche « œcuménique » du Phanar est le chef religieux, le juge suprême pour les causes familiales, civiles ou criminelles. Évêques, monastères gardent leurs privilèges, leurs richesses. Lorsqu'un grand-vizir, d'origine serbe, eut rétabli un patriarcat serbe particulier à Petch (Ipek), ce nouveau Patriarche partagea, durant deux siècles (1557-1767), avec le Patriarche de Constantinople, ces mêmes pouvoirs de justice : gestion des biens de son Église, nomination des suffragants, enfin juridiction sur les affaires ecclésiastiques, matrimoniales, successorales. Même liberté pour les Serbes catholiques de la Hongrie méridionale, qui obtiennent leur évêque en 1651 : ils ont une indépendance plus réelle que leurs coreligionnaires, les Roumains « unis » de Transilvanie, dont l'Église apparaît en 1697 et passe en 1699 sous la domination tracassière de l'Autriche.

Ce n'est pas l'intérêt des maîtres de pousser au prosélytisme musulman, car les convertis ne paient pas la capitation, le *kharâdj* ; c'est leur intérêt de garantir aux paysans un travail tranquille et rémunérateur, car les cultivateurs paient la dîme sur les récoltes, et l'on sait les pétitions (*arz*) exaucées, les têtes tombées de pacha, de princes roumains concussionnaires. En tout cas il n'y eut pas une seule révolte des *raïa* durant trois siècles, et l'on ne trouve pas de causes religieuses aux révolutions du siècle passé.

Cependant il ne faudrait, par esprit de réaction contre des historiens partiels, faire un tableau idyllique de la domination ottomane. Cette autorité fut dure au

point de vue social. Nous reparlerons des conséquences sociales durables de la conquête islamique. Mais l'Islam seul ne suffit pas à tracer des différences entre les vainqueurs et les vaincus. Trois exemples le montreront, trois pays où les convertis furent nombreux : les Rhodopes bulgares, la Bosnie serbe, l'Albanie.

Les Pomak, Bulgares islamisés, sont des musulmans zélés dont la langue est mêlée de ture : ils ont subi l'influence religieuse et linguistique des pâtres tures de leurs montagnes, les Iourouk ; mais ils ont gardé leur genre de vie primitive, nomadisante, sont ignorants, pauvres, monogames, ont les mêmes mœurs que les montagnards chrétiens, leurs voisins de misère.

Les Bosniaques islamisés, environ 750 000 (c'est donc une masse importante), parlent le serbe. Bien qu'ils se flattent d'être les plus orthodoxes des musulmans, leur religion garde foule de survivances chrétiennes, images de saints, processions de croix, ou slaves, comme la *slava*, la fête patriarcale. Et surtout leur société reste celle d'avant la conversion : une noblesse foncière, qui, jadis bogomile, maintenant musulmane, s'est surtout préoccupée de garder ses terres ; des paysans libres ; enfin des colons ou *kmet*, astreints avec les *kmet* chrétiens à cultiver le domaine du *bey*, du seigneur, peut-être plus aisés que les chrétiens, mais étalant comme les chrétiens, l'égoïsme dur du paysan que les Serbes nomment le *bochniaklouk*, l'esprit bosniaque.

En Albanie il n'y a guère de différence entre la vie d'un catholique, d'un orthodoxe, d'un musulman. La plupart des musulmans albanais, monogames et fort détachés des pieuses pratiques, appartiennent à la secte des *Bektashi*, sorte de vague franc-maçonnerie, panthéiste plus qu'islamique.

Ainsi l'Islam n'a guère transformé le genre de vie de

ces peuples, qu'il fait payer par ses gouverneurs et surveiller par ses soldats.

Partout ailleurs les mahométans sont seulement les envahisseurs : Tatars de Dobrodgea, Turcs postés sur les routes de Macédoine, ou installés en agriculteurs sur les steppes de Thrace, ou encore groupés dans un quartier spécial des grandes villes, Monastir, Salonique, Constantinople, par exemple.

Les Églises chrétiennes et leur influence politique. —

Au moment de la conquête ottomane, le Sultan ne connaît qu'une « nation » (*milet*) chrétienne : dans la « Roumélie », pays des Romains, c'est-à-dire la péninsule des Balkans tout entière, tous les orthodoxes sont unis sous la houlette du « Patriarche œcuménique », résidant au faubourg grec du Phanar.

Au XIX^e siècle chaque nation latente réclama son indépendance, aussi bien à l'égard du *Despotès* spirituel du Phanar qu'à l'égard du Seigneur temporel de Stamboul. Les Grecs, dont les chefs prétendaient dès 1821 ressusciter l'Empire de Byzance, restèrent fidèles au Patriarche. Mais les Serbes, qui regardaient au reste vers le Patriarche et la métropole religieuse de Karlovtsi dans la « Voïvodina » hongroise, les Roumains, qui tournaient les yeux sur l'Archevêque de Sibbiou en Transilvanie, obtinrent leur autonomie ecclésiastique, les premiers en 1830, les seconds en 1859. Ces Églises « autocéphales » suivaient la constitution des nouveaux États.

Lorsque la Russie dut renoncer à faire de la Grèce, puis de la Roumanie ses vassales, elle songea à s'appuyer sur les Bulgares ; pour contre-balancer l'Autriche et les Serbes, elle voulut arracher à l'hégémonie du Patriarche grec la plus grande partie des Slaves restés dans l'empire ottoman : en 1870, docile aux suggestions russes,

le Sultan enleva à l'obédience du Patriarche les Bulgaries danubienne et maritséenne, la Macédoine et la Thrace, pour les soumettre à un « Exarque », c'est-à-dire à un délégué ; le futur État bulgare ne cessa de revendiquer les terres comprises par le firman de 1870 dans les limites de l'Exarchat.

Le culte devint dès lors non une raison de divergences politiques, mais un prétexte aux propagandes. Les Bulgares, fort bien outillés par les nombreuses écoles dépendant de l'Exarque, s'adonnèrent, surtout en Macédoine, à un prosélytisme scolaire effréné, qui fit souvent illusion aux voyageurs. Les Grecs, et même à un moment les Roumains, tentèrent par des moyens semblables d'en faire accroire aux diplomates de l'Europe. Dès lors, prêtres et instituteurs « patriarchistes », « exarchistes », se disputèrent, pour la Grèce ou la Bulgarie, les amorphes paysans de Macédoine. Des listes diocésaines commencèrent à circuler qui faussèrent entièrement le dénombrement de la population macédonienne.

Les statistiques officielles turques, souvent falsifiées par la paresse ou l'improbité des fonctionnaires, renferment une autre source d'erreur. Ces *noufouz-tejter*, livres de l'état civil, inscrivent les habitants, d'après leur religion, sur les indications des hodja et des prêtres, en quatre seuls groupes : les musulmans, les *Ouroum-milet* ou partisans du Patriarcat, les *Bougar-milet* ou suppôts de l'Exarchat, les Juifs (*Iaoudis*). Les ouvrages des écrivains nationaux, qui utilisent ces données et traduisent patriarchistes par Grecs, exarchistes par Bulgares ou même Slaves, ne peuvent nous donner sur ces peuples nul renseignement digne de foi. Les divergences de chiffres ne sont rien moins qu'extravagantes : un Grec, Nicolaïdès, met dans les trois vilaiets macédoniens (Kossovo, Monastir, Salonique) 576 000 Turcs, 656 000 Grecs, 454 000 Slaves ; un Bulgare,

Kantchef, y place 489 000 Turcs, 225 000 Grecs, 1 184 000 Bulgares, 700 Serbes ; un Serbe, Goptchévitch, avoue 231 000 Turcs, 201 000 Grecs, 57 000 Bulgares, 2 048 000 Serbes. Toutes ces statistiques reposent sur des informations ecclésiastiques. Nous sommes fixés ! Nous pourrions citer pour la Thrace mêmes fantaisies de calculateurs.

Ainsi l'antagonisme, on ne peut même pas dire religieux, mais simplement culturel, clérical, apparaît dans les régions politiquement contestées. Il a été exaspéré par un État-Major intellectuel et politique sorti des États voisins déjà constitués, qui lui fournissaient ses fonds de propagande nationale.

Mais dans la constitution de ces États eux-mêmes la question religieuse ne joua qu'un rôle secondaire. Les musulmans d'Albanie (70 % de la population) prirent parti pour la *Ligue albanaise*, puis pour l'État albanais, contre l'État ottoman. Les musulmans de Bosnie se fondirent dans l'État iougoslave. Les nouveaux États furent purement laïques. L'empire ottoman, pour éviter la dislocation menaçante, pour imposer depuis la révolution de 1908, son programme de « turquisation » dut combattre Arabes et Albanais beaucoup plus intensément que les nations chrétiennes, fut vaincu dans cette lutte, et le nouvel État turc, né des ruines de l'empire ottoman, ne puisa une force rajeunie que dans sa laïcisation récente.

CHAPITRE II

LES SOCIÉTÉS PAYSANNES

Nous avons beau trouver dans les communautés politiques actuelles des survivances du passé, ce passé n'est plus assez vivace pour que sur ses vestiges puissent se fonder des groupements stables. La race est une base exclusivement verbale. La langue est un facteur de communion plus commode, mais si nombreuses sont les aires contestées, que l'on ne peut fixer par elle un sûr tracé des frontières. Les « droits historiques », qui prétendent justifier par les « empires » de jadis les ambitions d'à présent, ne sont que le rappel d'expressions archaïques sans précision territoriale. La religion enfin, seule sauvegarde durant la conquête d'une indépendance purement spirituelle, n'est plus, vis-à-vis de nations voisines, également émancipées de la tutelle islamique, une garantie de force morale ni d'homogénéité.

Où donc trouver les causes de la formation des États modernes ? Quelles raisons poussèrent les hommes à se grouper de telle façon ? L'État est la forme politique de la nation, personne morale collective. Comment peut naître la nation ? Comment acquiert-elle ces sentiments collectifs et surtout quelle nécessité profonde maintient pour longtemps l'union ? « La nation, a dit Renan, et l'on ne saurait mieux la définir, est une grande solida-

rité ». Mais pourquoi les compatriotes se sentent-ils solidaires, si constamment solidaires ? Ample question, qui dépasse de beaucoup les cadres de cette étude. Le géographe ne peut en retenir qu'une face : n'y a-t-il pas entre la terre et l'homme des liens permanents, qui expliquent, en partie, cette agglutination inconsciente ? Ce sont ces liens naturels, qu'après Vidal de la Blache les géographes nomment les « genres de vie ». Un genre de vie commun peut créer une union dans un petit cadre. Ici il s'agit moins de genres de vie communs que de genres de vie différents, qui se juxtaposent dans une civilisation spéciale. Une nation est une combinaison harmonieuse de genres de vie.

I. — LE MONDE HELLÉNIQUE

La mobilité égéenne. — Les 6 millions d'habitants de la Grèce actuelle sont-ils d'authentiques Hellènes ? Vaine question.

Des mœurs permanentes semblent s'être imposées à ces hommes, et depuis l'antiquité. La plus frappante est la mobilité de ce monde, qui gravite autour de l'Égée.

Des migrations, plus pacifiques, au moins le croyons-nous, que les invasions antiques et médiévales, ont continué durant la domination ottomane. Les Albanais du Sud, jadis confinés dans leurs montagnes, dévalent par les routes contournant le Pinde, et, devenus agriculteurs, peuplent les plaines de Béotie, de l'Attique, puis, au delà des isthmes, des détroits, l'Élide, l'Argolide, l'Eubée du Sud, l'île d'Andros : les Grecs adoptèrent leur foustanelle comme costume national. Les Valaques, éternels nomades, ne cessent de pérégriner entre les monts du Pinde, de Macédoine et les Campagnes thessalienne, salonicienne, de la bordure de l'Égée. Suivant les précédents de la lointaine colonisation ionienne, les marins grecs, de port en port impertur-

ables caboteurs, déchargent de leurs voiliers sur les môles outres, barils et amphores. Les citoyens, gagne-petit, batteurs des grand'routes balkaniques au temps des Empereurs de Byzance comme des Sultans de Stamboul, de *han* en *han*, de *bazar* en *bazar*, installent leurs boutiques : *bakal* (épiciier) ou *handji* (aubergiste), surtout dans les *panégyris*, les foires. Pour l'indigène le « Grec » est seulement un marchand. Les plus pauvres émigrent l'hiver, tailleurs de pierres ou maçons. Les plus riches deviennent banquiers dans toutes les « Echelles » orientales. Même le petit cultivateur descend quotidiennement de son bourg pour gagner, à une, à deux heures de marche, son champ minuscule, implacable nécessité.

Les plus récents bouleversements politiques sont acceptés avec docilité par ces éternels migrants. Quand les Turcs eurent reconquis sur l'armée grecque Smyrne et l'Anatolie littorale, avant même que le traité de Sèvres eût été effacé à Lausanne, une *Convention pour l'échange des populations* (30 janvier 1923) vint légaliser l'exode des musulmans de Grèce et des chrétiens de Turquie. Sous le contrôle d'un Office habilité par la Société des Nations, de 1922 à 1925 environ 1 million $\frac{1}{2}$ de Grecs passa de Thrace orientale, d'Asie mineure sur le territoire hellénique. Ainsi le xx^e siècle réédite en sens inverse la colonisation des xii^e , x^e siècles avant Jésus-Christ.

Les Nautiques. — Les Iles sont les piliers du monde hellénique. Les Insulaires, ou Nautiques comme on disait aux temps de l'Indépendance, furent les fondateurs de sa liberté et de sa fortune. La Morée, ce « Pays de la Mer » (c'est le sens de ce nom slave), île encore ou à peu près, fut au xv^e siècle la dernière citadelle de résistance à la conquête, au xix^e la

forteresse des klephtes et de la révolte. L'Archipel resta le conservatoire des franchises rurales, gouverné, à Chios, à Symi, à Rhodes par exemple, dans les *démogueronties* locales qui versaient au fiscal turc de simples impôts fixés. Aux heures critiques de la Révolution, les brûlots assurèrent la force des pauvres gouvernements enfermés dans leurs acropoles littorales. Toujours sortirent des Iles les adroits politiques qui fournirent l'appui de l'Europe, de Kapodistria, Corfiote, à Vénisélos le Crétois.

Du port, que domine la petite ville blanche montant sur sa *skala*, son « Echelle » rocheuse, sortent bateaux de toutes formes, *hamaza* (carrosse) et *alogo* (cheval), caique au mât arqué, à la voile bleu tendre, *bambori* à cheminée noire. Ils vont porter d'anse en anse le poisson, l'huile, le vin résiné, les sons et la farine, pour nourrir ces déserts pierreux. Du Pirée, de Salonique, de Patras partent des cargaisons d'huiles et de savons, de tabac et d'opium, de raisins secs et de figues, destinées à l'Europe, à l'Amérique, et y débarque le charbon, fret de retour. La plupart des vapeurs grecs (on en compte 200 contre 800 voiliers) sont armés au Pirée, à Syra, Andros, Argostoli (dans Képhallinia), Ithaque : l'armement y est souvent une entreprise familiale, mettant un bâtiment en commandite entre parents, entre amis. Les plus riches engendrent ces familles de spéculateurs, de commerçants, dont Chios fut un des sièges. Les plus pauvres vont chercher fortune au Cap, en Australie, en Amérique : ils reviennent au pays natal vivre de leurs revenus, ou, banquiers à Odessa, Alexandrie, Londres, New-York, manquent rarement de fonder chez eux des écoles, de financer les affaires militaires, économiques, propices à leur patrie.

Les terriens. — La patrie, c'est le petit bourg, qui

juche et serre sur le flanc rocheux ses hautes maisons de pierre blanche, aux volets bleus, aux tuiles rouges. La vie se concentre sur l'*agora* de la ville, sur la *platia* du village : sous les platanes et les figuiers, la fontaine, le café, l'église ; de là grimpent les ruelles pavées, étroites, assombries encore par les balcons, par les auvents des ateliers-boutiques ; en haut, sous le soleil, les olivettes et les vignes, mêlées aux murettes de pierres, aux terrasses qui portent les champs.

Le champ grec ne ressemble guère à cette terre ample, ondulée et molle, que notre œil d'Occidental a l'habitude de contempler. Sauf sur les vastes domaines de Thessalie, de Macédoine, où le capitaliste grec, héritier du *tchiflik* turc, fait cultiver par ses fermiers d'immenses emblaves qu'interrompent à peine les chaumières de pisé, ce paysan-citadin n'a qu'un carré de sol meuble, encarté dans les éboulis caillouteux, parfois conquis sur les marais de la plainette fiévreuse. Entre les troncs noueux des oliviers, les rameaux rampants de la vigne, sous les chaudes aiguilles du pin d'Alep, blessé de son entaille résineuse, il assemble ce dont se contente sa proverbiale sobriété : fèves et pois chiches, artichauts, oignons, pommes de terre, fond de sa nourriture avec la poignée d'olives, le quignon de fromage de chèvre, la rasade de vin résiné. Une cabane de pierres blanches, parfois de branches, le *kalyvi*, abrite ses outils, la pioche, la bêche, et lui-même aussi, quand, après les premières pluies de l'automne, il doit retourner les mottes, faire les semailles, quand, après les premières chaleurs, il moissonne le blé ou cueille le raisin. Entre temps, il a ramassé ou abattu ses olives. Plus riche de sa récolte, que tintinnabulant rapporte son *alogo*, son mulet ou son âne, il regagne la petite ville, son estivale résidence : c'est la saison où tout repose, excepté la langue du Méridional, qui pérorer sur la *platia*.

Les Vlaques. — Au delà des jardinets du bourg, le maquis arborescent, la *phrygana* épineuse tiennent bon sur ces versants rocheux. Devant eux s'arrête le travail personnel de l'homme. Ils appartiennent à tous. S'ils sont à l'orée du village, c'est là que paît brebis et chèvres le berger communal, toujours vêtu à la mode antique de knémides de laine, d'une tunique courte, d'une cape de poils. Plus loin, c'est le domaine de cet autre village, nomade, une armée de transhumants.

Ces « Vlaques » (on leur donne à tous ce nom générique) ne sont pas tous de parler roumain (on dit encore Aroumains, Aromounes, Tsintsars, Koutso-Valaques, Valaques boiteux, etc.). Beaucoup sont grécisés. D'autres sont des Serbes, comme ces Miiatsi, dont le costume rouge féminin tranche si vivement sur la terre grise, qui passent l'été dans le Stogovo de la haute Macédoine, l'hiver sur les steppes de la Campagne salonicienne. Autour des villages vlaques, amoncellement de pierres coincées au haut des torrents, à 800, à 1 000 mètres, pas un lopin cultivé ; vieillards, enfants et femmes sont les seuls habitants ; les hommes les font vivre de l'argent gagné comme ouvriers dans les villes des Balkans, voire d'Amérique. Ces villages permanents et morts sont surtout des curiosités. Le vrai village vlaque est le *stani*, le village nomade. Avec leurs pâtres, courent à travers la Grèce, chaque printemps et chaque automne, 3 millions de chèvres, 5 millions de brebis.

Au printemps, précédés du *tsaïas* à la houlette ciselée, encadrés de chiens, suivis de petits chevaux et d'ânes portant, dans des corbeilles ou des sacs de laine, la marmaille et le campement, 2 000, 3 000 moutons de Thessalie, de Macédoine cheminent sur le Pinde, l'Othrys, l'Olympe, les Alpes de la Grèce du Centre : un monde entier en mouvement. La tribu, de 50 ou 100 familles, est commandée par l'héritaire *tehnik* : il loue aux com-

munes les pacages d'hiver, où l'on dresse les huttes de feuillage, négocie les terrains de parcours, où l'on ouvre les tentes noires de poils de chèvres, vend les richesses ambulantes, le laitage, la laine, les peaux, répartit entre les *kalyvia*, les chalets de bois de l'alpage, bêtes et gens de ce village toujours par monts et par vaux.

Les « Grecs ». — Ni l'élevage transhumant ni la culture à la pioche ne produisent la subsistance du flâneur de la ville, et il y a dans la Grèce actuelle nombre de citadins, nombre de flâneurs. On est surpris de lire dans les statistiques officielles que 72 % des citoyens du royaume sont portés « sans profession ». Il n'y a pas tant de rentiers. En réalité ce sont de petites gens, qui amassent leur pécule en intermédiaires, en marchands : les villes grecques fourmillent de ces commerçants insidieux et loquaces, qui n'ont pas tous pignon sur rue, cafetiers et aubergistes, bijoutiers de camelote, confiseurs ambulants, vendeurs de friandises, de pastèques, pelletiers, banquiers, changeurs, car tout se vend, s'achète, passe de main en main, sur la place publique, en particulier l'argent. Dans le Centre balkanique, sur cet échiquier de peuples, où les noms ethniques sont devenus professionnels, on dit volontiers le « Grec » pour désigner le Marchand.

Les boutiques des plus sédentaires donnent leur physionomie bien spéciale, répétée à vingt exemplaires, à tous ces gros villages de négoce, Kalamata, Larissa, Serrès, à toutes ces « Echelles » orientales, Patras, plus vénitienne, Volo, plus moderne et banale, Salonique, plus cosmopolite, Kavalla, encore turque avec ses minarets qui pointent sur l'amphithéâtre de maisons blanches et ajourées, enfin Athènes même, quintuple ville de 500 000 habitants : la cité antique, morte sur l'Acropole ; le village groupé autour du bazar ; la capitale

munichoise et néo-grecque, où le soleil est maître dans ces larges avenues sans arbres et coupées au cordeau, sur ces toits en terrasse, sur ces implacables façades blanches ; le Pirée, noir du charbon qui fume des usines, des bateaux ; enfin la ville neuve, faubourgs de réfugiés venus d'Asie depuis trois ans, Néa Smirni, Néa Ionia, Byronia, etc., qui comblent les lisières ou l'espace resté libre entre la Ville et le Port de leurs carrés de pierres, de briques ou de béton. Partout des bazars couverts ou mi-clos, où le bonisseur, accroupi dans sa boutique grand ouverte, offre au chaland sucreries, yaourte ou kébab à la broche, broderies et filigranes, tapis et fourrures, papier-monnaie et titres, tous les raffinements d'un citadin oisif, gourmet, coquet, et boursicotier par surcroît.

II. — LE MONDE ALBANAIS

Le voyageur qui, pour entrer en Albanie, quitte la Serbie ou la Grèce, éprouve les difficultés du chemin : en général une mauvaise piste, le long des vallées, évite tant bien que mal les fondrières de la plaine, les crêtes dentelées de la montagne, zigzague sur le lit caillouteux des torrents ou sur le flanc boisé des gorges. De temps à autre le carré pierreux d'une maison forte surveille le passage étroit. On croise un paysan coiffé de la *kalesh*, la petite toque de feutre blanc, ceinturé de sa cartouchière, voire armé de son fusil : un homme sur le qui-vive.

On vit dans de petits mondes, enfermés en leur montagne :

- « Nous sommes des montagnards,
- « Nous ne sommes pas des bourgeois,
- « Nous sommes des fils de bergers ».

Ainsi chantent les héros de la *Bessa*, le drame patriotique de Sami bey Frasheri. La fortune du *Shqipëtar*, de

l' « Homme des rochers », de l'Albanais, c'est son troupeau, moutons et chèvres. Son domaine est la montagne, c'est-à-dire la haute vallée. Là, repliée sur elle-même, fidèle aux mœurs ancestrales, entre autres à la *bessa*, la religion de la sauvegarde, au *diaksour* ou vendetta, à tout un code de l'honneur, vit la tribu paysanne. Dans l'Albanie du Nord et de l'Est, l'Albanie la plus montueuse, couverte d'épaisses forêts, la tribu, le *fiss*, est isolée dans sa vallée, verrouillée de gorges, emmurée de crêtes. Elle unit plusieurs familles, et les anciens, groupés, la dirigent despotiquement. Le centre familial est la *koula*, le fortin de moellons, couvert de dalles de pierre : il n'a d'autre ouverture que la porte, d'autres prises d'air que les fentes où l'on peut braquer le fusil ; aux angles, des pierres pointues qui doivent accrocher les sorts ; parfois, flanquant ce donjon, de basses maisons, non moins rébarbatives. Autour, près de la source suintant sous le calcaire à la lisière des « roches vertes », à la limite des alluvions, profitant d'une terrasse ou d'un cône de déjection torrentiel, un petit champ de maïs, parfois, dans les vallées abritées et basses, une maigre vigne cerclée de ronces, ombragée de mirabelliers. Brebis et chèvres broutent l'herbe rase.

Sans doute tous les Albanais ne vivent point de cette manière. Le *fiss* a, depuis les conquêtes des barons normands et des soldats turcs, disparu des larges vallées inférieures, des plaines littorales, des bassins lacustres de l'Albanie du Sud : là le *beg* fait cultiver par des métayers ses vastes domaines ; les maisons se serrent davantage, ouvrant une large véranda vers le soleil ; sur des terrasses les champs de maïs blanc ou d'or, les plants verts du tabac, et, sur les plaines de l'Ouest, les rizières boueuses. Cette richesse foncière féodale était la force de grandes familles musulmanes, comme celle des Toptani autour de Tirana : sa vaste

clientèle pouvait faire d'un Essad pacha un condottiere moderne. Mais les fiefs se morcellent, se partagent entre de récentes communautés villageoises. Le village majeur, dirigé par son *mouftar* ou maire, né dans l'Albanie sud-orientale, encouragé par les autorités françaises durant l'occupation de Kortcha (Koritsa), se répand dans l'Albanie méridionale.

Ce petit monde rural n'a guère besoin que de soi : la galette de maïs, la *tchorba*, soupe au riz, le ragoût de haricots et piments, le *kos* ou yaourte, voilà le fond de la nourriture ; parfois un mouton à la broche, afin d'honorer l'hôte qu'on a coutume de soigner ; comme boisson le *tehaï*, infusion d'herbes de la montagne, et, au début du repas, le *raki*, eau-de-vie de mûres, de raisin, de mirabelles. Le villageois porte la toque de feutre qui, selon les tribus, change de forme, de couleur, la veste de laine noire (le *djourdin* du Guègue du Nord) ou le boléro de laine blanche (la *dolama* des Toskes du Sud) ; au pied l'*opinga*, simple semelle de cuir. Sous la pluie, un ample manteau de poils de chèvres. Aliments, vêtements, tout est à la portée de ce berger de la montagne. La tribu vit recluse, prête à défendre son bien et à venger son honneur.

Ces tribus, enclousés dans leur cadre montagneux, ont fini pourtant par se sentir solidaires. Les petites villes des basses vallées sont le rendez-vous des bergers échangeant animaux, laitage contre le travail des artisans. Voici le bazar de Shkodra (Scutari), encore protégé des antiques remparts, où les pêcheurs du lac étalent les truites d'argent et les carpes d'or, où sous le fracas des marteleurs de cuivre les bouchers débitent au crôc des quartiers entiers de mouton. Jour de marché à Tirana : les paysannes, visage découvert — même les musulmanes —, accroupies le long des rues, le fuseau sous le bras, entortillant le fil, offrent des œufs, des poulets, le *kos* en

des pots d'argile ; à côté, disposés sur des nattes de jones, le lainage feutré, la soie lamée d'étain ou de cuivre, la plaque de cuir de buffle, dont on fait l'*opinga*. Sur les places attendent les petits chevaux bâtés, les buffles qui ont tiré les chars perchés sur quatre roues hautes. Et c'est le même spectacle ailleurs, avec les spécialités du crû : les légumes de Bérat, le riz, le tabac, noir ou blond, les olives d'Elbassan, le sel que Vlora (Vallona) tire de ses lagunes, les bois sculptés de Dionokastre (Argyrokastro), les vestes brodées, les sandales pomponnées des ateliers de plein air, la renommée de Kortcha (Koritsa).

Ces liens économiques, même favorisés par la communauté de langage, certes ne suffisent point pour constituer une nation. Mais aussi dans ces villes animées, embellies des maisons neuves que, revenus au pays natal, après fortune faite, bâtirent les « Américains », dans ces « foyers » en relations suivies avec les riches colonies albanaises, se forma une élite intellectuelle. Cette élite, ces dernières années, inculqua au million de *Shqipëlar*, que ne dissociaient pas des religions différentes, et imposa à l'Europe, ignorante, sceptique, le sentiment de l'unité, de la liberté de l'Albanie.

III. — LE MONDE IOUGOSLAVE

Le brassage des Slaves du Sud. — Difficilement on détermine, parmi les 12 millions de Yougoslaves aujourd'hui inclus dans le royaume serbe-croate-slovène, les divers genres de vie. Cvijic l'a tenté par ses enquêtes et celles de ses élèves, analysées durant vingt ans dans les 16 volumes des *Nasèlia serpski zémalia* (« Population des pays serbes ») : il a ainsi discerné des « types psychiques », quatre types de Slaves balkaniques, les « Dinariques », les « Pannoniques », les « Centraux » ou « Moravo-Vardariens », les « Balkani-

ques orientaux » autrement dit les Bulgares. Mais, sauf pour le dernier groupe, qui vécut plus à l'écart, il y eut entre ces types de perpétuels mélanges. Le géographe serbe les explique par les nombreuses migrations intérieures, qu'il nomme les « mouvements métanastasiques », les changements d'habitats. Pour lui cette « fusion ethnique et ethnobiologique » a préparé la « fusion linguistique et littéraire », fut la « préface de la fusion politique » présente.

Depuis l'invasion ottomane les Yougoslaves furent dans une perpétuelle instabilité : ils sont chassés par la conquête, les enlèvements d'enfants, futurs Janissaires, la répression des révoltes, les guerres austro-turques du XVIII^e siècle, les *Kerdjali* ou pillards du XIX^e, les luttes de l'Indépendance qui attirèrent les foules vers les pays affranchis, la misère des *raïa* dans les grands domaines des bey turcs, les épizooties, les famines, les mauvaises récoltes. Cvijic a pu distinguer : un *courant dinarique*, qui porta, les tribus du Monténégro, de l'Herzégovine vers la Serbie moravienne, la Slavonie, la Dalmatie, pays plus fertiles ou plus libres ; un *courant de Kossovo*, qui, parti des bassins de la Rachka, peupla la Choumadia serbe ; un *courant vardarien*, qui, sorti de Macédoine, gagna lentement la vallée de la Morava ; un *courant franchissant la Save et le Danube* qui, issu des deux derniers et ramassant des familles choumadiennes, gagna et slavisa (de 40 000 familles en 1690) la Hongrie méridionale. Ainsi s'opéra en quatre siècles un vigoureux brassage des Yougoslaves, qui unifia ce monde rural.

Les montagnards. — De la frontière albanaise à la frontière italienne, de l'Adriatique aux plaines de la Save, 90 % de la population vivent du sol et spécialement de l'élevage. Les grandes villes sont inconnues.

Très souvent même, pas de villages : le paysan se disperse avec ses bêtes dans la montagne. Deux, trois ou quatre maisons, voire une seule : tel est le *sélo*, ce que l'on nomme le village. Le site en est choisi avec soin : un lambeau meuble, maintes fois au contact d'une source, argile des terrasses fluviales, des cônes de déjection torrentiels ou des remparts morainiques, dans une clairière, à l'écart des fonds trop humides comme des hauts versants boisés et froids. Là, sur une pente douce, entre les prés et les petits champs de pommes de terre, de céréales, sur le torrent et le moulin, sous la forêt qui donne le bois d'œuvre, est le hameau de la montagne : dans cette zone verte, la *Planina*, c'est un petit groupe de maisons de bois, charpentées de poutres, couvertes en bardesaux, surmontées de la cheminée, entr'ouvertes de trous carrés en guise de fenêtres ; la *koutcha* ou maison familiale est au centre ; autour, le *koutcher*, maisonnette mobile, abri du pâtre, près de l'enclos à bœufs, à moutons, l'écurie, le poulailler, le rucher, le grenier à maïs, le four, la laiterie ; l'été on monte au delà de la forêt vers l'alpe et le chalet, le *stan* ou *katoun*.

Dans la zone blanche, *Zagora* du karst, *Primorié* adriatique, le mur calcaire et déboisé ne permet ni ce petit groupe, ni les cultures proches, ni la construction de bois : la maison isolée, massive, toute de pierres, couverte de paille de seigle, est descendue des hauteurs, se rapproche des champs rares des doline et des polia ; mais, à distance des inondations possibles, elle se met à l'abri sur le rebord ou sur une butte isolée. La place est mesurée cependant autour des cuvettes labourables : les maisons, souvent à deux étages, s'accolent deux à deux, s'alignent en file d'un ou deux kilomètres devant les minuscules carrés, pommes de terres, maïs, sous les pacages à moutons.

Sur ces montagnes, épargnées par la conquête

ottomane, la vie patriarcale s'est maintenue plus qu'ailleurs. La maison, la *koutcha*, s'identifie avec la famille. La famille, la *zadruga*, c'est la vaste communauté ancestrale, qui groupe, en vue de la culture, de l'élevage, extensifs, le plus de bras dont elle a besoin ; le chef, le *staréchina*, distribue la tâche champêtre : labour en commun ; moisson collective, garde des troupeaux, filature à la quenouille, tissage au métier, cuisine. Et cette famille reste unie dans le culte des ancêtres, la *slava*, la cérémonie annuelle de toute maison iougo-slave.

Cette vie des montagnards dinariques n'est pas plus uniforme que la montagne elle-même. Les *Era* de la haute planina, bergers et caravaniers, que le Serbe confond sous le nom de *Vlassi* avec les autres pasteurs, nomadisent entre les hautes vallées : ils étendent démesurément leurs villages, leurs villes de foire sur la Morava, la Save, où aboutissent les pistes du *kiridjilouk*, du commerce par convois de chevaux. Les tribus (*pléména*) du karst monténégrin, herzégovien, ont conservé cette organisation archaïque du *plémé*, formé de « fraternités » ou *brastva*, le *brastvo* lui-même réunissant des familles. Ces pâtres et ces *kiridji*, dans leurs citadelles rocheuses, ont maintenu leur particularisme social, leur indépendance politique. Les islamisés des basses vallées bosniaques et des bassins de la Vieille Serbie forment une noblesse terrienne, qui fait cultiver ses vastes propriétés, vignobles, vergers et céréales par des *kmet*, musulmans et chrétiens, ou qui, appauvrie, besogne seule. Les Dalmates sont attirés par la mer, la seule route du littoral : caboteurs, jadis pirates, marchands aventureux qui firent la fortune de villes comme Dubrovnik (Raguse), émigrant en Amérique, enrichissant au retour leur petite patrie de sociétés commerciales, de maisons neuves et d'idées libres.

Les riverains. — Dès que l'on débouche sur les vallées, sur les grand'routes, l'organisation patriarcale ne se maintient point si pure ; l'élevage n'est plus extensif, la propriété, la famille se spécialisent, la charrue remplace la pioche, les maisons se rapprochent. Sans vastes espaces, le paysan n'est qu'un riverain.

Ce sont les vieux groupes slaves par rivières, gens de l'Ibar, de la Morava, du Timok. Mais ces voies sont ouvertes de l'Ouest et du Sud. Les montagnards dinariques en descendant ont amené la *zadruga*, qui subsiste encore jusque vers Sofia, vers Monastir, quoique se disloquant déjà. Les Ottomans, remontant le Vardar, ont alourdi la grande propriété byzantine, imposé le *tchiflik* terrien : les serfs, les *kmet*, ont disparu de la Serbie, tôt affranchie, du Nord ; mais ces *tchiftchi* sont restés au Sud du Kopaonik, à l'Est de la Stara planina.

Au Nord, c'est la Choumadia, un bocage, coupé de ravins, ondulé en collines : sur les granits, les schistes, l'eau ruisselle de toutes parts ; au fond des vallées les torrents menacent ; les moutonnements, à l'abri, accueillent les prés, les vergers, les potagers et les champs. Sur chaque croupe une « masure », l'*okoutchnitsa*, un groupe de maisons enfoui sous les arbres. C'est le domaine familial. Toute vallée a son type de village : sur l'Ibar les fermes se disséminent de colline à colline ; sur le Timok le village « d'en bas », agricole, se double du village pastoral « d'en haut » ; sur la Morava, la grand'route serbe, les hameaux se sont alignés, serrés sur la route même. Dans son enclos vit la famille : les bâtisses de bois s'y espacent : la *koutcha* au centre, les chambres des filles et des mariés, le magasin, le hangar, la remise des tonneaux, le grenier à maïs, le séchoir à prunes, la distillerie, la laiterie, l'étable à pores ; là se préparent galettes et bouillies, crèmes et fromages, eau-de-vie et marmelades, viandes fumées et salaisons ; là

se concentrent bœufs et pores pour Belgrade et Salonique. C'est le conservatoire de la richesse serbe, de la liberté nationale, aux temps épiques chantée des *pesme* populaires, la liberté de la Choumadia.

En Vieille Serbie, en Macédoine, la domination musulmane a laissé des traces sociales : les seigneurs de la terre, Ottomans, venus par le Vardar, Albanais, que la via Egnatia, la via di Zenta menèrent dans les plaines du Centre, ont fait du paysan un métayer demi-serf, le type même du *raïa*. Affranchi, il reste groupé dans l'armature du *tchiflik*. Le village est concentré, jadis sous la surveillance du maître. Il a choisi le fertile piémont, qui entoure le bassin : le débouché d'une rivière, le cône de déjection d'un affluent, une haute terrasse lacustre. Ce n'est qu'une réunion de maisons basses, aux toits de paille, aux murs de pierres sur les pentes, de briques crues ou de torchis dans les fonds. Un mur de moellons ou de pisé, où sèchent en été les grappes de maïs, les haricots, les poivrons, encadre ce groupe de taudis : là domine, dans un coin, la demeure du *bey*, devenue souvent la maison commune. Hors de ce village fermé, s'étalent les champs, que varie le sol ou le ciel. Chaque haute plaine de Rascie, de Macédoine, vit ainsi de sa vie close : la haute Morava (Morava Bintcha) et ses chènevières; la Métokhia, où Petch (Ipek) fut le centre religieux serbe, mais qui est aujourd'hui colonisée d'Albanais; le Kossovo, toujours hanté des héros de l'épopée serbe; les petites vallées cadénassées de Macédoine occidentale, le Mavrovo, la Gornia Réka, par exemple, où les cultures sont absentes, où nomadisent avec leurs moutons les bergers Valaques ou slavisés (comme la tribu des Miiatsi); les larges bassins de la Macédoine des lacs, du Vardar, avec leurs foires (Prilep), leurs villes hellénisées (Monastir, Florina), leurs vieilles colonies militaires turques (Ostrovo,

Kaïalar), leurs champs irrigués, entre autres dans le Tikvech, qui, par ses vignes, son riz, son coton, annonce déjà le Midi. Partout, le paysan slave est attaché à la glèbe, simple laboureur à horizon borné : il est le *Bougar*, comme on entend dire parfois, soit le campagnard, le rustre, opposé au *Vlakh*, au pâtre nomade, et au *Serb*, au clerc, qui a des lettres et connaît Dieu. Ce paysan macédonien est un amorphe, qui fut longtemps incapable de discerner sa nation. La *petchalba*, l'émigration temporaire, a dépeuplé ces pays.

Les gens de la plaine. — Descente des troupeaux sur les bas prés dinariques, expédition du bétail aux abattoirs de Belgrade : sur les plaines du Nord aboutit l'économie pastorale des montagnes, des étroites vallées. Les hommes aussi ont afflué sur les larges espaces qui manquent aux petites communautés du Sud : elles y ont fourni la masse rurale, tandis que la colonisation du Nord, moines allemands, seigneurs magyars, y a laissé ses cadres sociaux. Vastes domaines, où trime la dense armée des métayers; sur 1 kilomètre carré vivent parfois 80, voire 160 habitants de la culture intensive ou de l'exploitation des bois. Terres ouvertes, où, le long des routes nombreuses, s'alignent vergers et villages; les paysans-maçons, les *petchalbari*, émigrés du Sud, y sont venus construire des maisons de briques, qui contrastent avec les chaumines d'ailleurs : porte à balcon, fenêtres, cheminée haute, petites pièces modernisent la demeure, révèlent l'influence de l'Occident; mais aussi sur la terre féconde, l'espace improductif est mesuré.

La vie change avec le terroir. Champs de blé immenses des plaines basses, Banat, Batchka et Srem (Sirmie), que cultive, à la solde du gros propriétaire serbe, une cohorte de journaliers. Forêts de la Slavonie montueuse,

sapins, chênes, entre lesquels errent les pores. Pruneraies des bassins croates, d'entre Save et Drave, où les maîtres du sol, les « cultivateurs de prunes », font travailler les *moudji*, paysans disciplinés et durs, mais fêrus de la terre et conscients de leur nation.

Sur ces plaines riches, au carrefour des fleuves, les villes mésopotamiennes furent les centres intellectuels même pour les terres subjuguées : Karlovtsi, capitale religieuse, Novi Sad, capitale littéraire, d'où sortit au XVIII^e siècle la Renaissance des Serbes ; Zagreb, foyer de l'illyrisme qui unifia le serbo-croate ; Lioubliana, dont la « Mère », la *Matitsa* littéraire, les sociétés scolaires, les linguistes ont été de Slovénie les ouvriers de l'unité iougoslave ; Belgrade enfin, grand village, mais centre de l'industrie agricole d'un peuple rural, et capitale-née à la jonction de quatre fleuves.

IV. — LE MONDE ROUMAIN

La transhumance valaque. — Dans tous les Balkans, nulle masse n'est plus compacte, moins dispersée que les 14 millions de paysans de langue roumaine assemblés, comme sur les glacis d'une forteresse, les Karpates, jusqu'aux tranchées du Dniestr, du Danube, de la Tisza. Cette combinaison de hauts plateaux herbeux et de steppes basses était faite pour la transhumance des troupeaux et des pasteurs.

Faute d'enquêtes aussi précises que celles de Cvijic pour les pays iougoslaves, nous sommes peu éclairés sur les migrations pastorales, qui expliqueraient peut-être le peuplement des Roumanies. Les discussions historiques et philologiques sur les origines roumaines sont inépuisables et vaines : que les Roumains descendent des colons romains de la Dacie trajane, comme le prétendait l'école historique du romantisme roumain, que la Transilvanie fût déserte au moyen âge

et que les Roumains au Sud du Danube aient subi des influences slaves, comme le veulent les Hongrois disciples de l'Allemand Rössler, que ces peuples soient la lignée des anciens Thraces, comme l'affirme avec vraisemblance, mais sans preuves, le sagace historien Iorga : hypothèses, parfois séduisantes, mais qui se dispensent d'élucider le capital problème, les déplacements des pâtres d'autrefois.

Les migrations saisonnières présentes ne font peut-être que répéter les oscillations de jadis. « Les bergers, dont l'activité errante à travers les vallons commence l'histoire du peuple roumain, sont le produit de la montagne tout aussi réellement que ses pins et ses mélèzes » (Iorga). Entre le *plaiou* des Karpates et le *câmp* de Valachie, le pâtre, le *Vlakh*, ne cessa de nomadiser. Ce nomadisme pastoral, aidé par une identité de langage, explique les affinités de la vie.

Les Roumains des Montagnes. — Pour les paysans de la plaine, les « Montagnards », les *Mounténi*, sont un autre monde : monde purement roumain au reste, qui s'est garé des invasions, des mélanges. La *Mounténia* forestière fut autrefois un refuge ; les villages ont l'air encore de s'y cacher au creux des vallons boisés, de s'y jucher sur les crêtes mêmes : le Bihor, les Karpates sont peuplés jusqu'aux extrêmes limites habitables, dans les clairières des forêts. Y vit un monde de bûcherons, de mineurs et surtout de pâtres. Nobles et évêques font exploiter les sapinières du haut Bihor, du haut Banat, de Boukovine : les nombreuses rivières les servent, où flottent les troncs et roulent les scieries. Les Motzi du Bihor sont des chercheurs et des laveurs d'or. Charbonniers de bois et mineurs de fer se mêlent dans le Banat roumain. Dans les « Monts métallifères » (Alpes de Transilvanie), à côté des mines de charbon

à coke, d'anthracite, de magnétite ferrugineuse, se sont créées aciéries et villes métallurgiques (comme Réchitza), aux ouvriers hongrois, allemands.

Le Roumain répugne à cette vie urbaine : il est le berger, l'homme non des vallées, mais des cimes. Tous les pâtres au surplus ne vivent point de même. Les uns sont des sédentaires, mi-agriculteurs, mi-pasteurs. Leur domaine est la montagne moyenne, la zone des hêtres, défrichable, entre 800 et 1 200 mètres, dans les Karpatés, dans le Bihor. Leurs villages égrènent parfois sur 20 kilomètres leurs maisons de bois, au toit très haut à quatre pans de lattes, entre les champs de blé et d'orge (qui, dans le Bihor, montent à 1 000, à 1 200 mètres) : villages de crêtes près des cols, villages de versants qui choisissent la *fatza*, l'endroit, le soleil, tandis que les hêtres, puis les sapins occupent le *dos*, le côté de l'ombre. Les prairies communales se disséminent avec le village, parsemées de bergeries portatives. Près de chaque maison, le fenil-étable qui, durant la mauvaise saison, abrite moutons et bêtes à cornes. C'est une vie rurale complète transportée sur les hauteurs.

D'autres bergers vivent voisins de ces bergers stables : mais la vie pastorale en est l'occupation exclusive, et ils se déplacent selon la saison de part et d'autre des forêts. Vers 1 600 mètres aux sapins succède la prairie alpine : dès que la neige est fondue, en mai, la famille entière, même les femmes, quitte le village transilvain, pour la *stâna*, le chalet d'en haut. En bas, le village aligné le long des routes, les maisons séparées par les potagers, les vergers, les petits carrés de maïs. Plus bas encore sur les prés des rives, les vaches hongroises et les brebis. En haut, sur les *plaiouri*, les chaumes du Bihor et des Karpatés, généralement à la lisière des sapinières ultimes, les *stâné* familiales : chaque famille possède la sienne dans un petit bassin, sur un haut vallon des

Montagnes ; le maître surveille lui-même son bétail dans les cirques meubles d'alluvions et d'éboulis ; la femme, dans le chalet, fabrique le fromage et la *mamaliga*, bouillie de maïs ; à côté, l'*obor*, le parc de bois où les brebis passent la nuit ; la *stâna* est en troncs d'arbres à travers lesquels le vent souffle, sur lesquels repose, comme un couvercle mobile un immense toit décliné ; en Boukovine même la couverture est de simple écorce d'arbres. La *stâna* n'est qu'un abri nocturne durant la belle saison, et la *moutaré*, le déménagement, peut se faire aisément, deux, trois fois dans l'estivage.

Enfin d'autres bergers sont de vrais nomades : ce sont des salariés qui, de mai à septembre, mènent dans la montagne des troupeaux immenses de 2 000, 3 000 moutons ; femmes, enfants les accompagnent, et petits chevaux chargés des bagages, des ustensiles de fromagerie ; délaissant les grandes *stâné*, démontées à moitié, aux premiers froids de l'automne les caravanes s'ébranlent, et, à travers la plaine valaque, vont hiverner dans la Balta, sur les prairies du bas Danube.

Les Roumains des Bocages. — La nostalgie de la plaine fertile poursuit le berger dans la montagne ; dès qu'il le peut, il s'y installe à demeure. Or, précisément, dans la *Mounténia* roumaine, jalonnée de collines, de climat plus doux, de sol plus facile, les bois clairsemés cachent encore le village, donnent au paysan les poutres et les lattes, dont il construit sa maison : c'est le *Codrour* du Banat, de Moldavie, de Bessarabie ; c'est la *Podgoria* valaque. Sur ce « Piémont » souvent le village se dédouble : à côté du hameau *român* (roumain), le hameau *oungourean* (hongrois) ou *strain* (étranger), c'est-à-dire, transilvain ; et, plus loin, dans la steppe plate du Baragan, où se fondent des villages, on peut voir encore le berger se muer en laboureur.

Les *Codreani*, les Bocains, comme l'on dirait dans nos bocages, sont de petits propriétaires. Le sol invite au morcellement. Les collines ont encore leurs futaies de chênes ; mais les versants sont défrichés. A mi-hauteur, souvent à l'orée du bois, à la tête d'un vallon, près de la source qui suinte entre les sables et les argiles, caché par ses pruneraies, dominant ses vignes, ses petits carrés de maïs, le *catoun*, le petit village national. 200, 300, rarement 500 paysans s'y serrent en leurs maisons de bois, toutes semblablement construites et semblablement ornées : le modèle en est encore la *stâna* de la Montagne, un mur de pierres sèches à la base, le corps en planches, le toit en lattes, à quatre pans et très haut ; autour, une galerie ouverte, le *pridvor*, parfois surélevé et formant balcon, commandant les deux chambres essentielles, souvent uniques, le *tchélar* (cellier) et la *tinda* : la famille s'assemble devant l'âtre ; sur le foyer brille la *caldaré* (chaudière), où l'on triture la *mamaliga* de maïs ; dehors, le grenier à maïs, que des pieux exhaussent à l'abri des rats, l'étable à pores, etc. ; au delà d'une palissade, le verger aux prunes rouges d'où l'on tire l'eau-de-vie, la *tzouica*. Ces bergers invétérés, qui se couvrent du bonnet à poil (*catchioula*) et de la veste fourrée (*coïoc*) des Montagnards, vivent encore de leurs troupeaux : les moutons, parqués sur les prairies communales, fournissent les peaux du vêtement des hommes, les laines dont les artistiques broderies de couleur ornent la longue chemise, le lourd tablier des femmes ; le fond de la nourriture est la bouillie de maïs, les râteaux et la viande boucanée de ces pores, hérissés et noirs, qui errent en liberté dans les rues ; les bœufs sont les bêtes de trait et de labour. Dans ce pays de maïs, de petite culture, d'élevage domestique, le paysan, qui se satisfait de son kilog de *mamaliga* quotidienne, est resté longtemps un pauvre hère, alcoolisé, exploité par le cabaretier-usurier juif.

Il n'en est pas de même sur l'autre versant karpatique, dans les collines de Transilvanie. Au contact des colons germaniques, des *Sachii* (Saxons) qui, vers Sibiou, vers Arad, alignent sur les routes près irrigués, potagers, villages de briques, les cultivateurs roumains, plus aisés, étalent sur les pentes, vignobles et riches pâtures où se mêlent les vaches à longues cornes, les buffles et les chevaux. Tandis que les conquérants, allemands ou magyars, soldats et fonctionnaires, se cantonnaient dans les villes (longtemps connues en Europe sous leur nom étranger), la campagne ondulée, riante, où les bosquets alternent avec les prairies grasses et les champs de maïs, fut de tous temps le domaine du petit paysan roumain. Ce fut aussi le centre de sa vie religieuse (Sibiou), intellectuelle (Clouj) : c'est l'école littéraire et historique « transilvaine », qui, au XIX^e siècle, inspira l'unité roumaine.

Les multiples vallées ont ramassé ces petites villes : elles mettaient à jour les richesses du sous-sol, l'or, le fer, le sel, le pétrole (le long de la Prahova nombre de puits sont restés entre les mains de paysans) ; elles étaient les débouchés des cols de transhumance karpatique, où s'installent de définitifs marchés. Ploiestî est la métropole pétrolière ; les autres, sur leur côte encadrée de vergers et de vignes, Iachi ou Kichinau, ne sont que des capitales rurales.

Les Roumains des Campagnes. — En Valachie, en Moldavie, vers le Sud et le Sud-Est au pays boisé, vallonné, succède le pays nu et plat, au Bocage le *Câmp*, la Campagne. Entre les deux, une ligne de villes-marchés marque la lisière des basses collines : Craïova, qui enfouie dans ses jardins, rappelle en grand les villages ; Ploiestî, Bouzéou, Ramnicou Sarat, qui unissent aux jardins et aux échoppes basses les bâti-

ments de l'industrie ou de l'administration moderne. Bucarest, sur la plaine même, présente encore ce mélange. Sur cette piste étendue, où confluent les sentes karpatiques avant d'aboutir aux ponts danubiens de Giourgiou, de Calarachi, des villages passagers s'unirent en une ville de 300 000 habitants.

Dans ces villes résidaient les boïar, les grands propriétaires fonciers de la Campagne, environ 5 000 : avant la réforme agraire de 1918-1921, ils possédaient des domaines de 500, de 1 000, voire de 10 000 hectares. A la culture domestique, à base de maïs, des collines, s'opposent les immenses champs de blé du plat pays. Plus de petits hameaux disséminés dans les bouquets d'arbres : sur la plaine sèche, de gros villages, les *saté*, qui groupent autour de puits profonds leurs basses maisons de terre. Un cadre de quatre poutres, des murs d'argile séchée, de paille, de bouse de vache, parfois crépis de chaux, un toit de roseaux, de tuiles ou de chaume, des fenêtres étroites : tel est l'abri où pêle-mêle s'entassent gens et animaux. Même par endroits, on trouve encore des *bordéi*, creusés dans le sol, dont se contentent ces troglodytes. A perte de vue, les blés, et, sur les jachères, les friches, les moutons transhumants de la Montagne. De temps à autre un moulin à vent. Le blé s'amasse surtout dans les minoteries, les éleveurs des ports du Danube, de Galatzi, de Braïla. L'Europe attirait les blés roumains, et, dans ses lieux de plaisir cosmopolites, cette noblesse terrienne elle-même, qui y engloutit sa fortune. L'absentéisme fut la plaie de ces terres fécondes. Ce fut malgré son aristocratie, toujours prête à servir l'envahisseur ottoman ou autrichien, que se fit la nation roumaine.

V. — LE MONDE BULGARE

Plaines de passage ; montagnes de refuge. — Massés

entre la mer Noire, le Danube et les monts de l'Ouest, du Sud, des Portes de Fer à la Maritsa, 5 millions d'hommes parlant bulgare débordent peu ces frontières physiques. Quelques centaines de mille descendent, avec la Maritsa, avec le Danube, sur les plateaux thraces et dobrodgeains. De l'autre côté, la Macédoine, nous l'avons vu, est un complexe : pour la qualifier de bulgare avec nombre de publicistes, ne suffisent point les affirmations de philologues impérialistes, qui font des conquêtes sur la carte avec l'article défini.

Dans ces limites, malgré son exigüité relative, le monde bulgare n'est pas un. Sur les plaines danubiennes, maritséennes, courent les grand'routes des Balkans. Chaque invasion y porta son flot. Ces laisses humaines s'imprimèrent-elles sur le genre de vie indigène ? On a constaté mille similitudes entre Roumains et Bulgares des plaines, entre Bulgares et Roumains des montagnes, et non moins de différences entre ceux qui parlent même langue dans l'une et l'autre région. Une armée qui conquiert peut bien donner sa langue, son nom, ses lois : elle ne se substitue point à la population soumise. Ce sont fantaisies ethnologiques des savants serbes que la slavisation des Thraces, les trois mongolisations des Slaves de l'Est par les Bulgares volgaïques, Petchénuègues et Koumanes, Tatars et Turcs.

Le Balkan et les Rhodopes furent assurément des refuges contre les envahisseurs. On y rencontre des types qu'on considère comme Prébulgares. Mais, sous la domination ottomane, la misère du régime féodal, les bandes de *Kerdjali* voleurs, les immigrés turcs, les *Mouhadjir* venus d'Asie, chassèrent de la montagne les misérables cherchant de village en village, de vilaiet en vilaiet des conditions de vie meilleure. Beaucoup de ces *Balkandji* ou Montagnards s'établirent dans les plaines fertiles ou les villes plus policées.

Les paysans du Danube. — Les Bulgares sont des laboureurs. Leur nom (*Belgari*, ou *Bougari* dans la forme serbe) est au Centre balkanique synonyme de cultivateurs. 80 % aujourd'hui vivent du travail des champs.

C'est surtout sur la vaste plaine d'entre Balkan et Danube que, dur à la besogne, opiniâtre et âpre au gain, peine ce petit propriétaire (il n'a guère plus de 20 hectares). Nul pays ne se transforma si vite depuis l'exode des Ottomans. C'étaient jusqu'en 1878 dans le « vilaiët du Danube » les terres féodales des *tchiflik*, des grands domaines des *bey* turcs, des *tchorbadji* slaves (« ceux qui donnent la soupe »), non moins durs maîtres du sol. Les 900 000 petites gens, qui leur succédèrent, ne gardèrent de l'ancien régime que la sobriété, vite satisfaite de la galette de maïs, de tomates, de poivrons.

Entre les plantureux champs de maïs, dont 3 ou 4 épis empanachent les tiges, que coupent les carrés de betteraves, de luzerne, on ne voit pas le village. Le vent, la sécheresse, l'insécurité de jadis l'ont caché au creux des vallées. Avec sa famille, le matin, le paysan le quitte, parcourt des kilomètres avant de pousser sa charrue de bois. Le village bulgare n'est qu'un abri nocturne : le jour il semble abandonné. Gros amas de pauvres taudis. Le long de la rue se serrent les chaumières : des pierres jaunâtres à la base, des murs de pisé, un balcon de bois où sèchent poivrons et maïs, un toit de dalles, tuiles ou paille. Dans le lœss creusés, des silos pour la récolte. Au milieu, le *kolo*, place du marché et des fêtes, où, avec l'auberge, l'église, l'école ne manque jamais (le royaume n'a que 10 % d'illettrés). Faute de place, le village grimpe, se scinde en hameaux, le « bas », le « moyen », le « haut ». Au dessus, le champ plat et nu.

Sur les routes passagères, défendu par la falaise et un méandre du fleuve, le marché-forteresse est devenu une

petite ville : autour de la foire, de modestes usines, minoteries, sucreries, draperies. Telles grandirent Preslav, Ternovo, capitales médiévales, et, plus modernes, Rouchtchouk, le port danubien, Varna, le port de mer, sortie des maïs, des blés.

Les Balkandji. — Les vrais centres de la Bulgarie sont plus haut dans la Montagne. Toutes les courtes vallées qui la morcellent sont jalonnées de ces petits ateliers familiaux, où passementiers, pelletiers, tourneurs en bois, fondeurs en cuivre ouvrent les produits montagnards, où maréchaux, selliers, armuriers travaillaient pour les caravanes. Et les indigènes s'expatrièrent, avec leurs petits chevaux, rapportaient au pays le goût de l'instruction, de l'indépendance. Les bourgs du Balkan, Gabrovo, Kotel eurent les premières bibliothèques, les premières écoles bulgares ; de ceux de la Srednia gora, Koprivchtitsa, Panaghiorichté, sortirent les ouvriers de l'indépendance. A Stara Zagora, grande foire, à Gabrovo, le « Manchester balkanique », un Manchester lainier, modeste, naît la nouvelle bourgeoisie.

Même au temps des Turcs le Montagnard, dans ses « villages de soldats », garda une liberté plus grande. Sa vie de forestier, de berger rappelle celle des Montagnards roumains et serbes. La langue vlaque a disparu (sauf chez les pâtres des Rhodopes), mais les *Blacci* du moyen âge y ont laissé leurs coutumes, leurs *katouni*, villages haut perchés (parfois à 1 400 mètres), éparpillés à l'infini. Dans les clairières du Balkan, de la Srednia gora, au milieu de son verger, près d'un champ de seigle ou d'orge, le cultivateur bâtit tantôt ses deux étages de bois, tantôt son rez-de-chaussée de briques crues. Dans les âpres Rhodopes, au dessus des vallées abruptes, sur chaque croupe, le pasteur vlaque pose son *koliba*, son chalet d'été, tandis que bûcherons

et charbonniers Pomak (Bulgares musulmans) se contentent de cabanes de branchages sur fondations de cailloux roulés. Sur les hautes plaines, au débouché de chaque torrent, les *Chopi* (les « Rustres ») de la région de Sofia irriguent les prairies, élèvent les abeilles. Toutes ces petites gens ont fait la Bulgarie moderne. Sur la grande transversale balkanique, Sofia, capitale neuve bâtie à l'américaine, reflète la jeunesse de la nation.

Les Méridionaux. — Quand de Sofia ou des cols balkaniques l'on descend sur la Toundja, la Maritsa, la plaine tachetée de noyers, de mûriers et d'ombreux platanes ne ressemble guère à l'ample steppe du Nord. Des champs encore, mais de blé, qui s'exporte par Bourgas ; sur les pentes, abritées des vents pontiques, vignobles et pruneraies ; dans les fonds humides et chauds, des rizières s'insinuent entre saulaies et roselières ; enfin, dans le couloir subbalkanique, garanti des vents d'hiver, exposé au soleil, sablonneux et gras, bien drainé par les torrents de la montagne, les champs de tabac, les roseraies de Kazanlik, de Rahmanlari, dont Stara Zagora distille l'essence, mais que chassent aujourd'hui les betteraves et les pommes de terre, les usines de sucre et d'alcool.

Ce sont d'autres gens que ces jardiniers, ces *bachtovani* du Midi bulgare. Ces paysans soigneux, attachés à leur lopin de terre précieuse, n'ont jamais cherché, comme les Montagnards, à gagner leur vie dehors, à prendre l'esprit du large. Sur ces plaines riantes, qui attirent les conquérants, sur cette grand'route de la Maritsa, qui naturellement les y porte, les indigènes passifs tolérèrent tous les jougs. Les Grecs, marchands éternels, s'introduisirent dans ces petites villes, leur imprimèrent cet air balkanique de grands bazars ; avec leurs rues tortueuses, leurs maisons de bois, leurs ateliers-bouti-

ques, même dans Plovdiv (Philippopoli) qui y accole des quartiers neufs, industriels, elles ne l'ont pas encore perdu. Les Turcs, maîtres du sol, construisirent ces villages comme le *tchiflik* carré, surveillé par le *konak* du seigneur ; la maison d'anciens *tchiftchi* subsiste encore, misérable hutte de torchis, soutenue de quelques poutres, à peine élevée d'un mètre, couverte de chaumes, parfois de tuiles ; autour, suspendus, les inévitables maïs, haricots, oignons, poivrons, bases, avec le ragoût de chèvre ou de mouton fumé, de la nourriture paysanne. Ce pays des *Roumi*, cette « Roumélie », fut la région bulgare le plus tardivement affranchie.

LA CIVILISATION BALKANIQUE

Chacune de ces sociétés, dont nous venons d'esquisser les traits essentiels, a-t-elle son originalité, et le milieu où elle se développe suffit-il à l'expliquer ? L'indigène du Centre balkanique, mêlé dans une Babel à de multiples genres de vie, les affuble d'étiquettes ethniques : pour le Macédonien, voire le Monténégrin, le marchand est un « Grec », l'intellectuel un « Serbe » sans doute en souvenir des moines d'autrefois, le berger un « Valaque », le laboureur un « Bulgare » ; dans ces distinctions sommaires, mais instructives, le paysan ne se soucie ni de la langue ni de l'État.

Les limites linguistiques, les frontières politiques ne séparent point les genres de vie. Grec, Slave, Roumain, Albanais de la Montagne se ressemblent davantage entre eux qu'ils ne rappellent leurs compatriotes de la Plaine, par leur façon de se vêtir, de se nourrir, d'élever leurs bêtes, de bâtir leurs maisons : c'est, à peu de chose près, la même vie pastorale qui se répète sur les plateaux alpestres, *planiné* ou *plaiouri*. Dans toutes les villes des Balkans, c'est la même vie familiale, petite industrie, petit négoce, où artisans fabriquent et

vendent derrière l'auvent habits, meubles, ustensiles, tout l'attirail des caravaniers, tout le luxe vestimentaire, broderies, pompons, parures dont s'attifent encore, hommes et femmes, ces citadins et ces ruraux. Et partout des habitudes patriarcales sont nées de ces sociétés, démocratiques dans leurs mœurs comme dans leurs institutions.

Quelle qu'en soit la cause (et nous ne nous égareons pas dans le domaine des hypothèses, antique civilisation thrace antérieure à tous les avatars, assimilation des conquêtes, « concubinat balkanique » né du harem musulman), il y a donc une **civilisation balkanique**, identique, au langage près, dans tous ces groupes paysans. Le milieu géographique peut expliquer les genres de vie. Mais, pour déterminer les consciences nationales, il est évident qu'il ne suffit point.

QUATRIÈME PARTIE

LA CONSTRUCTION TERRITORIALE

Au XX^e siècle se constituent dans leurs cadres naturels ces sociétés balkaniques, qui reposent sur l'exploitation d'une terre à peine encore aménagée. Il a donc fallu des siècles pour que les genres de vie s'agglutinaient dans une nation. Le milieu géographique est moins un cadre prédestiné à une formation nationale qu'un ensemble de conditions favorables, où dans un groupe d'hommes peut éclore la conscience de la solidarité. Des conjonctures arrêtent, ralentissent ou en accélèrent l'essor. Nous avons tenté de trouver les influences naturelles qui préparent cette évolution. Il nous faut rechercher les facteurs géographiques qui ont créé les formes territoriales de ces consciences nationales. Ces cadres physiques, qui paraissent enserrer les hommes, ces routes de liaison qui les rapprochent, ces genres de vie, qui, malgré les races, les langues, l'histoire, les religions, se répètent dans une civilisation balkanique, multiforme, mais générale, toutes ces facilités, tous ces obstacles, que la nature offre aux groupes qui se recherchent ou s'opposent, s'accolent ou se heurtent, ont-ils aidé, ont-ils contrarié ces sociétés rurales, lorsqu'elles se sont efforcées de coaguler leurs cellules, de se cristalliser en États, puis en nations ?

CHAPITRE PREMIER

LES CELLULES

I. — LA POLIS GRECQUE

La cité. — Nous ne voulons point parler de la cité antique. Passant au déluge, nous voulons dire à la Révolution de 1821, examinons seulement les conditions naturelles qui ont permis le maintien, à l'aurore du XIX^e siècle, de cette cellule « politique », de cet État en miniature, en dépit du joug ottoman.

Le morcellement géographique de la péninsule balkanique, exaspéré, si l'on peut dire, dans le Midi par la nudité désertique de la montagne calcaire, n'a jamais été favorable à un État unitaire. L'empire ottoman n'eut à aucun degré la figure d'une administration centralisée, qu'évoque à nos yeux le nom d'Empire. État routier, qui sur les voies fréquentées poste des colonies militaires, ne considérant ses sujets, ses *raïa*, que comme des contribuables, il entrave la circulation qui peut être menaçante, mais s'adapte parfaitement aux autonomies locales, qui épargnent des frais d'administration et d'armée. Bassin fermé entre des montagnes, vallée, île, acropole, toute unité naturelle vit de sa vie propre, gardant ses coutumes, son gouvernement séculaire : les communes souliotes liguées contre Ali

pacha, le Maina moraïte régi par une noblesse indigène assemblée dans le « Sénat de Lacédémone », les Armatoles de l'Olympe, de l'Agapha du Pinde ou du Valtos étolien, la petite ville thessalienne d'Ambélakia modèle avant la lettre du communisme rural, l'îlot rocheux d'Hydra peuplé d'Albanais, les démoguéronties du Dodécannèse, et mille autres, sans oublier l'*Heptanésos*, les « Sept Iles » ioniennes, libres sous leur garnison tour à tour vénitienne, française, britannique.

Ces États minuscules sont, comme il convient au genre de vie des Grecs, à la fois urbains et ruraux. Comme aux temps antiques, la *polis* est non seulement la ville, au sens moderne du mot, mais tout le groupe de citadins, qui cultive les champs le jour, se réunit le soir sous les murs pour reposer le corps et s'exercer l'esprit. Ces acro-poles, ces petites villes fortes de la Montagne ou de la Mer, savent maintenir les libertés.

Un exemple dans la Montagne : le Magne. — La Morée presque tout entière est une citadelle montagnaise ; au Sud surtout, la montagne présente à la mer un front impitoyable et sombre. Une seule grand'route péloponnésienne, d'Andravida (l'Andreville franque, la capitale féodale du XIII^e siècle) à Monembasia du N O au S E, coupe la péninsule par les vallées de l'Alphée et de l'Eurotas. Elle traverse la puissante chaîne du Sud par un défilé étroit, que domine encore, sur son rocher solitaire de Cariténa, le château ruiné des Francs, garni des canons de Colocotroni, de la guerre de l'Indépendance. Au Sud le triple étage du Taygète « à sa base... tourmenté de gorges profondes, pleines d'un bleu noir et de forêts, et tout armé d'arêtes et de vastes contreforts ; sur cette première construction de formidables escarpements s'élèvent. Là dessus, comme un troisième étage, se développe la région sauvage des

glaciers et des avalanches » (Barrès). Les voyageurs, venus de France, le subtil conteur du *Voyage de Sparte*, après Buchon, l'aimable découvreur et traducteur de la *Chronique de Morée*, sont hantés par les souvenirs de la féodalité franque : nul site que les conquérants temporaires (1204-1311) n'aient utilisé pour la défense de leur proie. Dans la vallée de Lacédémone, « un désert de cailloux et de lauriers » où fuit l'Eurotas, le château de Villehardouin couronne encore les ruelles, les mâchicoulis, les poternes de la byzantine Mistra sur un mamelon adossé au Taygète. Plus au Sud, dans la presque île qui a conservé le nom de Mani (Magne), s'érigent les forteresses féodales de Passava (Passavant), de Maïna (le Grand Magne) et le « Château de la Belle » (*Kastro tis Oraias*) « aux belles robes franques et au cœur tendre », dit la chanson locale qui garde la mémoire de ses exploits contre les Turcs. Dans tout ce coin du Péloponnèse, ces 360 villages de paysans-soldats, gouvernés par les *archontes* du « Sénat de Lacédémone » et leur *bey* chrétien, du fond de leurs maisons hérissées de hautes tours, se contentaient de verser un tribut au capoudan pacha, l'amiral ottoman, quand ils n'allaient pas eux-mêmes au voisinage razzier les quartiers turcs des ports.

Un exemple dans la Mer : Chios. — La petite île de Chios, où vivaient, avant les massacres de 1822, dit-on, 40 000 Hellènes, est un autre topique exemple de ces communautés fortes qui tirèrent de la Montagne, de la Plaine et de la Mer les rudiments de leur richesse, les prodromes de leur liberté. Sur les plainettes du littoral, enclavées dans les rochers, le maquis embroussaille sa lande épineuse et embaumée : vingt et un villages, les « villages du mastic », récoltaient cette fleur odorante que l'on distille en parfums ; un fermier du Sultan venait chaque automne prélever le tribut de

20 000 okes annuelles (environ 25 tonnes) et acheter, à vil prix au reste, le surplus de la cueillette. Au Centre de l'île, sur la Montagne qui commande le détroit de Tcheshmé, l'acropole au château génois, indifférente aux Ottomans sans marine : c'est le *Paléokastro*, la « Vieille Forteresse », un des trois quartiers de la Ville. Les deux autres, *Egrémos*, *Aplotaria*, évoquent les champs et les bateaux. Ainsi sont associés dans ce petit groupe, la *Chóra*, les trois éléments du paysage hellénique, le Mont, la Campagne et la Mer.

La *Chóra*, la « Contrée », était gouvernée par un Conseil de cinq Anciens, les *Démoguérontes*, assistés parfois de l'Assemblée, à vrai dire plus aristocrate que populaire. C'est toute la politique de la *polis* de l'antiquité. Les fonctionnaires de la Porte n'avaient qu'un rôle défini : l'un d'eux percevait les impôts, l'autre jugeait les musulmans. A côté de la Démoguérontie, juridiction civile, siégeaient les *Protomastores*, tribunal de commerce et tribunal maritime.

Chios en effet doit sa fortune à ses marchands, à ses marins. A la fin du XVIII^e siècle, 250 navires chiotes glanaient les produits d'Occident, d'Orient dans les comptoirs d'Amsterdam, de Marseille, de Trieste, d'Odessa, de Constantinople et de Smyrne. Ils en rapportèrent aussi l'appétit scientifique, et l'École de Chios, Université véritable avec ses 14 *loquiotati* (professeurs), ses 700 élèves, ses 12 000 volumes, essaima des propagandistes pour l'affranchissement de la Grèce.

II. — LE FISS ALBANAIS

La cellule albanaise, le *fiss*, la tribu, groupe dans un petit pays naturel une vingtaine, souvent une demi-douzaine de villages, 4 à 600 maisons, 2 à 6 000 pâtres-soldats. Si aujourd'hui elle n'est plus guère qu'un souvenir toponymique dans l'Albanie de l'Ouest et du Sud,

aux vallées plus larges, plus ouvertes, au début du XIX^e siècle elle était plus répandue. Les Ottomans appelaient *bairakdar* (banneret) le chef héréditaire du *fiss*, mais lui-même ne gouvernait qu'avec l'assistance d'un conseil d' « Anciens » ou *Pleq*, parfois d'une assemblée de « Jeunes » dite *Djelmiya*. Le domaine de la tribu est la petite vallée enclose dans la Montagne, murée de ses rochers boisés, verrouillée par une *gruka*, une gorge. Ainsi chaque haute vallée des *Maleiya Madhé* (« Grandes Montagnes », Alpes albanaises) porte encore le nom du *fiss* qui s'y barricade, tandis qu'en bas les défilés du Drin séparent, isolent d'autres tribus. Même morcellement autour du massif mirdite et dans les vallées qui descendent des hauts confins macédoniens.

Voici les *Opari* peuplant les vallées affluentes du moyen Drin, entre les crêtes blanches de l'Ostravitsa, les croupes du Lénia assombries de sapins blancs et de hêtres, éclaircies au sommets d'alpestres pacages. En bas, le Dévoli coule dans un sillon de flysch étranglé par deux *gruké* de serpentines ; mais c'est un sol mou, encombré des éboulis schisteux, gréseux, argileux, peu propice aux cultures et raviné par les torrents. Entre les cimes et les fonds, sur les épaulements, les terrasses fluviales, près des sources, qui jaillissent au contact des serpentines et des calcaires, les hautes *koulé*, les fortins gris quasi sans fenêtres, et, sur les boues glaciaires, de petits champs de maïs. On n'entre là que par de rares cols (la *Gouri prééré*, la « pierre coupée », par exemple), jalonnés de *karakol*, postes turcs de surveillance. Dans ses Rochers, le Shqipétar est inaccessible. La domination ottomane était purement nominale.

III. — LA JOUPA SLAVE

Le « pays » rural. — L'organisation de la tribu alba-

naise se rencontre aussi dans le *plémé* monténégrin, isolé dans sa *vala*, petite dépression du karst. Il y a là cependant un morcellement politique, poussé à l'extrême, qui s'accorde avec la topographie karstique, mais exceptionnel dans le domaine des Slaves : les petites plaines, les *polia*, barrées de tous côtés par la blanche muraille calcaire, sont limitées à la zone marine, et encore nombre d'entre elles, voisines de l'Adriatique, ont élargi leur horizon, chargé sur les navires la pauvreté de leur destin.

La montagne iougoslave est rarement la *Gora* rébarbative, blanche par ses murs, noire de ses forêts. C'est bien plutôt la *Planina* accueillante, attirant les troupeaux sur les pâturages des cimes, les villages sur les terrasses et les cônes des vallées. La *joupa* (on disait en Gaule *pagus*, et c'est encore le « pays ») est cette union de plateaux alpestres et de plates-formes cultivées, en somme une pente montagneuse : en haut les croupes herbeuses, avec les chalets d'été ; puis, sous la forêt, sur un épaulement, sur un versant adouci, le *katoun*, le village disséminé entre les prés et les champs ; le fond de la vallée est une gorge (alors les moulins s'y pressent), un lac, souvent un marécage, parfois une steppe dans un large bassin.

Non pas sur la plaine même, mais sur le piémont se place la toute petite ville qui est le centre de la *joupa*. Deux bourgs s'y accotaient : sur la pente la plus raide, la forteresse, dont les ruines sont peuplées d'épiques légendes ; en bas, le *podgradié* (du slave *pod*, pied, et *grad*, ville), le marché et le bourg. La Slovénie, la Croatie, la Serbie, la Macédoine, la Bulgarie sont ainsi parsemées, dans chaque vallée, au pied de chaque montagne, de gros villages. Ceux que traversent les grandes voies balkaniques sont naturellement devenus des villes : les garnisons turques les occupaient, janissaires aux

points stratégiques, cavaliers féodaux (*sipâhi*) dans les plaines amples.

Une joupâ isolée : le Stari Vlahk. — Aux confins de la Serbie, de la Bosnie, du Monténégro et de la Rascie, dans ce qui fut à l'époque turque le sandjak de Novipazar, à plus de 1 000 mètres s'élèvent des plateaux calcaires herbeux et boisés, criblés de doline, de petites cuvettes marécageuses et incultes. En éventail les rivières en divergent, étalant d'abord des amphithéâtres adoucis, puis s'enfonçant vite dans des gorges profondes, le Lim et l'Ouvats, l'Ibar et la Rachka. Le vent, la neige balaient ces hautes terres ; les pluies printanières, estivales, pallient la sécheresse du sol. C'est un pays de buissons, de gazons, et, au delà de 12-1300 mètres, de forêts claires, sapins et friches. Dans ces prés-bois le bétail est le maître, bœufs, petits chevaux, moutons à laine ténue et blanche. Les Serbes nomment *Starovlassi* (« Vieux Valaques ») les Slaves de ces régions.

Ces pâtres sédentaires sont de rudes gens, basanés par le climat, noircis du charbon de bois dont ils se chauffent, uniformément vêtus de noir. Ils évitent les hautes crêtes, qui murent les plateaux au S O, qui dépassent 2 400 et 2 500 au Kom, au Dourmitor. Ils ne descendent pas dans les longues gorges de l'Est, comme celle où l'Ibar s'encaisse de 500 à 200 mètres entre Mitrovitsa et Kraïévo. Leur domaine est le plateau même. Les villages s'éparpillent sur 7 ou 8 kilomètres, sur les plates-formes, dans les clairières, au dessus de la rivière où bruit le moulin : les champs de sarrasin, d'orge et d'épeautre s'emmêlent ; entre eux les maisons de bois du *kraï*, du hameau. Dans son clos, entourée de ses *vaïat* (chambres des jeunes), de son grenier et de son four, du poulailler et du rucher, de la laiterie et de l'étable, chaque maison est le siège de la famille, la *zadruga*. Le *Starovlakh* vit

dans sa Montagne, reclus, méfiant, libre, conservant les traditions slaves, les *pesmé*, les chants populaires de l'épopée du Kossovo, de la conquête musulmane. Bien que le pays, entre les cimes du Sud et les gorges de l'Est, fût la seule route possible de Bosnie en Macédoine, fût jalonnée de caravanes et de *han*, l'homme du Stari Vlahk était, au temps turc, le type du *haïdouk*, brigand patriote, gardant dans sa Montagne les us de la liberté.

Une joupâ ouverte : le Kossovo. — Entre les gorges de l'Ibar et le défilé de Katchanik, la route de Saraïévo à Skoplié suit une plaine relativement basse (500 mètres environ) : c'est le Kossovo polié. Au lointain horizon, les crêtes dentelées, blanches des Malciya Madhé albanaises (en serbe Proklétié), les croupes rondes et boisées du Char macédonien ; plus près, séparant le Kossovo des hautes plaines voisines, les collines bocagères et pastorales, *planiné* aux noms multiples, ne dépassant pas 1 200 mètres : telle est l'enceinte. Sur les fonds les rivières se traînent, la Sitnitsa vers l'Ibar, le Lab vers la Sitnitsa, et d'autres, indécises, alternativement vers le Nord ou vers le Sud : leurs rives vaseuses disparaissent sous les jones, les saules et les osiers. Dans le Kossovo le Nord et le Midi se joignent.

Au rebord de la montagne, profitant des terrasses lacustres, des cônes de déjection torrentiels, les Slaves ont placé leurs villages épars, plus peuplés encore au moyen âge qu'aujourd'hui : hameaux de bois, cachés entre les chênes, les hêtres, entourés d'arbres fruitiers, de carrés de poivrons, oignons, pommes de terre. Sur la haute montagne, les *poiata*, les chalets, où estivent moutons et chèvres, seule fortune de la *zadruga*.

Ici la plaine même n'est pas désertée : entre les touffes de chardons en friche sur la terre noire, d'im-

menses champs de blé, les taudis en torchis des *tehfitchi* qui les cultivent ; sur le *tehflik* du propriétaire albanais, où les maisons sont groupées sous l'œil du maître, le Serbe n'est qu'un vilain, un métayer misérable.

C'est la double histoire de cette plaine passagère. Le vieux monastère serbe de Gratchanitsa témoigne encore de la civilisation chrétienne médiévale. Prichtina, qui fut la capitale de Milioutine, n'est plus qu'un gros village musulman. Près de là, au *Mazgit polié* (le Champ des Merles) du Kossovo, en 1389 Miloch Obilitch tua le sultan Mourad à l'aurore de la bataille, où la puissance serbe devait sombrer. Là, d'après la légende, dort le héros Marko Kraliévitich, que la résurrection de l'empire serbe réveillera. Nulle part n'est restée plus vivace l'épopée de la Serbie.

IV. — LA DAVA ROUMAINE

Le village et la cité. — La cellule territoriale des pays roumains est bien plus difficile à saisir que celle des terres grecques ou slaves : elle n'a point de nom dans la langue actuelle. Faute d'un autre terme on peut user du mot *davae*, donné par les Romains aux groupes ruraux des Daces, très semblables aux *pagi* gaulois. Dans ces campagnes, ces bocages la conquête étrangère, relativement facile, ici slave, tatare ou turque, là germanique et magyare, eut tôt fait d'unifier les groupes sous le joug politique, dans une civilisation commune : on ne connut plus que la *tara*, soit la « patrie ».

Cette antique civilisation rurale, la toponymie la remémore. Le village, pastoral et double, établi dans la vallée pour l'hiver, sur les hauteurs en été, porte parfois un nom naturel : *Guémellomounté* ou la « Montagne jumelle », *Trédétitilious* ou les « Trente tilleuls ». Souvent il rappelle l'ancêtre qui l'a fondé : *satoul Albechtilor*, *Négrechtilor*, ou, plus simplement dans la forme

populaire, *Albechti*, *Négrechti*, le « village des descendants d'Alboul, de Negroul » ; et le bien — fonds, c'est le *moitié*, mot qui dérive de *mos*, l'ancêtre. Dans cette communauté patriarcale, la forêt, l'étang, le pâturage, même le champ sont domaines collectifs, où chacun n'a que le droit de cultiver sa *parté*, terme qui désigne encore toute propriété privée.

Mais dans l'insécurité médiévale, les *saté* (villages : du latin *sata*, semailles) furent d'insuffisantes protections. Les *domni*, seigneurs paysans locaux, qui prirent le titre slave de *voïvod*, « qui mènent les soldats », bâtirent, à proximité des défilés de la Montagne ou à l'entrée des bassins transilvains, des églises-châteaux, au pied desquels les marchands se réunirent. La cité a gardé son nom de citadelle, *cétatée*. La vallée fut dès lors le siège d'un groupe complet, à la fois urbain et rural. Le plat pays peut subir les dominations étrangères : dans les villes roumaines, centres religieux et intellectuels, se maintinrent, en dépit parfois des princes, les ambitions, les espérances nationales.

Une citadelle moldave : la « Forêt des Hêtres ». — A l'extrême coin Nord des terres roumaines devait s'enclorre la suprême résistance aux armées qui circulaient sur le pourtour. La *Boukovine*, la « Forêt des Hêtres », couronne de bois ses collines, les ceinture de vergers, de hameaux, les coupe d'étroites vallées parallèles, enfouies dès septembre dans les brumes hivernales. Des Karpates à la plaine russe, chaque vallée est limitée par une côte abrupte, double obstacle aux invasions, tout comme nos Côtes lorraines. Partout, sur les côtes, sur les mamelons qui, en avant, s'en détachent, la hêtraie, aujourd'hui clairsemée, jadis profonde. Des haies autour des champs. Un Bocage, où d'autres chouanneries sont possibles.

Là se créa en 1360, sur la Moldova, le premier voïvodat « moldave ». La première capitale fut Baïa entre la Montagne et le Seret ; mais les villes se placèrent bientôt sur les grandes vallées mêmes, attirant les marchands sur ces routes de commerce qui contournaient les Karpates, arrêtant les envahisseurs sur ces lignes de défense, les côtes. Telles la place forte de Soutchéava (Suceava), la capitale d'Etienne le Grand (1457-1504), sur un affluent du Séret, la citadelle de Khotin, dominant le Dniestr, et surtout, sur le Prout, la capitale moderne de Tchernautzi (Cernauti, que les Autrichiens nommaient Czernowitz). Entre vergers et vignobles, qui montent sur la côte et les buttes, la ville de Tchernautzi commande le défilé du Prout : après avoir longé la côte, le fleuve s'y enfonce, pour gagner la plaine découverte et stepmique du Nord. A Baïa, en 1467, l'armée hongroise de Mathias Corvin fut massacrée par les chevaliers, les *courténi* d'Etienne le Grand ; un peu plus au Sud, dans les forêts du Néamt, fut organisée la dernière résistance à la conquête ottomane. Et, tandis que bey, aga, sipâhi tures, et leurs suppôts, interprètes grecs, princes phanariotes, se partageaient les villages, dans les monastères, les évêchés, s'écrivaient en slavon (la langue liturgique) les annales de cette histoire, se transmettaient des chroniques roumaines, s'imprimaient des poésies populaires, bref se conservaient les traditions nationales.

Un couloir valaque : le val d'Oltou. — Les vallées moldaves longent l'arc karpatique. Des vallées valaques le traversent : elles contribuèrent, perçant à rebours la Montagne, à l'unité du monde roumain.

La longue vallée de l'Oltou, par un large couloir déboisé, unit d'abord, d'Est en Ouest, les fertiles bassins de Transylvanie ; puis, perçant les monts de Fogarash,

mur de 2 000 mètres entre les collines transilvaines et les collines valaques, elle s'étrangle par deux fois en un défilé, à la Tour Rouge, au Cozia ; enfin elle s'étale, parfois sur 10 kilomètres, en une oasis déprimée, qui coupe de ses jardins, de ses villages, les taillis bocagers, puis la steppe nue de Valachie. Ici les champs de maïs des fonds s'accolent aux pruneraies, aux vignobles de la rive droite, tandis qu'au débouché de chaque vallon, dans un verger, s'abrite un *catoun*.

Ce chapelet de petits pays liés par cette vallée fut de tous temps le chemin des armées et des caravanes. Les ruines de Pons Aluti, de Rusidava, à la sortie de la Montagne, les vestiges de camps, de thermes près des gorges rappellent la voie romaine qui, des ports du Danube, Bononia (Vidin) ou Novae (Svichtov), conduisait à Apulum (Clouj). Le Drang nach Osten germanique du moyen âge établit au XIII^e siècle les « hôtes » du roi hongrois, paysans de Flandre et d'Alsace (« Saxons ») sur les plaines transilvaines de l'Oltou et des vallées affluentes (Hermannstadt, Kronstadt) ; des garde-frontière magyars, installés dans les *szek* (*sedes*, sièges de tribunaux, d'où districts), les *Szekler*, barrèrent par des ouvrages le défilé de la Tour Rouge et les hauts bassins transilvains du fleuve. Mais aussi descendaient vers les foires de Riouréni, près de Râmnic, les vaches, les chevaux hongrois, les costumes paysans de Brachov (Kronstadt), les outils de Sibiiou (Hermannstadt), les confections et modes de Vienne, et, dès la fin du XVIII^e, les œuvres, manuscrites ou imprimées, des « philosophes », des historiens de Blaj, de Clouj, de cette « Ecole transilvaine » qui retrouva dans le passé les titres de la Roumanie à l'unité, à l'indépendance.

CHAPITRE II

LES ÉTATS

DU « PAYS » A L'ÉTAT

Une survivance patriarcale : l'État-miniature monténégrin. — Une cellule territoriale ne vit pas longtemps d'une vie recluse : ou elle subit la domination d'une puissance proche, ou elle s'unit à ses voisins pour former un minuscule État. Ainsi firent en 1737 les tribus serbes de la « Montagne Noire » (*Tserna gora*).

Les conditions naturelles favorisèrent l'indépendance : un cadre de hautes montagnes, des Proklétié au Dourmitor, dont les cimes de 2 000 mètres sont malaisées à franchir ; un sol stérile, sauf les fonds de doline, de *polia*, que la terre rouge, la culture à la pioche, les pommes de terre, le maïs, disputent aux éboulis calcaires, que les grands voisins ne recherchent guère ; une circulation difficile, pas de routes, à peine des pistes, où ne se hasarde qu'à bon escient la périodique razzia ottomane, périlleuse sinon sans profit. Là s'est maintenue dans chaque *vala*, groupe de dépressions karsatiques, petit « pays » naturel, un *plémé*, une tribu : chaque famille y possède son minuscule champ muré de pierres, sa *koula*, maison-forteresse, envoie ses moutons dans la montagne, vend la viande salée aux

villes littorales. Mais l'émigration est pour le pays une déperdition de forces constante.

Cependant les zones naturelles rendent possible un groupement : le centre fut le *polié* de Tsétinié, dont le *vladika* (prince-évêque) devint en 1737 chef commun de quelques tribus, patriarche plus que souverain ; ensuite, au delà de la Zéta, seule vallée et seule route, furent conquis les *Berda* (« Monts » schisteux, herbeux, opposés à la *Gora*, calcaire, aride) (1858) ; puis furent annexées les plaines fertiles du lac (Podgoritsa) et les débouchés sur la mer à Bar (Antivari) et Oultsigné (Dulcigno) (1878) ; enfin le nouveau « royaume » (1910), victorieux pour sa part des Ottomans, par le partage du sandjak de Novipazar prend définitivement contact avec son grand frère de Serbie.

La désagrégation ottomane. — Le Monténégro fut une exception. Les autres pays de « Roumélie » forment un agrégat de vie rurale, de « civilisation balkanique », dont les sujets (*raïa*) peinent au profit d'une caste musulmane, propriétaire du sol, *bey* et *aga*, d'une église, qui possède des biens-fonds considérables (*evkaf*), et du Sultan collecteur d'impôts. L'État ottoman, fondé dans l'anarchie balkanique des xiv^e et xv^e siècles, avait un moment représenté l'ordre, et comme tel fut accepté : malgré le très dur régime social, la double féodalité des garnisaires dans les villes et des *bey* dans les campagnes, il n'y avait pas eu, durant quatre siècles, une seule révolte sérieuse. Le Sultan, maître des routes et de la terre, indifférent aux coutumes, langues, religions, imposa la Paix ottomane.

Au xix^e siècle tout change. A cela de multiples raisons. D'abord la décadence de l'Empire : le Sultan affaibli, l'anarchie est générale. Des brigands de grands chemins, les *Kerdjali*, Albanais ou Slaves, dévastent le

plat pays, dévalisent, incendient les villes, comme la valaque Moschopolié ou la grecque Naoussa. Dans les villes des grand'routes, le long du Danube par exemple, les *aïan*, chefs des janissaires, rançonnent, gardent les impôts. Ailleurs des *pacha* rebelles se taillent de vrais royaumes : tel Ali de Tépéléni en Albanie et en Grèce.

Non seulement la misère est plus grande, mais encore elle fait souffrir. Le souffle émancipateur de la Révolution française n'a pas épargné les Balkans. La pensée française fournit des armes à un Etat-Major intellectuel, tandis que de véritables Renaissances littéraires exhument les titres historiques (en Grèce, en Bulgarie, en Roumanie) ou créent l'unité linguistique (le serbo-croate) des nationalités en gestation.

Enfin les puissances européennes, qui profitent de l'anarchie ottomane, favorisent, par leur diplomatie, par les armes, la formation des États chrétiens.

La formation des États. — Par ces causes, sans compter les raisons locales, les petites sociétés paysannes balkaniques se soulèvent et se concentrent. Ce sont partout, en 1804, 1821, 1848, 1876, sur les terres serbes, grecques, roumaines, bulgares, des **révolutions agraires** où les ruraux s'emparent du sol. Quelques-unes échouent, comme la révolution roumaine de 1848 (mais elle produira des fruits dix et quinze ans plus tard), les nombreuses révoltes crétoises, l'insurrection bosniaque de 1875. La plupart réussissent, soustraient une partie des groupes paysans à l'exploitation des féodaux, à la surveillance des garnisons ottomanes. Des États se constituent, embryons des nations futures.

Dans cette genèse, des conditions territoriales facilitent la naissance et la croissance de ces États.

La montagne presque partout est la forteresse de la révolte et le noyau du premier État : son rôle politique

répond à la situation qu'elle occupe dans cette péninsule *balkanique*, autrement dit « montagnarde ». La Choumadia serbe aux massifs boisés, la Morée grecque aux escarpements nus, le Balkan bulgare lui-même, quoique plus doux et humanisé, furent les réduits des insurgés et les centres politiques. Les Karpatés n'eurent pas ce rôle : sur les plaines roumaines, l'intervention étrangère, qui y fut tôt la maîtresse, imposa ses créations. Dans ses montagnes encore, l'Albanie, en 1909, fonda simultanément son État et sa nation.

La route est toujours la ligne de croissance de ces États nouveau-nés : phénomène qui n'a rien de spécifiquement balkanique ; il n'y a guère d'État au monde qui ne soit une « dromocratie ». L'Égée, la route par excellence du monde hellénique, la voie Morava-Vardar et plus tard celle de la Save dans les pays iougoslaves, la vallée bulgare de la Maritsa, les plaines roumaines du Danube furent les axes du développement de ces modernes États. A la seule Albanie il manqua la grand'route : mais la cristallisation des cellules albanaises en une nation, groupée parfaitement sur un petit territoire, a pu aisément s'en passer.

I. — LE ROYAUME SERBE

La principauté choumadienne. — L'empire ottoman fut un État fiscal quant au but, un État routier de moyen : sa force tenait à ses garnisons urbaines. A l'extrémité de l'empire, au carrefour des routes de la Morava et de la Save, les janissaires se sont installés aux pieds de la Choumadia, sur le fossé Nord à Kladovo, Smédérévo, Belgrade, Chabats, sur le talus Ouest à Soko et Oujitsé. La *Chouma*, la « Forêt », et son réduit central, le Roudnik, restent le repaire des *haïdouk*, la citadelle des *knez* : ces paysans-brigands descendent l'été piller les caravanes ; ces chefs de villages serbes, enri-

chis par l'élevage des porcs, liés avec les moines, les évêques d'outre-Save, de Karlovtsi, de Novi Sad, qui écrivent l'histoire nationale, tirent de l'Autriche voisine des encouragements et des armes.

La Choumadia, pays de petits bois, de croupes massives, de vallées profondes, où s'accumulent les broussailles du *loug*, est faite pour la guerrilla. De là sortirent les *momtsi*, comitadjis de l'insurrection qui éclate en 1804 contre les janissaires des villes, qui s'amplifie dès 1806 en révolution contre le Sultan. Maîtres des forteresses qui commandent les fossés, Drina, Save et Danube, alliés aux Serbes des massifs voisins, de la Kraïna (frontière) du Timok à l'Est, et à l'Ouest du Stari Vlah, barrant aux armées de Stamboul la route de la Morava, inspirés par le clergé de Karlovtsi, de Novi Sad, ces paysans tiennent une région naturelle, défendue au Sud, ouverte au Nord au souffle des patriotes conscients de Hongrie. Cette Choumadia, après la fugitive reconquête ottomane (1813-1815), après la seconde révolte victorieuse, devint, sous Miloch Obrénovitch, gros marchand de porcs, élu de ses paysans, la « principauté serbienne » (1815). Sauf sur la Save et le Danube, le nouvel État, encore tributaire et surveillé par les garnisons ottomanes, n'a que des frontières conventionnelles, les bornes administratives du pachalik de Belgrade sur les monts d'en deçà la Drina, le Timok, d'au delà la Morava occidentale.

L'axe de la Morava. — Miloch, « knez suprême de la nation serbe », modèle du pacha chrétien dans son *konak* de Kragouievats en pleine Choumadia, songe moins à la délivrance des terres serbes qu'à l'organisation de son État. La première tâche est l'octroi des limites naturelles. Miloch ne cesse de réclamer les « six districts » : ce sont les pays voisins, libérés de 1806 à

1813, mais exclus de la petite Serbie : à l'Ouest, jusqu'à l'Ouvats et la Drina, vallées abruptes qui bornent la Bosnie, terre serbe mais fortement islamisée ; à l'Est, jusqu'au Timok et la Stara planina, massif haut et difficile entre le domaine des « Serbes » (on entend par là dès lors les Slaves affranchis) et le *Bougarlouk*, le pays des Slaves restés serfs. En 1833 Miloch, prince héréditaire, oint de son clergé national, obtient ces frontières, englobant couvents et villes historiques, Stoudénitsa sur l'Ibar, Krouchévats, Alexinats sur la Morava : limites si artificielles qu'il y faudra toute une ligne de fortins, de *karoulé*.

La deuxième étape de cette remontée du fleuve suivit le « réveil de la conscience nationale » sous Michel Obrénovitch (1860-1868), le soulèvement de l'Herzégovine et de la Bosnie, et les guerres d'affranchissement des Serbes, des Monténégrins, volant, avec les Russes, au secours de leurs frères slaves (1876-77). Dans la seconde guerre, les armées serbes, remontant la Morava atteignent Gilan, près des sources, et dans le Kossovo, le sanctuaire de Gratchanitsa. Mais au congrès de Berlin l'Autriche confisque la Bosnie, la Russie crée la Bulgarie. Comprimée des deux côtés, la Serbie ne peut se développer qu'au Sud, le long de l'axe moravien. Le congrès, adoptant le principe de la « ligne de partage des eaux », lui attribue les vallées de la Nichava (Nich et Pirot), de la haute Morava (Leskovats et Vranié) ; mais on excepte le Kossovo, albanisé récemment (*Arnaoullouk*). La frontière du traité de Berlin (1878) est si peu « naturelle » qu'on élève des palissades pour couper les biens des *dvoclasnitsi*, paysans « doubles propriétaires » en Serbie et dans l'empire ottoman.

Le glissement sur le Vardar. — L'Autriche et la Russie barrant au premier État iougoslave les routes de

l'Ouest et de l'Est, le nouveau « royaume » (depuis 1882) n'eut de champ libre que vers le Sud, vers la Macédoine, la seule terre slave que gardait encore le Sultan. Une double nécessité, historique, territoriale, poussait la Serbie au Midi. A quelques kilomètres de la nouvelle frontière s'étendait le Kossovo, peuplé de souvenirs, de monuments et de légendes, invengé depuis la défaite de 1389, commémorée chaque année dans un jour de deuil national. Au delà les terres albanaises, et les Albanais ne cessent d'envahir les hautes plaines des confins slaves. Au delà encore, avec les Monténégrins, frères de langue des Serbes, l'accès à la mer, qui eût assuré l'indépendance économique du royaume. Or, si le traité de Berlin accordait au cadet serbe, enfermé et libre dans sa « Montagne Noire », un port, Antivari, il le séparait de son aîné par ce « coin de fer » du sandjak de Novipazar, occupé par l'Autriche, enfoncé en la chair serbe. Pour la Serbie, la route de la mer, c'était encore le Vardar.

Le Serbe rencontrait, de ce côté aussi, l'obstruction austro-hongroise, qui poussait ses « Chemins de fer orientaux » de Mitrovitsa vers Salonique, qui tentait d'étouffer l'État serbe dans la « guerre des pores » (1906-1908), fermant la voie du Nord au bétail, seule fortune de ce paysan. Dès que parut l'occasion, la révolution turque (1908), l'Union balkanique (1912), de conserve avec les Monténégrins et les Bulgares, les Serbes reprirent la route du Sud : de Koumanovo à Guevguéli, leur armée descend le Vardar, écarte sur la Brégalnitsa, à l'entrée de la Macédoine, les Bulgares qui l'ont attaquée. Le congrès de Londres a fermé aux Serbes la porte de Scutari, le débouché sur l'Adriatique (1912). Au traité de Bucarest (1913) ils s'assurent la Macédoine slave, la route du Vardar, et, par une convention avec la Grèce (1914), le passage économique à travers la Macédoine grecque, vers la porte salonicienne.

II. — LA BASILEIA GRECQUE

L'État moraïte. — La révolution grecque de 1821 ne fut pas, comme la révolution serbe, une simple révolte paysanne, sur laquelle se greffa l'idée de l'unité nationale. Pour les Grecs des villes ottomanes, l'unité nationale, communauté linguistique et religieuse, signifiait la reconstitution, avec Constantinople pour capitale, de l'empire grec médiéval, de la *basileia* byzantine : à la tête du mouvement les intellectuels, carbonari européens, Hétairistes, Phanariotes de Roumanie, clergé de Grèce. La liaison vint des Nautiques, marchands des Îles en rapport avec les riches colonies d'Europe, marins maîtres de l'Égée.

La base territoriale devait être cependant, plus que les villes, capable de résister à la répression ottomane. Ce fut ce bastion de la Morée, dernier réduit de la résistance grecque du xv^e siècle : ses Montagnards, mi-paysans, mi-brigands, les « Klephtes », avaient gardé, avec leurs armes, l'usage d'une liberté mitigée par les tributs. Se joignent à eux les Grecs des autres montagnes, Olympe, Othrys, Agrapha (Pinde), *Roumlouk* de Macédoine. Mais la Morée fut le centre. Sur la côte Nord, à Patras, l'évêque donne le signal de croisade (1821). Sur la côte Sud à Kalamata, sur la côte Est à Argos, Épidaure, Trézène, Nauplie, se réunissent les Assemblées à la recherche d'une capitale. A Modon, au S O, débarque l'armée égyptienne qui rétablit provisoirement l'autorité du Sultan. A Navarin, sur la côte Ouest, la flotte turque, embossée, est détruite par l'Europe (1827). Dans la Morée libérée, Kapodistria organise le premier « État » hellénique.

Le traité d'Andrinople (1829) y ajoute les monts de la Grèce centrale, l'Eubée, les Cyclades, quelques rochers. Mais l'Europe rétrécit cette Grèce, fixe la fron-

tière Nord, entre l'embouchure de l'Aspropotamo et celle du Sperchios, aux crêtes de l'Oxas et de l'Éta (protocole de Londres, 1830), puis l'élargit entre les golfes d'Arta et de Volo jusqu'aux crêtes de l'Othrys (protocole de Londres, 1832) : juste de quoi protéger le chef-lieu de sa civilisation, Athènes, que les souvenirs antiques lui octroient comme capitale. Cet « État » moriaite fut accaparé par les « pallikares », les braves de la montagne, et la « klephtourie », descendue dans les villes, y installa l'anarchie.

Le périple des Iles. — La création de ce « royaume », presque exclusivement péninsulaire, désaxait le monde hellénique. Ses côtes pédonculaires s'avancent au devant des Iles, piliers de cette Méditerranée mineure où, d'une rive à l'autre, les « Échelles » grecques se répendent : l'Archipel est le cœur de la circulation de l'Hellade. Or, sans souci de l'unité égéenne, les puissances découpaient astronomiquement l'Archipel, ne donnant à la Grèce que les îles « situées entre le 38^e et 39^e degré de latitude Nord et le 26^e de longitude Est du méridien de Greenwich » (protocole de Londres, 1830). Au delà de la Morée, l'Angleterre détenait les îles Ioniennes, de civilisation vénitienne : l'Heptarchie, de modèle français (1817), avait donné l'exemple d'une Constitution à la Grèce ; l'Université corfiote avait instruit les premiers hommes d'État hellènes ; les marchands sans cesse visitaient les ports de Morée.

La Grèce continentale est tournée vers la mer. La Grèce rocheuse, pauvre, a besoin des routes maritimes. La question des Iles domine sa politique. Son premier chef, le Corfiote Kapodistria la pose, qui, dès 1828, réclame Rhodes et Chypre. Les révolutions de 1848 ont leur écho aux îles Ioniennes : l'Angleterre finit par les céder à la Grèce en imposant leur neutralité (1863).

Alors le pays se débarrassait de la « xénocratie », qui trente ans (1832-1862), sous Othon de Bavière, avait négligé la question égéenne. La plus grande des Iles, la seule fertile, la Crète, tentait périodiquement de s'affranchir des « janissaires », les propriétaires musulmans des plaines. L'Europe n'admettait pas qu'un État maritime annexât l'île qui commande les routes nautiques orientales. Le chef des patriotes crétois, Vénisélos, appelé en Grèce, dut grouper les forces nationales, provoquer l'Union balkanique, la guerre de 1912, arracher aux Jeunes Turcs, à l'Europe la Crète, l'Archipel, sauf Imbros, Ténédos, qui gardent les Détroits, le Dodécannèse et Rhodes, où se campa l'Italie (1913).

L'adjonction des « Campagnes ». — La Grèce moriaite de 1829, péninsulaire et montagneuse, ne tendait pas seulement à dominer la mer, maîtresse de son commerce, mais aussi devait poursuivre l'occupation de la plaine, qui seule pouvait la nourrir. Les plainettes, encastrées dans la Morée, dans l'isthme montueux serré entre le canal d'Atalanti et le golfe de Corinthe, l'Euripe et le golfe d'Égine, ne formaient que 12 % de la surface du royaume. La frontière de 1832, passant aux cimes de l'Othrys, englobant le Pinde du Sud (Agrapha) et les plateaux secs de l'Acarmanie, réunissait à la Morée et à l'Attique la Montagne, refuge des « Armatoles », des « Klephtes », leur refusait les amples « Campanies » du Nord, Thessalie et Macédoine, où les *raïa* serfs cultivaient le blé pour le *bey* musulman. Cette Grèce ne pouvait vivre sans l'appui économique, la suzeraineté politique des producteurs de céréales ou des dominateurs des mers : la « xénocratie » des fonctionnaires allemands, la « klephtourie » des partis grecs furent tour à tour les vassales du Tsar russe, des marchands anglais.

Cependant, laissant les villes aux « foustanelles » et aux « habits », les ruraux de Morée et les marins des Iles faisaient leur « révolution matérielle » : une marine de 4 000 bateaux, les ports et marchés neufs, le Pirée, Syra, Patras, imposèrent leurs intérêts. Des révolutions intérieures chassent les étrangers (1862), les politiciens, les « kommatarques » (1909) : après chaque sursaut on reprend l'objectif vital, la réunion des terres à blé, des amples plaines de parler grec, qui bordent l'Égée, la mer hellénique. On profite des occasions qui affaiblissent l'empire ottoman, au besoin on les suscite : après le traité de Berlin, la Grèce obtint la Thessalie et ces deux immenses ports, les golfes de Volo, d'Arta (1881) ; après la guerre de 1912, qui mena l'armée grecque à Ianina, Salonique, Florina, Serrès et Kavalla, le traité de Bucarest (1913) lui attribua l'Épire et la Macédoine méditerranéenne, des chaînes albanaises aux Rhodopes bulgares, jusqu'aux monts qui circonscrivent au Nord la *Kampania* de Salonique, les plaines de Serrès, de Drama.

III. — LE ROYAUME MOLDO-VALAQUE

La ligne du Danube. — Les terres roumaines, glacis de la forteresse karpatique, sont, depuis le XVII^e siècle, investies, envahies par les trois empires voisins, qui n'y rencontrent pas d'obstacles : l'empire germanique qui suit les traces hongroises, l'empire russe qui continue la marche polonaise, l'empire ottoman héritier des Byzantins. La genèse territoriale de la Roumanie n'est donc pas une histoire exclusivement balkanique ; la formation d'un État roumain est sans cesse contrariée, retardée par la force des puissances voisines.

Si l'assise intellectuelle de la nation roumaine se fixa en Transilvanie, réduit épargné par la marée musulmane, la base territoriale fut néanmoins les plaines, où, durant trois siècles, se heurtèrent continuel-

lement les armées. C'est que la possession de la ligne du Danube était pour les trois empires une nécessité politique. Grâce à ces ambitions rivales, la Moldavie, la Valachie purent maintenir une indépendance, mitigée sans doute, mais qui s'accrut peu à peu.

Pour les Russes, les plaines du Danube, suite des plaines de l'Oukraïne, ouvrent un chemin aisé vers Byzance, les Détroits et la mer libre. Leurs consuls (depuis 1774) de Iachi, de Bucarest, sont des « pro-consuls », fourriers des armées dans des États vassaux. Pour les Autrichiens, la route du Danube exporte les produits de la ferme hongroise et de l'atelier viennois. Pour les Turcs, la tranchée danubienne est l'essentielle ligne de défense : ils abandonnent le plat pays aux Phanariotes, princes grecs ou indigènes, fermiers d'impôts pour le Sultan ; mais janissaires ni sipâhi ne franchissent le Danube ; les Ottomans se contentent de garnisons sur le fleuve même à Tournou, Petite Nicopolis, etc., sur le Dniestr à Bender (la « Porte »), dans les ports marins à Khilia, Cétatéa Alba (la « Cité blanche »), Akkerman, sur le delta du Danube ou le liman du Dniestr, enfin de colonies tatares, camps militaires, en Bessarabie et Dobrodgea.

Les principautés danubiennes. — Les plaines roumaines devinrent donc des bases pour les armées « impériales » (autrichiennes) et russes disputant aux Ottomans les places fortes du Danube. L'Empereur et le Tsar sont les volontés qui imposent le dépeçage ou le remembrement des pays roumains. Ainsi la Valachie occidentale (Olténie) devint « Valachie autrichienne » de 1718 à 1739, la Moldavie septentrionale (baptisée alors Boukovine, un de ses districts) fut en 1775 annexée par Marie-Thérèse. Catherine II se fait céder « le droit de parler en faveur des Moldaves et

des Valaques » (traité de Kutchuk-Kainardji, 1774), parvient à la frontière du Dniestr (traité de Iachi, 1792), à l'immédiat voisinage de ces chrétiens, dont le Russe s'affirme le protecteur. Au « rapt de la Boukovine » réplique en 1812 le « rapt de la Bessarabie », la Moldavie orientale, prise par le Tsar.

Ainsi la politique étrangère fixa seule le destin des « Principautés ». L'Autriche se débattait dans les difficultés allemandes ou italiennes. La Russie fut, sous la suzeraineté nominale du Sultan, la seule maîtresse ; mais sa sollicitude s'arrêtait à la frontière karpatique, ne s'intéressait qu'à ces marches danubiennes, d'où ses armées pouvaient s'ébranler sur les routes du Midi ; ses généraux gouvernent de 1828 à 1854, livrant les paysans aux moines grecs et aux boïar indigènes, écrasant les tentatives révolutionnaires de 1848, exilant les patriotes qui rêvaient une grande « Dacie ». La défaite russe fut féconde : la coalition anglo-française contraignit la Russie à renoncer au protectorat des provinces danubiennes, à s'éloigner des bouches du Danube en restituant la Bessarabie du Sud, à accepter la neutralité et la liberté du bas fleuve (traité de Paris, 1856). Déchargées de cette importune tutelle, soutenues par Napoléon III, Moldavie et Valachie obtiennent de l'Europe une vague union administrative, élisent un Moldave comme unique « prince de Roumanie » (1859). La première œuvre de cet État rural fut de séculariser les biens monastiques, de libérer de la dîme et de la corvée féodales les paysans de Roumanie.

L'accès à la mer. — La reprise des trois districts de la Bessarabie méridionale, rendus à Paris par la Russie, n'était pas seulement le retour de terres roumaines dans la nouvelle communauté. C'était aussi, pour ces plaines, qui acquéraient l'indépendance politique (sauf

le tribut du prince au Sultan), l'accès à la mer, l'indépendance commerciale. La nouvelle « Roumanie » ne vivait que d'agriculture : ses paysans serfs étaient émancipés des boïar et rendus propriétaires (1864) ; bien qu'en fait ils fussent écartés de la vie politique, la fortune de l'État dépendait des blés exportés par la route maritime moins coûteuse, achetés par l'Angleterre ou la France.

Sur le bas Danube, très inégal, la navigation est gênée par les maigres de l'automne, le gel de l'hiver, la débâcle du printemps : ce n'est pas un exutoire commode. Les travaux de la « Commission internationale du Danube », créée au traité de Paris, rendirent accessibles aux navires de haute mer le bras de Soulina, les ports de Braïla et Galatzi. Mais ce débouché fut insuffisant : l'hiver 1877-1878, l'embâcle dura 96 jours.

Cette même année, la Russie, forte de ses victoires, obtient du Sultan l'« indépendance » roumaine, mais s'adjuge la Bessarabie maritime : la Roumanie reçoit, en échange, la Dobrodgea ottomane. L'Europe sanctionne (traité de Berlin, 1878). La Dobrodgea, steppe alors inculte, peuplée de Turcs, de Tatars, de bergers et colons roumains, enfin de quelques Bulgares, fut retournée par les petits propriétaires (54 % de Roumains) en plants d'orge, d'avoine, de blé, et le nouveau « royaume » (1881) y traça, vers le port neuf de Constantza, la pipe-line de ses pétroles, la voie ferrée de ses céréales, de ses bois.

La nouvelle Bulgarie, Benjamin de la Russie, tenait les collines boisées (Déli Orman) de la Dobrodgea du Sud, dans ces plaines seule frontière stratégique. A l'occasion des guerres balkaniques de 1912-1913, sous la menace de l'hégémonie bulgare, la Roumanie revendiquait, occupait, se faisait céder au traité de Bucarest le « quadrilatère » sud-dobrodgeain.

IV. — LE TSARAT BULGARE

La principauté balkanique. — Sur les plaines voisines de Constantinople, sur les grand'routes menant à la capitale, la domination ottomane fut plus solide et plus dure qu'ailleurs : non seulement les garnisons turques s'égrenèrent dans les *palanké*, mais encore le plat pays fut tout entier occupé par les grands domaines, les *tchiflik* des *bey*, des *aga*, les féodaux musulmans. Au milieu du XIX^e siècle le colon bulgare, attaché à sa glèbe, est le plus misérable, le plus arriéré *raïa*.

Seule la « Montagne », le Balkan, la Srednia Gora, ont conservé des souvenirs, des coutumes de la liberté : de là sortirent les clercs, les premiers écrivains bulgares ; là furent fondées les premières écoles (à Kotel, à Gabrovo) ; là subsistèrent ces *voïnichki séla*, ces « villages de soldats », où se recrutaient les *haïdout*, les insurgés, bergers, aubergistes, instituteurs.

Cependant nul ne songe à un État bulgare. Le « Bulgare », c'est le cultivateur serf, opposé au « Serbe », instruit, affranchi. C'est vers celui-ci que l'on regarde, vers le prince Michel Obrénovitch et son ministre Garachanine, qui, d'accord avec les délégués bulgares, émettent un projet d'« empire iougoslave » (1867), vers la « Jeunesse serbe » de Novi Sad. La Russie, écartée au traité de Paris de la Serbie, du Danube et des Détroits, veut un État nouveau, vassal, qui lui ouvrirait le chemin de l'Égée, de la mer libre, et y englobe tous les Slaves de l'empire ottoman. Le Tsar arrache au Sultan une Grande Bulgarie religieuse, un *Exarchat*, qui soustrait tous ces Slaves au Patriarcat grec (1870) ; il fomente l'insurrection bulgare de 1876, lance ses armées sur Constantinople, crée dans les limites de l'Exarchat une Grande Bulgarie politique (traité de San Stéfano, 1877). Mais l'Europe réduit la

« principauté » à la Bulgarie danubienne, jusqu'aux crêtes du Balkan, aux hautes plaines d'entre Balkan et Ossogov, avec Sofia pour capitale (traité de Berlin, 1878).

La descente de la Maritsa. — L'enfantillage d'une étiquette diplomatique, qui baptisait « Roumélie orientale » la Bulgarie maritséenne, ne scindait pas moins en deux les terres bulgares : au Nord et à l'Ouest du Balkan la « principauté autonome et tributaire », au Sud une simple province ottomane pourvue d'une Assemblée sans pouvoirs et d'un gouverneur chrétien. Or cette Bulgarie méridionale recélait le noyau même de la nouvelle nation bulgare, la Srednia Gora et son pourtour, le sillon septentrional, les pentes tournées au Midi : Kotel, au pied du Balkan, par ses imprimeries, ses écoles, avait été un des sièges de la Renaissance littéraire ; Kazanlik, Sliven, dans la vallée fleurie de la Toundja, étaient déjà des villages parfumés et riches ; Stara Zagora, par ses foires, était le centre commercial ; de Koprivchtitsa, de Panaghiourichté sortirent les premiers *comitadjî* de l'indépendance ; enfin de Sofia sur Plovdiv (Philippopoli) la route de la Maritsa s'ouvrait.

Les « Rouméliotes » de Sofia prirent Plovdiv, proclamèrent à Ternovo le prince bulgare « prince de la Bulgarie du Nord et du Sud » (1885). La Serbie, mécontente et battue, l'Europe acquiescèrent.

La route de la Maritsa mène à Andrinople, puis à l'Égée, la mer libre. C'était une nécessité économique que de donner au maïs, au blé, au tabac, au charbon de bois bulgares l'accès de Dédéagatch, indépendant des Détroits. Le prince Ferdinand de Saxe-Cobourg rêvait aussi la résurrection d'un Empire médiéval avec Byzance, ou, pour le moins, de cette Grande Bulgarie entrevue à San Stéfano. La révolution jeune-

turque lui permit de prendre à Ternovo le titre de *Tsar* (empereur) (1908), d'affirmer son indépendance, d'entrer dans l'Union balkanique, de pousser son armée à Andrinople. En vain essaie-t-il d'arracher la Macédoine à ses alliés. Il doit, au traité de Bucarest, se contenter de la Thrace occidentale (au Sud des Rhodopes, entre Mesta et Maritsa), pays de langue turque et grecque, mais dont la possession assurait aux Bulgares la sortie libre sur l'Égée (1913).

CHAPITRE III

LES NATIONS

DE L'ÉTAT A LA NATION

La formation des nations. — Un État se marque sur la carte. Une nation est une communauté morale, plus malaisée à circonscrire. Ce serait puérité que tracer des sentiments dans le rigide cadre des territoires : les conditions géographiques sont loin d'être les seules à déterminer les formations nationales. Une nation naît de la conscience que certains hommes acquièrent de leur solidarité. Vient un moment où cette solidarité est assez vive pour inspirer le désir d'un groupement politique commun. Le noyau en sera l'État qui, le premier, réussit à affirmer son indépendance, sa liberté de direction, dans un cadre suffisamment naturel pour avoir chances de durée. Attirant à lui les espérances, il cristallise les territoires. Embryon de nation, le petit État attache les tronçons épars, devient l'État national.

Cette « grande solidarité » vit d'une communauté de souvenirs, d'intérêts et de tendances. Des conditions géographiques, entre autres, contribuent à cette communion, concourent à créer cette unité nationale :

des **régions naturelles**, qui stabilisent et groupent les hommes ;

des **liaisons physiques**, qui permettent d'échanger produits du sol et idées ;

un **passé historique**, inégalement vivace, mais qui maintient la langue uniforme, condition, à peu près générale dans le monde, d'un commerce facile, d'un esprit ouvert ;

des **genres de vie divers**, mais qui s'harmonisent en un équilibre, grâce auquel les hommes peuvent vivre, si besoin est, entre soi.

Au surplus nul déterminisme dans ces créations nationales : analysant ce qui les favorise, nous ne trouvons rien qui les impose. Nulle loi physique ne régit les sociétés humaines, et les conjonctures sont trop nombreuses au cours de l'histoire, qui retardent ou arrêtent ce que la nature a rendu possible. Un jour cependant l'œuvre d'union s'accomplit.

La dislocation des Empires. — A la veille de la guerre de 1914, aucun État balkanique — sauf la toute jeune Albanie — ne constitue une nation. Mais le problème de ces genèses, jusqu'alors exclusivement balkanique, est devenu européen.

L'empire ottoman, réduit par le traité de Bucarest à la Thrace orientale et à Constantinople, à la banlieue des Détroits, repoussé, à peu de chose près, hors de la péninsule balkanique, n'est plus qu'un État asiatique, sera bientôt un État « turc » dans le cadre plus restreint des steppes de l'Anatolie. La révolution jeune turque de 1908 avait été une tentative tardive pour faire croire à l'Europe que l'État ottoman se muait en une « nation ottomane ». Ce n'avait été qu'un nom de plus dans la phraséologie réformatrice du vieil Empire. Quelques hommes ne pouvaient décréter la miraculeuse apparition d'une conscience nationale. Il n'y avait pas de « nation ottomane ». Il y avait seulement des

nations balkaniques en puissance autour des nouveaux États.

L'empire ottoman hors de cause, les seuls tronçons nationaux, qui n'eussent rejoint les jeunes États, étaient enfermés dans des cadres politiques, non plus branlants ni balkaniques, mais puissants et européens. L'empire austro-hongrois, l'empire russe avaient une apparence solide, parce qu'ils présentaient l'armature administrative, militaire des États-nations de l'Occident, parce qu'ils cachaient à l'opinion publique européenne les forces numériques, les tendances séparatistes des « allogènes » sur leurs territoires. En fait, toute l'Europe centrale était alors « balkanisée » : une poussée centrifuge y tendait à dissocier l'État allemand d'Autriche, l'État magyar, l'État russe. Tandis que se réveillaient des consciences nationales internes, polonaise, tchécoslovaque, la communauté des origines, des intérêts et des buts attirait vers les États balkaniques les Slaves du Sud et les Roumains.

I. — L'ALBANIE

Dès 1909, dans leurs « Rochers », les *fiss* albanais affirment leur unité nationale ; en 1913 apparaissent à la fois un État et une nation.

La nature du pays n'avait guère jusqu'alors profité qu'à son isolement : les aventures des signoretti du xv^e, du xix^e siècles, des Skander beg, des Ali pacha, ne sont point, en dépit des historiens indigènes, des tentatives d'indépendance. La cohésion se sentit tard. Il fallut, pour qu'elle se manifestât, un concours de circonstances : la politique panislamique d'Abd-ul-Hamid, qui favorisait les musulmans ; les migrations albanaises du siècle, qui, jetant les *beg* sur les terres fertiles du pourtour, opposèrent plus nettement les Albanais aux Grecs et aux Slaves ; enfin une Renaissance, dont

l'histoire est encore obscure, qui multipliait les sociétés littéraires, les clubs dans les grandes villes balkaniques, les journaux et les écoles, adoptait un alphabet unique, le latin (1878), groupait les Shqipëtar dans la *Ligue albanaise*, qui fut l'instrument du Sultan contre les Monténégrins et Grecs, et ensuite fut écrasée (1881).

En effet, la nature a muré l'Albanie, mais a laissé à travers ses monts deux portes : profitant de la guerre qui affaiblissait l'empire ottoman, les voisins voulurent les forcer. Au Nord, la *via di Zenta*, de la Zéta monténégrine d'un côté, du Kossovo de l'autre vers la vallée du Drin, permettait aux Monténégrins de 1878 (comme en 1912 aux Serbes conjoints des deux royaumes) de contourner les Malciya Madhé, d'atteindre la mer par cette « porte de Scutari » convoitée des deux nations. Au Sud, la route de Florina-Saranda (Santi-Quaranta), la seule voie albanaise entretenue des Ottomans, et sa bifurcation, du *han* Kalivaki sur Ianina et l'Épire, étaient un itinéraire tout tracé pour les revendications des Grecs, qui circulaient sur cette route marchande. La résistance albanaise, les injonctions de l'Europe contraignirent le Monténégro à s'arrêter à Podgoritsa et Antivari, la Grèce à Arta et Préveza (1881). De la possession des deux routes dépendait la solidité de l'État.

La même histoire se renouvela une trentaine d'années plus tard. Quand, au moment de la révolution ottomane, prenant à la lettre le programme jeune turc, les Albanais réclament leur langue, des écoles, des fonctionnaires indigènes, prennent les armes (1909), obtiennent une vague autonomie (1911), puis, une fois les Ottomans chassés des Balkans, l'indépendance effective (1912), la nouvelle nation, dont l'Europe trace les frontières (1913), se heurte encore à ses voisins. L'Autriche lui impose un *mbret* (empereur), qu'au bout de six mois

chassent les indigènes, puis, profitant de la guerre européenne, fait main basse sur tout le Nord. L'Italie débarque ses troupes à Vallona (1915), proclame son protectorat, installe ses postes sur la route Saranda-Kortcha (Santi-Quaranta-Koritsa), occupe l'Albanie entière (1919), jusqu'au moment où la révolte lui impose l'évacuation (1920). Les Grecs, qui avaient pris Kortcha, les Serbes, qui s'étaient avancés jusqu'aux environs de Shkodra (Scutari), durent encore céder à la pression de l'Europe. Les routes du Sud et du Nord restèrent aux mains des Albanais.

Dès lors, maîtresse des communications entre les tribus du Nord, entre les villages du Midi, les parties les plus divisées, les plus menacées de son territoire, l'Albanie est constituée en un État national. Elle a presque partout de nettes frontières, les crêtes des Malciya Madhé au Nord, les monts des confins macédoniens à l'Est, au Sud les culs-de-sac, les hautes vallées descendant du Pinde. Elle est pourvue de côtes malsaines, mais où quelques rochers abritent quelques ports. Les larges plaines de l'Ouest permettent les relations Sud-Nord. Là, à proximité de la *via Egnatia*, qui facilite les rapports entre les clans féodaux du Centre, à Tirana, elle a placé sa capitale. Dans un Parlement s'y assemblent les élus des musulmans (environ 70 % de la population), des catholiques du Nord (10 %), des orthodoxes du Midi (20 %) : la diversité des religions n'a point empêché la communion nationale.

II. — LA IOUGOSLAVIE

L'axe de la Save. — L'État serbe, tourné vers le Danube, croissait sur la route du Midi. L'Autriche-Hongrie lui imposait cette voie. Elle prétendit même confisquer l'unité des Iougoslaves ; pour supprimer la Serbie, elle déclencha la conflagration euro-

péenne, dont elle mourut. En 1918, l'État serbe, se retournant vers le Nord, se conjugue avec les nouvelles Croatie et Slovénie, s'oriente sur le chemin de la Save.

Des jalons y étaient plantés.

Depuis le XVIII^e siècle les centres religieux, intellectuels serbes étaient, hors de l'empire ottoman, Karlovtsi et Novi Sad sur le Danube : des moines itinérants qui s'y fixent, Raïtch, Obradovitch, vulgarisent les chroniques et les « recueils édifiants » ; vers 1830 Vouk Karadjitch y répand ses transcriptions de *pesmé* et ses annales dans le dialecte *chto* (« quoi » en serbe occidental), qui va devenir la langue nationale. De Zagreb, à la même époque, le Slovène et catholique Gaï établit une concordance graphique entre l'alphabet latin du dialecte *kavî* (« quoi » en slovène) et l'alphabet cyrillique du *chto*, crée la langue serbo-croate, réduit à l'état de patois le dialecte *tcha* (« quoi » en croate). De Lioubliana, suscité par l'unité napoléonienne des « Provinces illyriennes », le poète Vodnik jetait le premier cri d'espoir en l'« Illyrie ». Les clubs, les *Matitsé* (« Mères »), de Lioubliana, de Novi Sad, l'« Académie iougoslave » de Zagreb préparèrent, au XIX^e, la cohésion nationale.

À côté de ces jalons intellectuels, des jalons économiques préludèrent à la liaison. Une série de foires s'échelonnent sur la Save ou les rivières voisines, Belgrade, porte des porcs serbes, Novi Sad, centre des vins et des soies, Ossiek, usine des sucres, Soubotitsa (la Szabadka magyare), marché du gros bétail, Maribor (le Marburg allemand) sur la Mur avec ses moulins, ses brasseries, son embarcadère des vins, des cuirs, des porcs. La Save est le « chemin qui marche » des grains, des bois. Le « chemin de fer du 45^e parallèle », voie la plus courte d'Europe vers l'Orient, passe par Belgrade et Zagreb, débouche au port de Fiume, porte sur la Méditerranée

de l'État hongrois, qui en avait fait un « corpus separatum », détaché de la Croatie arbitrairement.

L'attraction mésopotamienne. — Vers les Mésopotamie grasses et poissonneuses, de tous temps les Croates et Serbes des *planiné* dinariques menaient hiverner leurs troupes. S'exilant volontairement devant la conquête ottomane, des centaines de mille Serbes passèrent au Nord de la Save : la « Grande Migration » de 1690 entraîna, sous la conduite du patriarche de Petch (Ipek) au moins 100 000, peut-être 500 000 Serbes de la Rachka, de la Choumadia, les installa à l'Est du Danube ; cette nouvelle *Voïvodina* (« Duché ») serbe tendit à former un État dans l'État hongrois. La révolution de 1848 échoua, mais, en 1868, un « contrat » fonda un « royaume triunitaire de Dalmatie-Croatie-Slavonie » (dont au reste était exclue la Dalmatie autrichienne), qui resta sur le papier.

C'est que l'attraction de ces plaines se produisait en sens inverse. La poussée vers le Sud des Allemands et des Magyars respectait la Montagne, armait les Croates des « Confins militaires » en garde-frontière de l'Empire. Mais, sans obstacle, elle déversait ses *Chvabé*, ses colons « souabes », dans le Banat, la Batchka, la Barania, puis, à partir de 1867, ses instituteurs, ses Franciscains, ses fonctionnaires, qui s'efforçaient de « magyariser ». En vain. La « coalition serbo-croate » (1903), la « déclaration de Corfou » qui reconnaît le roi de Serbie (1917), préparent le « royaume des Serbes, Croates et Slovènes » (1919), dont les frontières sont tracées par les traités à Saint-Germain, à Trianon.

Sur ces plaines, que la nature prolonge vers le Nord, les seules limites politiques sont posées par la volonté des habitants, différenciés par la langue. Mais l'enchevêtrement des Slaves, Allemands et Magyars rendait la

démarcation difficile. La ligne de la Drave (dépassée à l'Est et à l'Ouest pour laisser au nouvel État les marchés de Soubotitsa, Petchouh et Maribor) englobe en Iougoslavie environ 500 000 Magyars et 500 000 Allemands dispersés. Il y eût eu bien davantage de Slaves en deçà d'une frontière dessinée plus au Nord.

L'attraction adriatique.— Sur le versant adriatique des montagnes dinariques des difficultés surgirent encore, nées d'une autre colonisation. A vrai dire, sauf en de rares points, elle était plus un vestige du passé qu'un témoignage de vitalité présente. Le long de la frange dalmate Venise avait jadis essaimé les relâches de sa thalassocratie orientale : la trace monumentale s'y garde aux frontons des villes. Le fond de la population cependant restait, même pour les Vénitiens, ces « Esclavons », aux bateaux desquels ils affectaient un quai dans leur port. Aux XIII^e, XIV^e, XV^e siècles, appelés pour repeupler les bourgs ravagés d'épidémies orientales, ou fuyant l'invasion ottomane, des Serbes y importent le dialecte *chto* (le *tcha* recule), les légendes épiques qui alimentent toute une littérature, irradiée du foyer serbe, la république de Doubrovnik (Raguse). Le recensement autrichien de 1910, peu favorable aux Slaves, compte en Dalmatie 610 000 Slaves, 18 000 Italiens (11 000 à Zara), en Istrie 223 000 Slaves, 147 000 Italiens (90 000 sur la côte Ouest), dans Fiume et ses faubourgs 29 000 Slaves, 24 000 Italiens (ceux-ci en ville).

Les Italiens sont demeurés les maîtres du cabotage local : leurs voiliers, quelques vapeurs, armés à Bari, Trieste, Fiume, circulent dans les *canali*, ramassent bois, pâtes à papier dalmates (80 % de l'exportation). Mais le mur barre les relations vers l'intérieur.

D'où le rôle de la « porte de Fiume », seule sortie des terres iougoslaves sur l'Adriatique. Le port de Fiume,

en sommeil (310 000 t. en 1875), se réveille lorsqu'est construit le chemin de fer vers la Save (6 millions de tonnes en 1912). C'est, écrit Wilson en 1919, « non pas un port italien, mais un port international, desservant le pays à l'Est et au Nord du golfe » : il expédie bois et pâtes des forêts dinariques, farines et sucres des plaines pannoniennes, reçoit charbons anglais, riz de l'Inde, cotons hindous et américains. L'Italie s'adjuge Zara, plusieurs îles dalmates et les passes du Quarnero (traité de Rapallo, 1920), s'empare de Fiume, ne laisse à la Iougoslavie que le faubourg croate de Souchak, le delta de la Fiumara et le petit Porto Baros (traités de Rome, 1924).

La barrière des Alpes. — Les Montagnards de l'intérieur se fondirent dans la nouvelle nation : les Monténégrins renvoyèrent leur roi, traître à la cause unitaire ; les Bosniaques, même musulmans, les Croates, même républicains, les Slovènes catholiques acceptèrent le roi orthodoxe, demandant seulement des garanties administratives, que les « centralistes » de Belgrade n'accordèrent qu'après six ans.

A l'Ouest le peuplement slave des plaines et des plateaux karstiques s'était arrêté aux hautes montagnes. Devant les Alpes slovènes il se borna aux bassins alignés sur la Save et la Drave ; un écran de forêts denses lui interdit les pâturages des cimes : aussi n'a-t-il guère rencontré là de concurrents. Chaînes et rivières, dirigées d'Ouest en Est, ont contrarié la poussée allemande, qui n'a point dépassé le bassin de Klagenfurt. Un plébiscite (1921) le laissa à la petite Autriche issue du traité de Saint-Germain.

Plus au Sud, dans la *Carniole* (en slave : frontière), non moins nette est la limite linguistique entre Slaves et Italiens : elle coïncide à peu près avec les bornes géo-

graphiques du karst. Les Slovènes habitent la région des plateaux calcaires, secs et nus, les Italiens les plaines alluviales et fertiles qui commencent sur la rive droite de la Sotcha ou Isonzo.

Invoquant leurs « droits historiques », l'héritage de Rome, de Venise, les Italiens revendiquaient la région comprise entre les deux villes italiennes de Trieste et de Gorizia (comté de Gorizia et Gradisca : 154 000 Slovènes, 90 000 Italiens, selon le recensement autrichien de 1910). Invoquant des nécessités stratégiques, le besoin d'une frontière montagneuse qui couvrirait le port de Trieste, leurs géographes tracèrent, entre la Save et l'Adriatique, une ligne de partage des eaux, impossible à repérer dans un pays de pertes karstiques, mais qui, coupant en deux la zone slovène, laissait à l'Italie le plateau de Tchitcharria, qui barre l'Istrie au Nord, et jusqu'au Triglav les sommets des « Alpes juliennes ». Le traité de Rapallo (1920) enregistra la renonciation à plus de 500 000 Slovènes d'une Yougoslavie, restée serbe dans sa politique, moins préoccupée de l'Ouest que des problèmes du Midi.

III. — LA ROUMANIE

Le revers karpatique. — Le croissant des Carpates marquait strictement la frontière politique de l'État moldo-valaque, Roumanie inachevée. C'était un mur militaire commode, avec ses deux bastions des « Alpes de Transylvanie » au S.-O., des « Alpes de Boukovine » au N.-E., et entre eux la courtine rentrante de Valachie orientale : les cols valaques convergent vers la plaine, voies naturelles d'invasion, tandis que derrière le front moldave les hautes vallées transylvaines semblent un chemin de ronde, où l'étranger monta la garde.

Une frontière militaire n'est pas toujours frontière naturelle. Malgré l'apparence que figure la

chenille noire de la carte, la Montagne roumaine, aplanie en *plaiouri* de pacage, sillonnée de ces « chemins de brebis » parcourus périodiquement par les troupeaux et les hommes, coupée de plans inclinés et de torrents, de trains de bois et de radcaux, cette Montagne accueillante ne fut jamais une frontière ni de langue ni de genre de vie. Le Roumain, qui se meut, *a se mouta*, comme il dit, transhume de haut en bas de la chaîne ; il s'abrite de part et d'autre des Carpates dans la même maison de bois revêtue, comme d'un couvercle, de ses bardeaux inclinés, cerclée de balcons, de colonnes sculptées ; il revêt les mêmes gilet et mantelet brodés ; il se sert des mêmes tapis aux vives couleurs, des mêmes ustensiles ciselés. C'est la même civilisation.

Les Roumains, qui hantent de préférence les forêts et les bocages, occupent la majeure partie de la cuvette transilvaine. Quoique revendiquant comme leurs tous les bilingues, les Magyars y avouaient en 1910 plus de 2 millions de Roumains contre un million de Transilvains sachant le hongrois, bref presque toute la population rurale (88 % des habitants de l'*Ardéal*). Ce sont les pays déboisés, plaines du haut Oltou, d'entre Oltou et Mourech, plaines limoneuses longeant la Tisza, qui ont recueilli colons magyars (Szekler), colons allemands (Sachii), laboureurs magyars ou serbes. La vaste plaine découverte n'est plus le domaine du paysan roumain.

La reconquête paysanne transilvaine. — Le problème transilvain ne fut pas au XIX^e siècle un unique problème politique : ce fut aussi une question d'émancipation intellectuelle, et surtout une question de reconstruction sociale. Le Roumain de Transylvanie, réduit à la portion congrue par 8 500 gros propriétaires allemands et magyars, n'avait guère que 3 hectares de champ :

2,5 % des Roumains seulement figuraient parmi les moyens propriétaires (de 5 à 25 hectares) ; 50 % se partageaient 7 à 8 % de la terre arable. Un esclavage économique s'ajoutait à la servitude politique : le Roumain se louait comme journalier pour ne pas mourir de faim ; ce régime permettait à l'oligarchie magyare de garder sur ses terres une main-d'œuvre bon marché. Sur la lutte nationale une lutte sociale se greffait.

Les séminaires et les collèges, fondés par les évêques transilvains, l'évêque « uni » de Fogarash, puis de Blaj, l'archevêque « gréco-oriental » de Sibiiou, ces pépinières de grammairiens, d'historiens eurent beau, au XIX^e siècle, exhumer les vieux titres des Roumains à l'unité, cette Renaissance littéraire fut sans portée pratique tant qu'un bouleversement social ne vint saper les bases du régime féodal hongrois. La guerre de 1914, déclenchée sinon par l'initiative, au moins par la complicité du gouvernement magyar, vint détruire l'État hongrois, fondé sur l'exploitation par une aristocratie nationale des paysans slaves et roumains. L'armée roumaine n'eut qu'à cueillir comme un fruit mûr la Boukovine, la Transilvanie, le haut Banat. Les traités de Saint-Germain et de Trianon (1919-1920) donnèrent à la Grande Roumanie des frontières linguistiques. Ce sont aussi des limites naturelles : elles coïncident avec le pied des montagnes, encore peuplé de ces paysans défricheurs, Rodna karpatique, Bihor, *codri* bocagers du Banat ; elles englobent en outre, sur la plaine, les marchés agricoles de ces Piémonts roumains. La reconquête agraire suivit : la réforme de 1918-1921 institua par des expropriations, au profit d'associations villageoises, une petite propriété paysanne, assise sociale de la nation.

Le glacis moldave. — Sur le versant oriental des Karpates les mêmes questions qu'en Transilvanie se

posaient. À côté des 185 000 Allemands (surtout en Boukovine et Bessarabie du Sud), des 350 000 Juifs, germanisés de langue (le yiddisch), des 700 000 Ruthènes ou Oukraïniens (la moitié en Boukovine) — ces chiffres étant au reste fort approximatifs —, les 3 millions et demi de Roumains formaient dans la Bessarabie russe et la Boukovine autrichienne la masse la plus compacte, mais la plus pauvre, la plus inculte. Ils sont là encore les hommes des bois, forêts et *codri*, ne descendant guère sur les steppes, domaine des Slaves, dans les villes, proie des cabaretiers, négociants et banquiers juifs (les 2/3 de la population urbaine moldave), parfois des industriels et des fonctionnaires allemands. Les Roumains laissaient à leurs maîtres les vastes domaines (45 % de la surface en Boukovine, 33 % en Bessarabie) ; chacune des 200 000 familles moldaves, sur les 290 000 propriétaires de terres bessarabiennes, devait sur 7 hectares ou moins trouver sa subsistance ; 94 % de ces paysans ne savaient ni lire ni écrire.

Là encore la reconquête était surtout une reprise agraire, une reconstruction sociale. Elle est aussi précédée d'une propagande intellectuelle, menée par les prêtres, les professeurs de la Moldavie ottomane, contrecarrée par les essais de russification qui interdit le roumain dans l'enseignement (1867) et les livres (1883). La chute de l'empire des Tsars fit surgir la « République moldave » de Bessarabie : une réforme agraire radicale supprima tous les grands domaines, même forestiers, dépassant 100 hectares, octroya aux pauvres 6 ou 8 hectares payables en 40 annuités (1918) ; dans la Boukovine, affranchie de la domination autrichienne, la révolution agraire se fit contre les Allemands et les Juifs expropriés en faveur des exploitations foncières de 4 à 8 hectares (1919). Le Parlement de Bucarest sanctionna cette législation sociale de la

Roumanie unifiée (1920) : la nation roumaine est partout faite de petits propriétaires ruraux.

IV. — LA BULGARIE

Le domaine bulgare et ses bornes. — La Ligue et la guerre balkaniques avaient constitué un État bulgare unifié, indépendant : il débordait au Sud les Rhodopes ; en Thrace il accédait largement à l'Égée (1912). Depuis lors cet État s'est rétréci, est rentré dans ses limites naturelles : la première agression bulgare contre les Grecs et les Serbes (30 juin 1913) lui fait perdre Kavalla, Andrinople, Silistria (traité de Bucarest), la seconde agression (23 septembre 1915), qui le place aux côtés de l'Allemagne, de l'Autriche et lui octroie la Macédoine, la Morava, la Dobrodgea, finit par lui ravir, avec ses nouvelles conquêtes, toute la Thrace occidentale (traité de Neuilly, 1919). Ses voisins rognèrent les ongles d'une Bulgarie impérialiste, lui imposaient l'arrêt sur des frontières solides, au Nord le Danube et le Déli Orman, à l'Ouest les montagnes bornant les bassins de la Morava et du Vardar, au Sud la cime du Rhodope, au S E les plateaux thraces qui dominent la Maritsa.

Les frontières militaires ne sont point toujours des limites nationales. Le premier État bulgare sorti des ruines de l'empire ottoman débordait-il la nation bulgare ? L'État bulgare de Neuilly coïncide-t-il avec la nation ? Cette double question a fait couler en Europe des flots d'encre, dans les Balkans des flots de sang. Il faudrait, pour la trancher, des enquêtes sur place, minutieuses et impartiales, qui n'ont point été faites encore.

On peut en attendant se contenter d'une préalable remarque : il faudrait définir le sens du mot « Bulgare ». Jusqu'à l'émancipation de la Bulgarie danubienne, il désignait dans les Balkans le cultivateur attaché à la glèbe, resté sous le joug ottoman ; avant 1878, Nich,

Pirot, en plein pays des Chopi, étaient regardées comme terres bulgares ; depuis la création de l'Exarchat, d'une Eglise « bulgare » (1870), protégée de la Russie, les Slaves macédoniens revendiquaient le nom de « Bulgares », regardaient vers Sofia, plutôt que vers une Belgrade asservie à l'Autriche et qui renonçait momentanément à la délivrance des Iougoslaves.

L'impérialisme bulgare : les frontières Nord. — En 1903 la Serbie des Karageorgévitch rompt avec l'Autriche, redevient le Piémont des Slaves balkaniques. Les dirigeants bulgares, à leur tête le prince Ferdinand, qui se couronne « tsar des Bulgares » (1908), prennent à leur compte, à défaut du rêve médiéval et de l'objectif de « Tsarigrad » (Constantinople), le programme russe de 1870-1878, la reconstitution territoriale de la Bulgarie de l'Exarchat. L'Exarque bulgare, créé par le Sultan et le Tsar russe pour faire pièce aux Grecs et aux Serbes, avait eu sous son obédience tous les Slaves orthodoxes ottomans : il s'arrêtait à Nich et Pirot (devenus serbes en 1878), Skoplié et Okhrida (depuis 1874), Dibra et Monastir (depuis 1897), Salonique et Andrinople, et, au Nord, à toute la ligne du Danube, de la frontière serbe à la mer. L'école normale de Salonique forma les instituteurs et par eux dressa l'élite d'une génération entière. Des « comités » de Sofia, de Salonique essaimèrent ces *comitadji*, qui agitèrent vingt ans le Centre balkanique, puis s'efforcèrent de convaincre l'Europe que la Dobrodgea, la Macédoine, la Thrace étaient les Alsace-Lorraine de la Bulgarie vaincue.

Dans la Dobrodgea d'avant 1913 les 48 000 Bulgares (rapports des préfets roumains de 1911), voire les 51 000 des statistiques russes invoquées par les Bulgares, ne peuvent se mesurer avec les 186 000 hommes dont la langue est le roumain ; au surplus

le colon roumain a été, depuis 1878, le grand défricheur de ces steppes, et le pâtre des Karpates y descend toujours hiverner. Sur la Dobrodgea méridionale, cédée à la Roumanie en 1913, nul renseignement n'est digne de foi : les chiffres bulgares de 1910 alignent 34 000 Bulgares, 106 000 Turcs, 11 000 Tatars, nonobstant l'unanimité des voyageurs qui donne pour musulmane la grande masse des paysans. Jusqu'aux collines boisées du Déli Orman, la Dobrodgea forme une unité naturelle : plus au Sud, avec le loess découvert, les amples champs de blé, commence le pays bulgare.

L'impérialisme bulgare : les frontières Sud. — On ne possède pour la Macédoine que des recensements confessionnels, opérés par familles, interprétés au gré des propagandes par de fantaisistes commentateurs. Ainsi le Bulgare Brancof (pseudonyme qui cache un secrétaire de l'Exarchat) multiplie par 8 le nombre des familles « bulgares » (il faut lire exarchistes), par 5 celui des familles « grecques » (c'est-à-dire patriarchistes) ! N'oublions pas non plus les méthodes de conversions momentanées, à prix d'argent ou de menaces, coutumières des comitadji de toutes langues. En fait, nous l'avons vu, les dialectes slaves de Macédoine sont d'insensibles transitions entre le bulgare et le serbe. Indifférent à toutes ces polémiques linguistiques, ne songeant sur le *tehflik* qu'à secouer le joug du *bey* musulman, qu'à posséder sa glèbe, amorphe au point de vue national, le paysan de Macédoine a accueilli tour à tour le libérateur, qu'il vint de l'Est, du Nord. C'est l'attraction de l'État voisin le plus stable qui donnera aux Slaves macédoniens leur nationalité définitive. Or, la barrière des Rhodopes, la route du Vardar tendent à les englober non dans la nation maritséenne, mais dans la sphère nationale dont l'axe est la Morava.

Dans la Thrace orientale, les statistiques religieuses ou linguistiques (elles varient du simple au double) ne peuvent pas fournir de plus sérieuses appréciations. Au reste, la population, à la merci des vicissitudes politiques, y est encore fort instable (400 000 Turcs émigrés après les guerres balkaniques, 100 000 Grecs expulsés de 1914 à 1918, affirment les gouvernements). Dans la Thrace occidentale (entre Mesta et Maritsa), les services de l'occupation interalliée (française) en 1920 recensèrent 74 000 Turcs, 56 000 Grecs, 54 000 Bulgares, 11 000 Pomak (Bulgares musulmans) ; mais la commission interalliée d'enquête en « Macédoine orientale » évaluait, en 1919, à 80 000, sur 305 000 indigènes, les morts, déportés et fuyards sous la dernière occupation bulgare. On conçoit que les Grecs aient, à Neuilly, exigé la solide frontière des Rhodopes.

V. — L'HELLADE

Le circuit égéen. — L'État grec, formé à l'issue des guerres balkaniques (1913) par la réunion au royaume des Îles et des Campagnes du Nord, ne réalise pas encore la « Grande Idée » de la *basileia* médiévale, qui devait autour de Byzance assembler la nation « romaine ».

Pour l'homme du peuple, qui se dit toujours *ród-maios*, ce sont des compatriotes qui circulent autour de l'Égée : sous le même ciel, devant la même mer, dans les mêmes bourgs plantés sur le roc, inclinés vers les mêmes plages, les marins grecs des côtes thraces, anatoliennes vont aussi décharger barriques de vin, amphores d'huile, et, en outre, sacs de blé, caisses de raisins secs, de tabac. Blé et tabacs, c'est ce dont cette nation littorale a besoin, pour vivre d'abord, pour se procurer ensuite au dehors les produits manu-

facturés. En 1911, le royaume importait 300 000 tonnes de céréales (pour 35 millions de francs), achetait pour 34 millions de charbon et de tissus, expédiait à ses fournisseurs 36 millions de raisins secs et tabac. Il lui fallait donc, pour assurer son équilibre économique, acheter moins de blé, vendre plus de marchandises de luxe, en l'occurrence le tabac. Il avait tenté d'augmenter l'étendue de ses propres terres arables, de dessécher sur ses plaines les marais qui subsistaient : il en restait encore en 1914 396 000 hectares. Solution insuffisante. Comment alors n'être pas tenté d'annexer les riches plaines littorales à l'Orient de l'Égée ?

Sans doute, sur ces plaines, les langues sont fort mêlées. Mais partout les Hellènes, marins, marchands, instruits, riches, font la fortune des villes : les mahonnes grecques courent la mer de Marmara, approvisionnent Constantinople de céréales anatoliennes ; dans les Détroits, les bateaux de pavillon et d'équipage grecs tiennent la tête derrière les vapeurs anglais. En Thrace orientale, les statistiques confessionnelles (de source grecque 1911) comptaient 603 000 Musulmans et 812 000 Grecs dont respectivement 308 000 et 235 000 à Constantinople (839 000 « Turcs », 547 000 « Grecs » sur les registres ottomans). Dans le kaza (arrondissement) de Smyrne, en 1912, en face de 96 000 Turcs, 243 000 Hellènes étaient inscrits par leur Église.

Smyrne. — Dans Smyrne même se reflète ce caravansérail oriental : étageant ses maisons blanches sur sa baie bleue, sous son ciel indigo, implacablement pur et sec, sauf de novembre à janvier, la Smyrne de 1913 était de ces villes méditerranéennes qui font pendant aux cités helléniques de l'autre bord de l'Égée. On y parle le plus vivace témoin de l'ionien classique ; on

s'y entretient d'Homère comme d'un compatriote du cru ; les écoles grecques étaient les plus fréquentées, les plus nombreuses (en 1912, dans 88 écoles 20 755 élèves) ; des Grecs dirigeaient les industries essentielles, minoteries, tanneries, savonneries, pâtisseries, préparation, emboîtage de raisins secs et de figes, établissements vinicoles, etc. ; des Grecs détenaient tout le moyen et petit commerce, la moitié des maisons d'importation, presque tous les petits voiliers, et parmi les vapeurs indigènes 160 000 tonneaux en 1914 contre 123 000 naviguant sous pavillon ottoman avec des équipages hellènes ; des Grecs faisaient le cabotage autour de l'Archipel, exportaient les raisins secs, la vallonnée des chênes et les figes. Ce littoral faisait la fortune du port, et la région côtière était grecque par dessus tout : dans un rayon de 105 kilomètres plus de 600 000 Hellènes.

Mais Smyrne, si grecque fût-elle, ne l'était pas exclusivement. L'impartial Bulletin de la Chambre de commerce française ne dénombrait en 1912 que 50 % de Grecs sur les 400 000 habitants. Le quartier ture, plus misérable derrière ses murs de bois peint, n'était pas moins peuplé. Sans doute cette masse était plus récente. Sans doute son importance relative était due à une politique barbare, qui, de 1912 à 1920, déporta des milliers de Grecs, détruisant les petits bourgs, transplantant le bétail humain. Si féroce soit-elle, cette violence réussit. Smyrne commençait à perdre sa vitalité hellénique (15 000 déportations en 1917, et boycottage des bateaux grecs). La guerre gréco-turque de 1921-22 prétendit régler par la force ce contact de deux peuples qui, à la liaison des terres asiatiques et des mers européennes, affirmaient avoir un égal droit à un plus large horizon.

L'obstacle : l'État anatolien. — La « Grande Idée »

de la *basileia* égéenne se heurtait à des obstacles venus de la nature même. Si les côtes de Thrace, d'Anatolie, attiédies par les hivers, brûlées par les étés maritimes, portent ces bourgs et ces marines, abris et débarcadères des caboteurs hellènes, qui sont la marque même de la Méditerranée, en revanche les plateaux intérieurs, steppes venteuses, glacées ou ardentes, sont l'incontestable domaine des peuples qui ont gardé les mouvantes coutumes de cavaliers et de bergers. En Thrace orientale, Grecs et Turcs se font équilibre. Dès que l'on passe les Détroits, sur la rive asiatique les musulmans sont les maîtres (748 000 contre 355 000 chrétiens, de l'aveu des évêques grecs eux-mêmes). Dans toute l'Asie mineure, écrasante est la supériorité numérique des Turcs (près de 7 millions, à côté d'1 million $\frac{1}{2}$ de Grecs et de 500 000 Arméniens).

Dès que l'on s'éloigne de la côte, que l'on franchit les chaînes blanches, quand les vallées ne prolongent pas leur vert ruban d'oasis, on pénètre dans la steppe, voire le désert : ces maigres pacages de moutons, de chèvres, donnent au sobre Ture sa pitance, le mouton grillé (*kébab*), la crème laiteuse (*kaïmak*), le lait caillé (*yaourte*). De ci de là, entre les chardons, *gœl* saumâtres, tentes pileuses des pâtres Iourouk, villages de pisé, enfouis vers l'eau entre les tamarix, les platanes et les saules. Le paysan ture y vit de ses troupeaux, de quelques carrés de pois chiches, de fèves, d'orge, d'avoine, de maïs parfois. Sur les ondulations les forteresses de la steppe : le konak en marbre de Koniah juché sur sa colline ; la triple enceinte et les tours d'Angora sur son rocher volcanique. Sans conteste le Ture est chez lui.

A ces plateaux d'Asie, que des côtes d'Europe séparent de la mer, il faut aussi un débouché. Quel maître tiendra ce littoral, ces approches de la mer, qui faisaient

pleurer d'allégresse les soldats de Xénophon libérés des immensités de l'Asie ? L'État littoral grec ou l'État ture continental ?

La lutte pour les côtes. — Une nation n'acquiert son unité territoriale que si l'unité est faite auparavant dans les esprits. Les forces géographiques sont seulement latentes : il appartient à l'initiative humaine de concevoir leur puissance, de dégager leur opportunité. L'homme d'État, pourrait-on dire, est celui qui les réalise. La Grèce eut la chance d'en posséder un à l'heure critique de son histoire ; mais elle ne sut point le comprendre ni l'utiliser toujours. Celui qui avait su résoudre la question crétoise, régénérer le royaume, imposer l'union nationale, créer la Ligue balkanique, chasser d'Europe l'empire ottoman, Vénisélou, ne put jouer pendant la guerre européenne le rôle que lui promettait son passé. Les Grecs misèrent sur son adversaire, le *basileus*, qui avait pris le nom de Constantin XII, s'imaginait qu'il succéderait au dernier empereur de Byzance. Il fallut la défaite de l'Allemagne pour ramener à Athènes Vénisélou : son habileté obtint des Alliés un traité qui attribua à la Grèce la Thrace entière (sauf la banlieue de Constantinople), le territoire de Smyrne, les Iles (sauf Rhodes et le Dodécannèse où s'embossait l'Italie) (traité de Sèvres, 1920). Le traité de Neuilly ayant retiré à la Bulgarie la Thrace occidentale, la nation hellénique achevait le périple de l'Égée.

Cependant cette nation s'effritait aussi dans des querelles intérieures : les kommatarkes renvoient Vénisélou, et Constantin, revenu, reprend son rêve impérial. Au contraire, l'empire ottoman disparu, il ne subsiste dans les steppes anatoliennes qu'une nation turque homogène, un gouvernement issu de la

« Grande Assemblée nationale », qui refuse de ratifier le traité signé par le Sultan déchu, répond à la guerre grecque par la victoire, et, renonçant à tous les territoires non tures, refait par les armes et la diplomatie l'unité de la « Turquie ». Le traité de Lausanne lui rend la Thrace orientale (avec la gare d'Andrinople sur la rive droite de la Maritsa), Imbros et Ténédos qui commandent les Détroits, et Smyrne, au reste incendiée à l'entrée des armées turques (1923). Le littoral oriental échappe à l'État hellène.

La nouvelle République grecque (1924) sut au moins accomplir l'œuvre titanique d'assembler sur son territoire les fugitifs de la nation : elle recueillit parmi cinq millions de compatriotes, sur un sol dont le quart à peine est intensivement cultivé, près de 1 500 000 Grecs, fuyant la Thrace, l'Anatolie turques, ou chassés des côtes perdues. Ces immigrants, surtout femmes, enfants, vieillards, s'établirent en colonies agricoles sur les plaines vacantes ou libérées de Thrace occidentale, de Macédoine ; ou bien ils importaient les industries ancestrales, tapis, soieries, céramique, émigrées d'Asie mineure, ils s'installaient dans Salonique, relevée de ses cendres, dans les villes-champignons, qui poussèrent aux portes d'Athènes, dans la banlieue du Pirée. Dans l'État égéen la nation grecque se cristallise.

CINQUIÈME PARTIE

LA PÉNÉTRATION EUROPÉENNE

CHAPITRE UNIQUE

LES FACTEURS DE L'INTERVENTION

Les nations balkaniques ne sont point isolées : leur sort ne dépend pas exclusivement d'elles. Impossible de comprendre la politique interne de ces peuples, qui se coagulent et se juxtaposent à peine, si l'on oublie le rôle des puissances européennes. Celles-ci furent pour leur jeune croissance des obstacles ou des étais.

Des considérations généralement égoïstes font mouvoir les grandes puissances. De ces mobiles utilitaires on peut chercher à dégager les causes. Que viennent demander aux Balkans les États européens ?

Les Balkans, c'est la croisée des chemins maritimes et terrestres qui vont d'Europe en Asie. Ce devait être la rencontre des États se disputant les carrefours de la

Méditerranée orientale : thalassocraties européo-asiatiques, empires continentaux en quête de débouchés sur la mer, les puissances « à intérêts généraux » (ainsi se qualifièrent-elles elles-mêmes en 1919) devaient nier les « intérêts limités » des petits peuples des Balkans ; plus exactement, elles ne les défendirent que dans la mesure où ces intérêts contrecarraient les rivaux. Les Balkans devinrent ainsi un des champs de bataille d'une Europe envahissante. Au XIX^e siècle ce fut d'abord l'investissement par des vassaux, que l'on disposait au pourtour : Grèce anglaise, Roumanies russes, Serbie autrichienne, Bulgarie russe, infructueux essais d'Albanie italienne. Mais ces jeunes États eurent tôt fait de secouer ces tutelles. Ce fut alors, au XX^e siècle, par les chemins de fer et les banques, des tentatives de mainmise économique, pour laquelle l'Allemagne se montra supérieurement outillée. Du heurt du *Mittleuropa* débordant et de la thalassocratie anglaise, alliée pour une fois de l'expansion russe, sortit la guerre de 1914, creuset où se devaient fondre les amalgames des nouvelles nations.

I. — LE DRANG MAGYAR-ALLEMAND

La ferme hongroise et la descente sur Salonique. — La Hongrie ne fut maîtresse de ses destinées qu'en 1867 : dans la nouvelle monarchie dualiste, détournée des ambitions sur l'Italie ou sur l'Allemagne, elle prit le gouvernail de la politique extérieure, mit le cap sur les Balkans, pour le profit de ses grands terriens.

L'Alföld et les coteaux qui l'environnent regorgent de blés, de sucres, de vins : le condominium dualiste se les réservait par une union douanière, sans cesse renouvelée, mais, depuis 1907, plus malaisée à maintenir ; trouvant insuffisante la clientèle viennoise, les agrariens de Pest se mettaient en quête de débouchés plus fructueux, plus larges, plus libres.

Les petits États balkaniques, pays de montagnes et d'élevage, pouvaient absorber les blés, les sucres, les vins du Nord. Aux portes mêmes de la Hongrie, la Serbie, pour obtenir son indépendance politique (1878), avait dû la payer d'un vasselage économique absolu : le traité de commerce de 1880 livrait à l'Autriche-Hongrie son crédit, ses tarifs ferrés, fluviaux, 60 % des importations serbes, 89 % des exportations (les prunes et les porcs) ; en 1911 encore, la Serbie tirait de son voisin 47 millions de francs de marchandises (quand ses achats étrangers totaux dépassaient à peine 115) ; quand le petit pays résistait, on entravait la sortie de son bétail (la « guerre des porcs », 1906-1911). La Serbie chercha vers Salonique son issue et son salut.

Mais Salonique est aussi un port austro-hongrois : elle recevait en 1910 23 millions de produits austro-hongrois (plus 14 millions d'allemands) contre 16 et 14 millions de marchandises anglaises, italiennes. Salonique devint port de transit serbe, et, dans la guerre économique, l'Autriche doit capituler. La double monarchie tente sur un autre terrain sa revanche. Elle a déjà poussé au Vardar ses tentacules, les montueux et difficiles « Chemins de fer orientaux » de Bosnie-Macédoine, de Mitrovitsa à Uskub. Il ne reste qu'à faire sauter le verrou serbe, s'ouvrir la route de la Morava vers la Méditerranée orientale.

La Macédoine partagée, l'Autriche-Hongrie démembrée, la Yougoslavie obtint un port franc dans le port de Salonique (1914), partagea avec la Grèce l'exploitation de la voie ferrée. Belgrade réclame encore la cession de cette ligne du Vardar en territoire hellénique.

L'usine allemande et le Berlin-Byzance-Bagdad. — Le *Drang nach Osten* austro-hongrois était subventionné par l'Allemagne : les « Chemins de fer orientaux », du

sandjak vers le Vardar, avaient aussi des actionnaires et des ingénieurs allemands ; les marchands des modes de Vienne étaient aussi colporteurs de la pacotille allemande. L'Allemagne industrielle commençait à déverser dans l'empire ottoman les objets bon marché de son usine, à chasser les produits de Grande-Bretagne et de France : en 1882 les deux empires centraux vendaient pour 2 millions de francs aux pays balkaniques, en 1889 pour 16 millions ; en 1900 l'empire allemand seul importait pour 40 millions dans l'empire ottoman, et pour 115 millions en 1913.

A l'arrivée du comte de Radowitz, ambassadeur à Constantinople (1884), l'empire ottoman devint le champ d'exploitation des industriels de la Ruhr et des banquiers de Berlin : la *Deutsche Bank* obtient la concession de la *Bagdadbahn* (1888) ; la *Deutsche Levante Linie* envoie ses premiers paquebots aux Echelles égéennes (1890) ; dans le port de Constantinople en 1898 200 vapeurs allemands font cortège aux 6 000 anglais, aux 260 français ; les cotonnades et lainages, papiers et allumettes, cuivres et charbons allemands vont jusqu'à Bassorah concurrencer Manchester, Leeds, Swansea, Newcastle. Un réseau de succursales de banques et de *Vereine* germano-balkaniques est le filet commercial que le pangermanisme jette sur le Proche-Orient.

La route de Bagdad passe par la Bulgarie et la Turquie-croûpion de 1913 : le faisceau économique se serre ; l'emprise allemande y est assez vigoureuse pour vassaliser ces États durant la guerre européenne. Lorsque l'Allemagne victorieuse s'établit en Roumanie, elle fait main basse sur les céréales, les bois, les terrains pétrolifères, donne à son industrie, à son capital le monopole du marché roumain (1918). Ce « mélange de commercialisme et de médiéval appétit » (Morgenthau)

devait intéresser tous les petits peuples balkaniques à la défaite de l'Allemagne.

II. — LA DESCENTE RUSSE VERS LA MER

La route des plaines et les États vassaux. — Le contact des plaines russes et des plaines roumaines avait rapproché les populations chrétiennes des deux rives du Dniestr, bien avant que la Russie ne cherchât à raviver les liens religieux avec Byzance, à s'assurer le passage vers une mer moins verrouillée. Pierre le Grand ouvre une lucarne sur la mer d'Azof (1696) ; Catherine II s'installe sur le balcon de la mer Noire, fonde Odessa (1794), Alexandre I^{er} entre au Caucase (1803). La Russie devient un État maritime, mais ses vaisseaux sont enfermés : au delà des Détroits est la mer libre.

Dès lors les peuples balkaniques ne furent que des pions sur l'échiquier des Tsars : protecteurs officiels des orthodoxes depuis 1774, voisins immédiats des chrétiens depuis 1792, les empereurs russes ne voient dans les aspirations nationales que des États vassaux en puissance, passages de leurs armées ou points d'appui de leurs flottes. La Grèce insulaire et excentrique ne les intéresse que par à-coups : les marchands anglais, dès Canning, la leur disputent. La Serbie est dans la sphère de la politique autrichienne. La zone qu'ils se réservent, ce sont les vastes plaines orientales, sur lesquelles dévalent périodiquement, pour arracher au Sultan l'« autonomie » des provinces, les soldats en route sur Constantinople ou les tumultueux ambassadeurs : de la « Dacie » de Catherine II au « mur mitoyen » ture de Tchitchérine, ce sont toujours les mêmes constructions diplomatiques, qui fraient la voie à la descente sur l'Égée. Les principautés roumaines d'Akkerman et d'Andrinople (1826, 1829), l'Exarchat puis la principauté bulgares

(1870, 1878) sont nés en partie de la volonté des Tsars. La portée de l'affranchissement dépassa assez vite les calculs d'une diplomatie égoïste : les véritables Roumanies sortirent de la défaite russe (1856) ; la Bulgarie de Stamboulof secoua rudement la tutelle. La jonction territoriale se brisait devant l'esprit national, qui en appelait à d'autres forces pour dégager son unité.

Le double verrou des Détroits. — La route de terre est une voie de domination politique. Quand, à la fin du XIX^e siècle, la Russie s'éveilla à une vie économique plus large et plus expansive, il fallut aux grains, aux sucres des terres noires, au minerai de fer du Donets, au pétrole du Caucase une autre route vers la clientèle européenne que les chemins de fer à petit rendement. De 1876 à 1914 la Russie méridionale double sa population paysanne et ouvrière (45 millions au lieu de 22). Le travail s'intensifie et l'exportation vingtuple : des ports de la mer Noire sortaient en 1877 36 millions de roubles de matières premières, en 1889 351 millions, en 1903 456, en 1911 631. C'est presque toute la vente russe qui s'écoule par ces douze ports : en 1911 près de 100 % du minerai de manganèse, 88 % du pétrole, 72 % du minerai de fer, 72 % du blé ; le tiers de la récolte de froment de l'Oukraïne (32 millions de quintaux sur 94) s'en va par mer à l'Occident.

Les Détroits sont donc les portes de la Russie du Sud. Qui les tient peut non seulement empêcher le passage des 700 navires russes qui, vers 1910, les franchissaient annuellement, mais encore restreindre singulièrement la vitalité du corps moscovite, qui n'est point affranchi de l'industrie européenne. Le mouvement du port de Constantinople en 1911 est, à cet égard, bien révélateur : sur 276 bâtiments anglais, qui y entrèrent, 102 n'y faisaient que relâche, soit se déchargeant et repar-

tant sur lest pour embarquer des grains, soit n'y laissant qu'une faible cargaison ; le charbon, les produits manufacturés d'Angleterre s'en allaient vers la Russie.

L'isolement économique de la République soviétique ne fait pas table rase de ces intérêts permanents. Tchitchérine, reprenant les projets des Tsars, a combattu à Lausanne pour un État turc allié de la Russie et souverain, pour des Détroits ouverts à la navigation commerciale, mais constamment fermés aux navires de guerre. L'Angleterre s'y oppose : le traité de Lausanne a édicté « la liberté de passage... en temps de paix comme en temps de guerre » (1923). La question des Détroits n'est pas close.

III. — LES BASES DE LA THALASSOCRATIE BRITANNIQUE

Les points d'appui de la flotte. — Depuis que l'Angleterre s'est fixée dans les Indes, la maîtrise de la Méditerranée fut un dogme de la politique britannique : ses vaisseaux allaient cueillir sur les Echelles du Levant les ballots des caravanes asiatiques, avant que le percement du Suez ne leur permît d'aborder directement aux ports de Perse et de l'Inde, d'Australie et d'Extrême-Orient. A la longueur démesurée de cette thalassocratie, qui s'étendait sur le monde, la Grande-Bretagne remédiait par l'étirement de ses escales. En 1800 elle s'installe à Malte, qu'elle ne quittera plus. En 1814, après la défaite napoléonienne, ses navires s'embossent dans la rade de Corfou et ils resteront jusqu'en 1863 pour surveiller, avec le protectorat des « États-Unis des îles Ioniennes », les passes vers l'Adriatique et le golfe de Corinthe : ces îles montueuses, aux côtes découpées surtout sur les canaux de l'Est, à l'abri des vents d'Ouest et des tempêtes du large, offrent des ports profonds,

calmes et de petites plaines littorales propres à l'édification des camps. Ce sont les banquiers et armateurs de Liverpool, de Londres qui financent la révolution grecque, affrètent une Hellade péninsulaire et insulaire, qui sera pour l'Amirauté une ample base navale : ils savent y porter au pouvoir le « parti des habits », la rappeler à l'ordre quand elle s'émancipe (affaire Pacifico, 1850), la commanditer quand elle ordonne sa maison (les grands travaux du ministère Trikoupis, 1882-1895) ; le Pirée est un point d'appui de la flotte anglaise, qui s'y assemble aux heures critiques, quand l'offensive germano-hamidienne menace à Tabah, près du Canal, les communications de l'empire anglais (1906). Lorsque l'empire ottoman passe sous la coupe de l'Allemagne, le Foreign Office, abandonnant l'« intégrité ottomane », arme son mercenaire, la Grèce, pour la conquête des Iles (Lemnos fut une base anglaise durant la guerre de 1914), puis des ports anatoliens : le commerce anglais dominait le marché de Smyrne (42 %) ; la descente grecque fut appuyée par la flotte anglaise (1919) ; mais l'échec hellénique (1922) fut aussi un échec anglais.

Les points de ravitaillement. — Les marchands britanniques trouvent dans les Balkans une clientèle, qui absorbe les filés et tissus, le charbon et le fer ouvré de l'industrie métropolitaine : au début du ^{xx}e siècle, l'empire ottoman d'Europe leur achetait pour 200 millions de francs, la Roumanie pour 40, la Grèce pour 35, peu de chose sans doute à côté des 3 milliards que leur versaient les possessions britanniques, voire des 845 millions que leur procuraient les achats allemands. Ce modeste marché, il fallait le maintenir, le défendre contre la concurrence de l'Allemagne. En revanche les pays balkaniques sont peu aptes à alimenter l'usine anglaise, à nourrir la fourmilière de la Black Country et des Midlands. Mais

à l'aurore du ^{xx}e siècle une autre demande vient d'Angleterre : la manufacture, la marine, puis l'aviation sont gros mangeurs de pétrole. En 1911, sur ses 15 milliards d'achats, au milieu des amoncellements de blés, de cotons, de laines et de viandes, le pétrole est payé 154 millions de francs.

Sur le marché roumain du pétrole la Grande-Bretagne est alors la seconde cliente : la France prend la moitié de la production roumaine, et elle environ le quart ; son contrôle est très limité, car elle ne possède que 3 millions sur les 245 placés dans l'industrie pétrolière roumaine (90 millions allemands, 53 millions français en 1906, date où se constituent la plupart des sociétés).

Qu'il s'agisse du pétrole coulant en pipe-line de Ploechti à Constantza ou de Bakou à Batoum, la route du pétrole oriental, embarqué à destination de Liverpool, de Swansea ou de Glasgow, passe toujours par les Détroits. Le gouvernement anglais, principal actionnaire de l'*Anglo-Persian*, la première grande société britannique du pétrole (1909), les capitalistes anglais et hollandais de la *Royal Dutch Shell* (1919), qui se font céder par les Russes l'exploitation et la vente du pétrole caucasien (1922), ne sont pas prêts à renoncer au contrôle des Détroits « libres », c'est-à-dire dominés par la plus forte flotte du monde.

IV. — LES ESSAIS DE THALASSOCRATIE ITALIENNE

La garde de l'Adriatique. — En 1911, se jetant sur la Libye ottomane, l'Italie inaugure une politique méditerranéenne offensive ; en 1915, lorsqu'elle déclare la guerre à l'Autriche-Hongrie, ses publicistes proclament qu'elle combat pour la maîtrise de l'Adriatique, invoquent non seulement l'héritage de Rome, de Venise, mais la « réalité géographique » : « La mer Adriatique

est la continuation de la plaine du Pô et fait partie de l'Italie, tout comme un lac ou un golfe ». Tenir l'Adriatique, c'est commercialement, militairement en commander les passes orientales.

La côte italienne est basse, sans bons ports. Les escales de la marine vénitienne furent toujours les rades ioniennes, albanaises, dalmates. Mais Venise était devenue un port anglais, importateur de charbon. Le commerce adriatique était dominé par Trieste et Fiume. A Trieste, les armements allemand (48 % des capitaux en 1913) et slave (32 %) l'emportaient sur l'armement italien (19 %) ; les relations du port avec l'Italie étaient faibles (7,9 % des importations, 20 % des exportations). A Fiume l'armement était croate et hongrois ; les bois seuls prenaient la route d'Italie (18 % des sorties). En revanche les caboteurs italiens détenaient le commerce de Zara (92 %), Split (Spalato) (75 %), Dubrovnik (Raguse) (65 % des exportations), Bar (Antivari). Ils partageaient le commerce albanais (26,3 % en 1913) avec les navires autrichiens (47,3 %).

Les occupations économiques s'effacent cependant devant les préoccupations stratégiques. « Les îles dalmates, écrit un publiciste italien, ne sont que les ouvrages avancés et auxiliaires des vraies bases militaires qui sont sur la côte ». Dans ses memoranda de 1919 le gouvernement italien ne cesse d'invoquer « le contrôle de l'Adriatique ». A défaut de ces bases, que lui refuse le président Wilson (sauf Zara, ville italienne), le traité de Rapallo lui laisse les passes du Quarnero et les îles qui les commandent (Cherso, Lussin), Lagosta et Pelagosa, qui surveillent les Bouches de Cattaro, la plus ample rade de la côte ; et le traité de Tirana lui cède, en échange de l'évacuation albanaise, l'îlot de Sasseno, verrou de la baie de Vallona, sentinelle du canal d'Otrante (1920).

Le guet sur l'Archipel. — Sortie de l'Adriatique, la flotte italienne pose d'autres jalons sur la route de l'Orient. La littérature se charge de lui fournir des arguments « géographiques » : « La Libye, les Sporades méridionales continuent l'orientation, la polarisation de l'Italie vers le Levant... Il faut que nous ayons sous la main, à l'intérieur de la Méditerranée, tout ce qui est indispensable à la vie. Les choses de première nécessité sont pour nous le charbon, le coton et le grain ». Ainsi vaticine en 1916 un de ceux dont Jules Chopin a recueilli le témoignage. Au charbon se substitue la houille blanche. Mais l'Égée et la mer Noire déploient sur leur pourtour champs de coton et champs de blé.

A Salonique, Constantinople, Smyrne, la flotte marchande italienne se trouve déjà en bonne place. A Salonique en 1911 elle tient la tête de l'exportation (tabac et soie), n'est distancée à l'importation (surtout des farines) que par l'Autriche (c'est-à-dire Trieste) et l'Angleterre ; durant la guerre européenne Salonique devint un vrai port italien, qui recevait jusqu'à 4 000 tonnes par mois de fruits, riz, vins, légumes, voire de tissus d'Italie ; la colonie juive de la ville (95 000 en 1918) se couvrait, contre les Grecs, de la protection italienne. A Constantinople les Italiens sont les premiers importateurs des tissus de soie ou mélangés, du suif fondu et des semoules ; ils annexent l'armement de Trieste, possèdent maintenant la seconde flotte qui navigue dans les Détroits (près d'un million de tonneaux). De même à Smyrne (650 000 tonneaux).

Ainsi les ports égéens ne sont pour l'Italie que des marchés de vente. Poussés moins par des nécessités économiques que par des ambitions d'hégémonie, les Italiens s'installèrent aux rares places vacantes : en 1912 ils débarquent dans le port de Rhodes sans grand trafic ; les rochers nus, accolés à de bonnes rades, des

Sporades méridionales (Dodécannèse) sont fortifiés en bases navales ; sans s'inquiéter des populations purement grecques, embossée en vedette sur le front de l'Asie mineure, la marine italienne surveille cet extrême carrefour de la Méditerranée.

V. — LE DOMAINE FRANÇAIS

L'importation des capitaux. — Dans les Balkans, comme dans tout l'Orient, l'expansion française ne prit jamais la forme d'ambitions territoriales. Sur la grand' route marchande méditerranéenne, elle ne fut jamais qu'un apport à la civilisation de pays qui demandaient à la France de mettre en valeur leur patrimoine. Depuis les « Capitulations » de 1535, 1604, 1740, le « franc » devint la langue des affaires sur toutes les « Échelles », les modes et les livres de France font prime dans les nouvelles capitales. Quand l'industrie anglaise eut conquis les villes balkaniques, la seule exportation française fut l'exportation « invisible ». Abd-ul-Hamid livre l'empire ottoman à la finance internationale : une large place est faite aux banques françaises, qui mettent plus d'un milliard et demi dans les fonds d'État ottomans, plus de 300 millions dans les chemins de fer de l'empire, entre autres celui « de jonction » Salonique-Constantinople, plus de 200 millions dans les compagnies d'exploitation, Régie des tabacs, quais, docks et entrepôts de Constantinople, port de Salonique, par exemple. En 1923, la Turquie du traité de Lausanne détient encore plus de trois milliards dans les emprunts d'État, les actions de sociétés et d'entreprises.

Hors de l'empire ottoman les capitaux français ont étayé les travaux publics des jeunes États balkaniques : des compagnies françaises en Grèce extraient le plomb du Laurion, dessèchent le lac Copais, en Serbie participent à la régie du sel, du tabac, du timbre ; les ban-

ques françaises engagent dans les pétroles roumains près du tiers des sommes que leur exploitation réclame (53 millions sur 185 avant la guerre). Aujourd'hui, malgré les difficultés présentes, il y a en Grèce un milliard et demi d'argent français, tant dans les fonds d'État que dans les établissements privés. La Yougoslavie a contracté durant la guerre une dette de 1 795 millions de francs, actuellement dus à l'État français ; les capitaux investis dans les affaires ne paraissent pas importants. La participation du capital français dans l'industrie pétrolifère roumaine dépasse 60 millions de francs. En Bulgarie, 34 millions français, le quart du capital étranger, soutient nombre d'industries, banques, sucres, mines et forêts.

L'importation des idées. — Jusqu'au XVIII^e siècle l'influence italienne domine : vente de marchandises d'Italie, achat de blé, propagande par le véhicule de l'italien, langue commerciale et diplomatique de tout l'Orient ottoman. Mais les Français s'insinuent, précepteurs au cœur de l'élite balkanique, philosophes dans les bibliothèques des Phanariotes, des boïar, ou attirent, à Lunéville, à Paris, les admirateurs de l'Encyclopédie, de la Révolution, les initiateurs des Renaissances nationales, un Korai précurseur de l'« Hellade », un Kogœlnitcheanou apôtre de la « Dacie ».

Malgré les « Capitulations », à cause de la tutelle russe, la protection religieuse française ne trouvait guère à s'exercer : dans l'empire ottoman le catholique est rare. Mais, depuis 1840, la Renaissance catholique, le Second Empire, la République du « ralliement » multiplièrent les écoles congréganistes. En 1902 est fondée la *Mission laïque*, dont le nom est un programme. Plus de 800 écoles françaises, en 1912, instruisaient 108 000 enfants, recevaient près d'un million du budget

français. La Guerre survint, et dès lors, les difficultés s'accrurent. Dans la nouvelle Grèce, l'École (archéologique) d'Athènes, les lycées de la *Mission laïque* à Salonique, même les écoles de l'*Alliance israélite* restent des foyers de culture française ; les Instituts français, créés depuis la guerre à Sofia, à Zagreb, à Bucarest font rayonner chez les jeunes nations balkaniques notre littérature et notre science. Mais les traditionnels instruments d'influence subissent une évidente éclipse : la Turquie laïque regarde avec méfiance les 75 écoles congréganistes qui, en 1923, dispensaient notre langue à plus de 25 000 élèves (sans compter les 4 500 écoliers de l'*Alliance israélite*) ; le budget français ne dispose plus que de 1 200 000 francs, dont les œuvres d'assistance obtiennent la plus large part ; la grande émigration gréco-arménienne prive nos établissements de leur plus forte clientèle. L'État turc a même fermé les écoles chrétiennes (mars 1924) et il a fallu l'énergique intervention du nouveau ministère français pour les faire rouvrir quelques mois après (octobre).

Comme jadis le génie « grec » animait les peuples qui s'installèrent dans la péninsule, l'esprit français imprègne de civilisation occidentale les nations longtemps absorbées par leur genèse interne. Mais il ne conserve ce rôle séculaire que s'il se modèle sur les tendances présentes.

CONCLUSION

LA DÉMOCRATIE RURALE BALKANIQUE

La Guerre a provoqué chez tous les peuples balkaniques une double crise, politique, économique : crise nationaliste de nations, devenues majeures, qui n'admettent plus la protection des « grandes puissances », crise de croissance, due à la fois à la Guerre elle-même, à la faillite financière de l'Europe qui a perdu ses moyens d'action, au déséquilibre de ces États neufs, qui ont un réajustement à accomplir. Partout s'affirme une vague volonté de reconstitution, non seulement politique, unitaire, mais encore économique, terrienne : il y a tout un régime féodal, latifundaire, à détruire.

Les forces, qui entrent en jeu pour qu'aboutisse cette révolution sociale, ne sont point des forces nouvelles. Ce sont précisément celles dont nous avons tenté l'analyse. La base de ces civilisations, c'est la terre. Dans aucune société européenne le paysan n'accapare davantage la surface de l'État, l'esprit de la nation. Et sans doute cela tient à la jeunesse de ces peuples, qui se sont contentés d'amodier leurs richesses industrielles, de se soumettre à la tutelle des capitalistes occidentaux : l'aube de l'ère industrielle ne se lève pas encore dans les Balkans, à peine exploités, prospectés. Ces ruraux, émancipés, unis et concevant dans la cohésion leur

puissance latente, ont déchaîné presque partout des crises agraires. Ils visaient à jouir des grandes propriétés, vestiges sociaux de régimes politiques disparus dans la tourmente.

La Bulgarie était déjà presque exclusivement un pays de petits propriétaires ; encore aujourd'hui l'industrie, presque exclusivement familiale, n'occupe que le dixième de la population. Mais une élite militaire et intellectuelle poussait la nation sur des buts étrangers, indifférents à la masse. Le parti « agrarien » songea surtout à conquérir le pouvoir, à renoncer à l'impérialisme, qui avait coûté sept ans de guerre et deux défaites retentissantes ; mais les partis traditionnels surent se débarrasser de Stamboliiski, de son régime de dictature pacifique et paysanne (1920-1923).

En Roumanie la loi agraire de 1918-1921 exproprie les domaines cultivables de la Couronne, des étrangers, des absentéistes et 2 millions d'hectares de latifundia ; les grandes propriétés sont réduites à 500 hectares sur les plaines, à 200 hectares dans la zone peuplée des collines ; le lot familial est fixé à 5 hectares, exceptionnellement à 3 ; la réforme dotera en fin de compte 95 % des ruraux.

De Yougoslavie sortit un décret-loi de 1919 qui visait à rendre « tout Serbe, Croate et Slovène... maître de sa terre » ; la constitution « du Vidov-dan » (de l'anniversaire de Kossovo, 28 juin 1921) inscrit la petite propriété comme une des bases du nouvel État, donne leurs champs aux *kmet* et *tchiftchi*, fermiers des bey de Bosnie, Vieille Serbie et Macédoine ; une colonisation méthodique partage les grands domaines des plaines du Nord et y installe des paysans pauvres de Bosnie, de Dalmatie, de Lika. Les partis « paysans », entre autres le parti croate, d'abord défiants à l'égard des « Messieurs », officiers et intellectuels, armature politique du nouvel

État, viennent de cesser leur opposition et de se rallier à Belgrade (14 juillet 1925) : le premier ministère serbo-croate s'est formé, avec un programme agraire et social.

En Grèce la grande propriété fut de tout temps l'exception ; elle ne subsistait guère qu'en Thessalie, Macédoine et Thrace : 500 000 hectares, en Thrace et Macédoine, furent, ces trois dernières années, distribués aux réfugiés, émigrés d'Asie mineure. Ainsi partout s'implante en roi le paysan balkanique.

Roi sur sa terre, il veut aussi être le roi de l'État. Ces nations émancipées, unifiées, se constituent en démocraties rurales. Les monarchies ne demeurent qu'à condition de s'effacer ; le Sultan-Khalife, le roi de Grèce sont remplacés par des républiques. En dépit de provisoires dictatures, le paysan prend en mains la défense de ses droits.

Une telle unité de civilisation terrienne et démocratique doit conduire à une union. A vrai dire la volonté en est encore incertaine. Cependant en apparaissent des prodromes : traités de commerce, comme celui du 10 mai 1923 qui livre à la Yougoslavie une « zone franche serbe » dans le port de Salonique, conventions militaires, telle celle qui, dans le cadre de la « Petite Entente », lie la Roumanie et la Serbie-Croatie-Slovénie (7 juin 1921), enfin, et surtout peut-être, la sphère d'action concertée qu'est à Genève la Société des Nations. Des nations stables ne sont plus des « puissances à intérêts limités » : au delà de la glèbe conquise, elles élargissent leur horizon.

BIBLIOGRAPHIE SOMMAIRE

Nous indiquons ici les ouvrages français récents (publiés à Paris, sauf indications contraires). Compléter cette liste dans les *Bibliographies albanaise* de LEGRAND (1912), *franco-bulgare* de KERSOPOULOFF (1912), *franco-roumaine* de BENGESCO (1895), *française sur les Serbes et les Croates* de PETROVITCH (Belgrade, 1900), *sur les Serbes, Croates et Slovènes* d'ODAVITCH (1918), enfin dans la *Bibliographie géographique*, annuelle (depuis 1915-1919) de l'ASSOCIATION DE GÉOGRAPHES FRANÇAIS.

Ouvrages généraux. — NIEDERLE, *Manuel de l'antiquité slave*, tome I : *l'histoire* (1923). — CVIJIC, *La péninsule balkanique* (1918), étude plus spéciale des populations iougoslaves ; *Questions balkaniques* (s. d.). — IORGA, *Histoire des États balcaniques à l'époque moderne* (Bucarest, 1914, 2^e édit., 1925) ; *Formes byzantines et réalités balcaniques* (1922) ; *Relations entre l'Occident et l'Orient au moyen âge* (1923) ; et passim la *Revue historique du Sud-Est européen* (depuis 1924). — COMMISSION DE GÉOGRAPHIE DU SERVICE GÉOGRAPHIQUE DE L'ARMÉE, *Notices...* (1915-1916), et COMITÉ D'ÉTUDES, *Travaux...*, tome II : *Questions européennes* (1919). — Sur les langues : MEILLET, *Les langues de l'Europe nouvelle* (1918). — Sur les races : PITTARD, *Les peuples des Balkans* (P., Genève et Lyon, 1920), résumé dans *Les races et l'histoire* (1924).

Albanie. — GODART, *L'Albanie en 1921* (1922), rapide visite. — BOURCART, *L'Albanie et les Albanais* (1921) ; *Les confins albanais administrés par la France* (1923), étude géologique et morphologique.

Bulgarie. — Peu d'œuvres sérieuses, sauf les brefs coups d'œil de DE LAUNAY, *La Bulgarie d'hier et de demain* (1907), et de Gaston CAHEN, *Le développement industriel de la Bulgarie* (Mélanges... Paul Boyer, 1925). — Thèses bulgarophiles de BOUSQUET, *Histoire du peuple bulgare* (1909), et de LAMOUCHE, *La Bulgarie* (1923). — Quelques exposés documentaires dans IVANOFF, *Les Bulgares devant le congrès de la paix* (1919).

Grèce. — JARDÉ, *La formation du peuple grec* (1923), vision claire et intelligente du paysage antique. — LIGUE POUR LA DÉFENSE DES DROITS DE L'HELLÉNISME, *La Grèce* (1908), et ALAUX et PUAUX, *Le déclin de l'hellénisme* (1916), contiennent

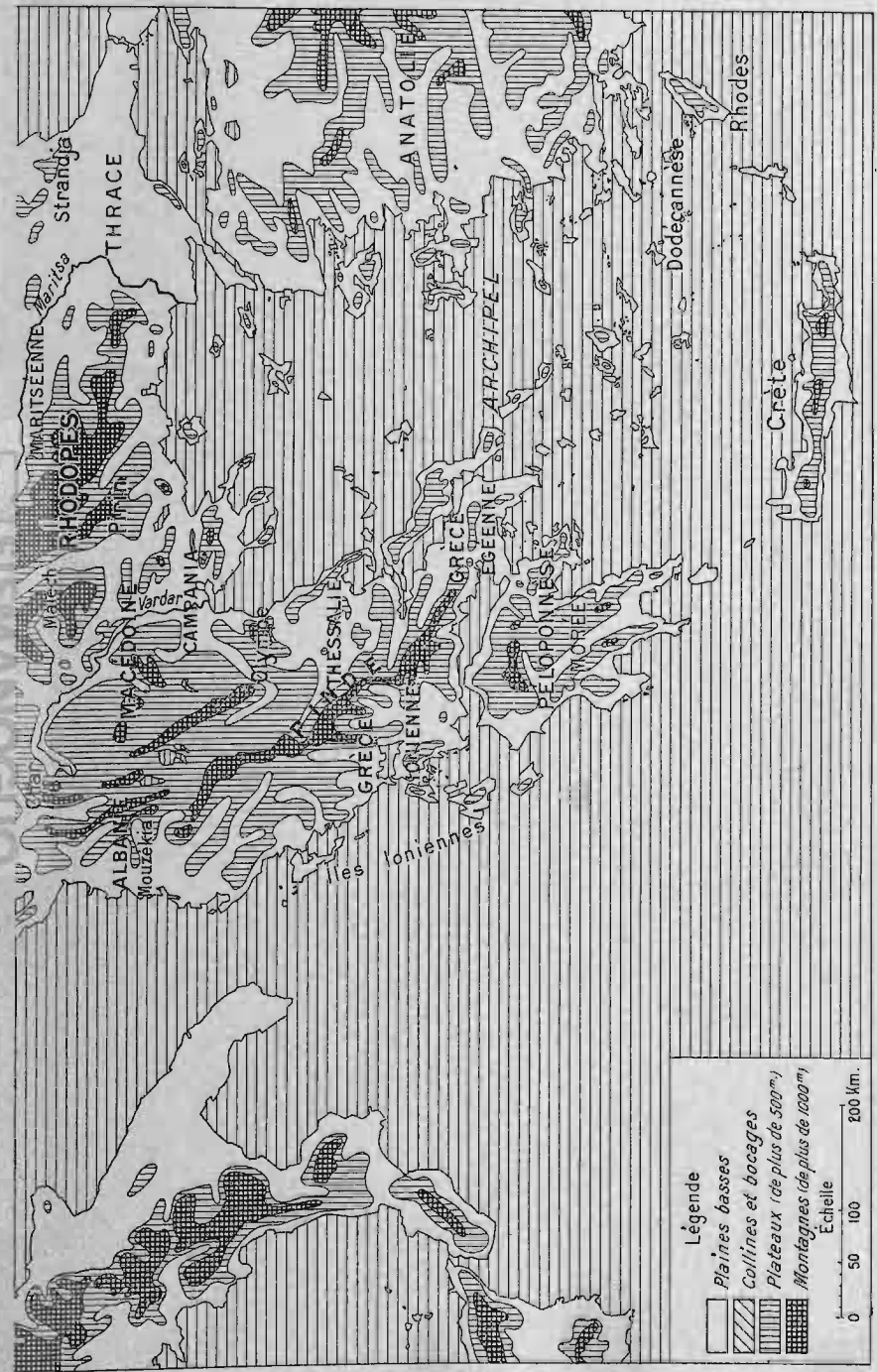
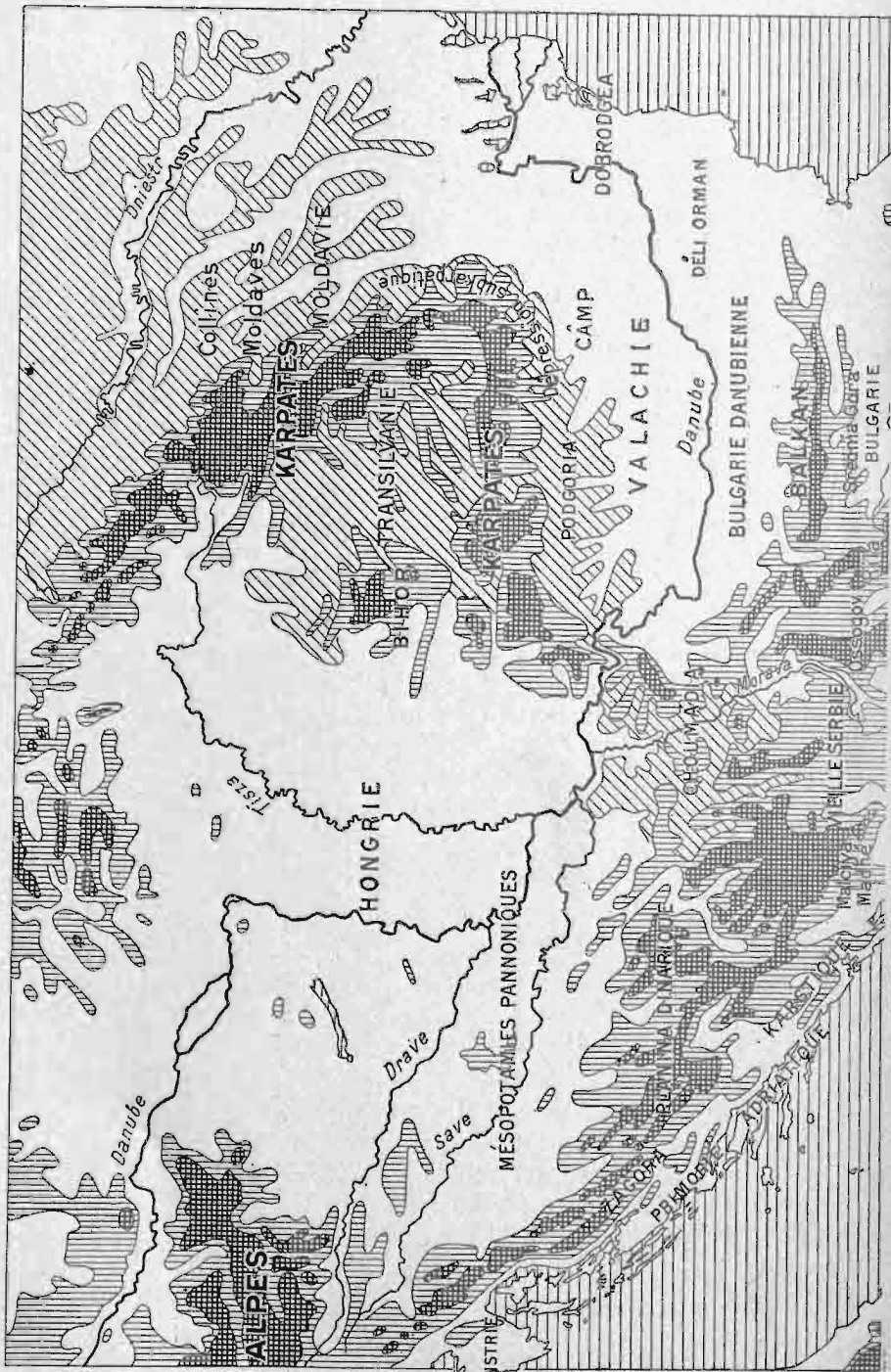
d'utiles vues sur les hommes — Sur la situation économique : Percy F. MARTIN, *La Grèce nouvelle* (1917), et LHÉRITIER, *La Grèce* (1921). — Ailleurs des plaidoyers, comme STEPHANOPOLI, *Les îles de l'Égée* (Athènes, 1912).

Iougoslavie. — Presque toute l'œuvre de CVIJIC, qui a résumé ses enquêtes dans *La péninsule balkanique* (1918) et deux articles, *Des migrations dans les pays yougoslaves* (*Revue des études slaves*, tome III, 1923). — Les nombreuses brochures de son école, *La question de l'Adriatique*, *La question du Banat...*, *La question du Prekmurje...*, etc. (1919). — GRAVIER, *Les frontières historiques de la Serbie* (1919), modèle d'histoire politique. — HAUMANT, *La Yougoslavie* (1919), recueil d'articles. — MOUSSET, *Le royaume des Serbes, Croates et Slovènes* (1921), très précise analyse de l'état économique. — Sur les confins : KREK, *Les Slovènes* (1917), sommaire et maladroit ; — CVIJIC, *Frontière septentrionale des Yougoslaves* (1919), habile et judicieux.

Roumanie. — Études géographiques averties de DE MARTONNE, *La Valachie* (1902), et sur le Bihor, les Karpates, la Moldavie, la Dobrodgea, dans les *Travaux de l'Institut de géographie de l'Université de Cluj*, vol. I, 1922 (Bucarest, 1924). — Études historiques perspicaces de IORGA, *Histoire des Roumains* (1920), *Études roumaines* (1923), *L'Art populaire en Roumanie* (1923). — Vues descriptives dans PITTARD, *La Roumanie* (1919), et économiques dans GILLARD, *La Roumanie nouvelle* (1922).

Turquie. — Rapides enquêtes politiques, plus ou moins sérieuses, de PERNOT, *La question turque* (1923), impartiale, et de Berthe GEORGES-GAULIS, *La nouvelle Turquie* (1924), passionnée.

Carrefours. — Quelques aperçus neutres : BOUCHIÉ DE BELLE, *La Macédoine et les Macédoniens* (1922), intelligent mais superficiel ; PITTARD, *Coup d'œil sur la Dobroudja* en introduction de *Les peuples des Balkans* (1920) ; et les études qui précèdent les recueils de folklore, surtout celle de MAZON, *Contes slaves de la Macédoine sud-occidentale* (1925). — Confronter la littérature patriotique : COLOCOTRONIS, *La Macédoine et l'hellénisme* (1919) ; BELITCH, *La Macédoine* (1919) ; IVANOFF, *La question macédonienne* (1920) ; ANTONIADÈS, *Le développement économique de la Thrace* (Athènes, 1922) ; MOSCHOPOULOS, *La question de Thrace* (Athènes, 1922).

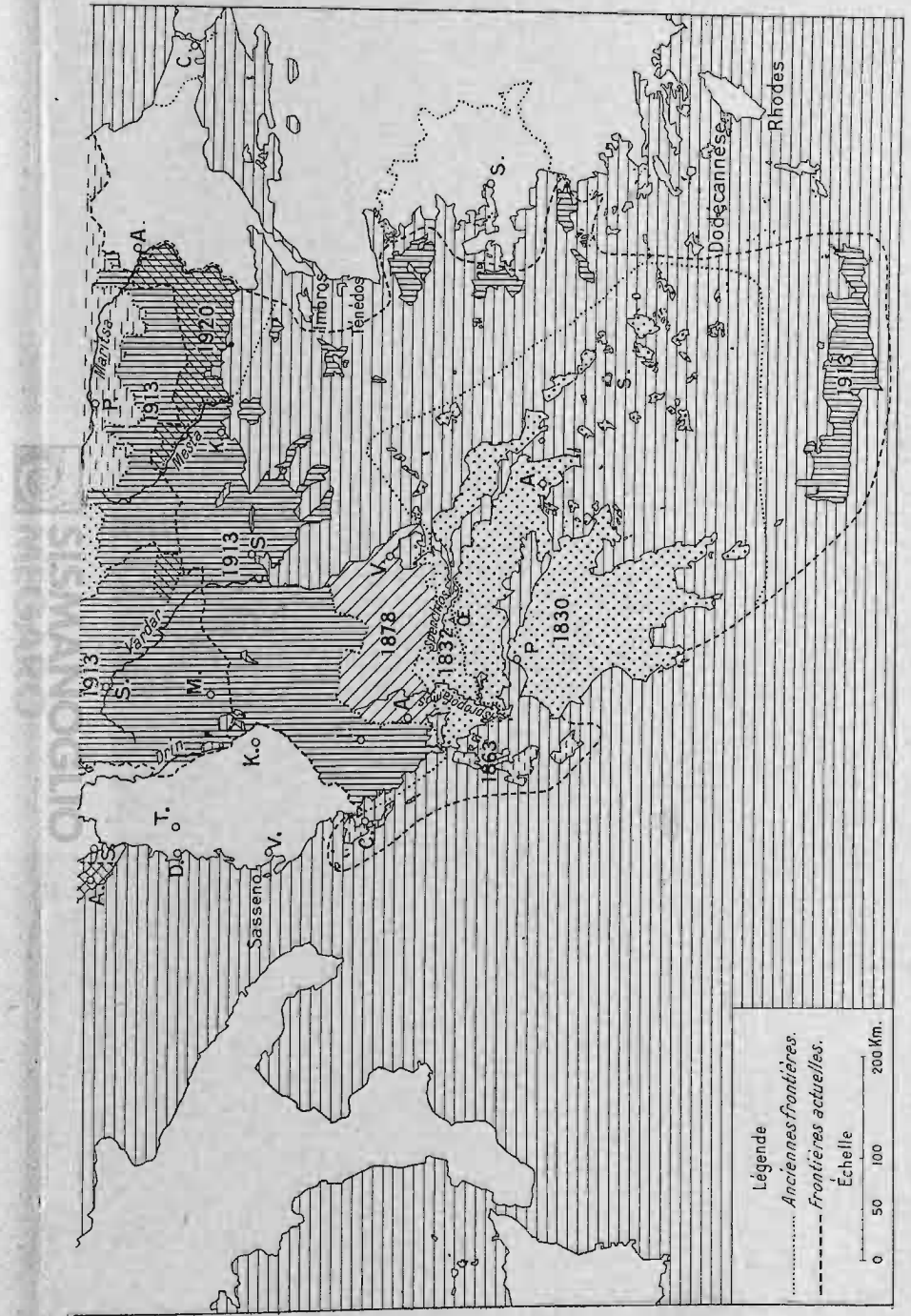
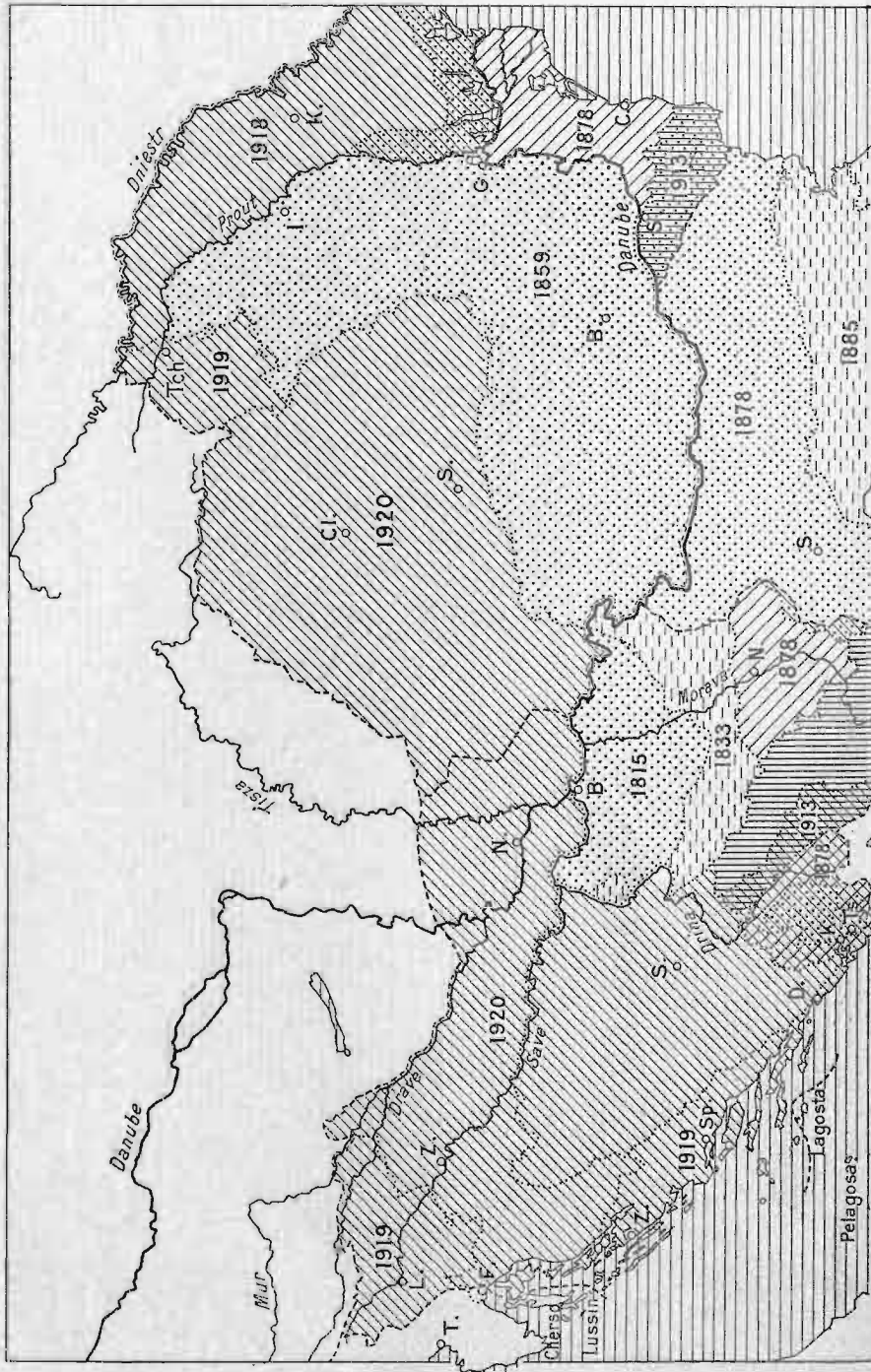


Légende

- Plaines basses
- Collines et bocages
- Plateaux (de plus de 500m.)
- Montagnes (de plus de 1000m.)

Echelle
0 50 100 200 km.

Carte I. — GRANDES RÉGIONS NATURELLES.



Carte III. — FORMATION TERRITORIALE DES ÉTATS MODERNES.

TABLE DES MATIÈRES

AVERTISSEMENT 1

PREMIÈRE PARTIE

LES CADRES

CHAPITRE PREMIER. **Les cadres externes.** 3

I. L'horizon méditerranéen 3

Les aptitudes, p. 4. — Les obstacles, p. 5. — La civilisation, p. 7.

II. L'horizon continental 8

Les aptitudes, p. 8. — Les obstacles, p. 10. — La civilisation, p. 11.

CHAPITRE II. **Les cadres internes** 13

I. Les Hellades 15

L'Archipel, p. 15. — Le Péloponnèse, p. 16. — La Grèce égéenne, p. 17. — Les Campanies du Nord, p. 18. — La Grèce ionienne, p. 19.

II. Les Rochers albanais 20

III. Les terres serbes, croates et slovènes 23

Le « Primorié » adriatique, p. 23. — La « Zagora » karsitique, p. 24. — La « Planina » dinarique, p. 25. — Les Mésopotamies pannoniques, p. 26. — La Choumadia, p. 27. — La Vieille Serbie, p. 28.

- IV. Les Roumanies 30
 Le Bihor, p. 30. — La Transilvanie, p. 31. — Les Karpates,
 p. 32. — La Valachie, p. 33. — La Moldavie, p. 34.
- V. Les Bulgaries 35
 La Bulgarie danubienne, p. 35. — Le Balkan, p. 37. —
 La Bulgarie maritséenne, p. 38. — Les Rhodopes, p. 39.

DEUXIÈME PARTIE

LES LIAISONS GÉOGRAPHIQUES

- CHAPITRE PREMIER. **Les routes du pourtour** 42
- I. La mer 42
 Le chenal dalmate et ionien, p. 42. — Le « Pont » égéen,
 p. 44. — Les Détroits, p. 46.
- II. Les plaines excentriques 48
 Les steppes pontiques, p. 48. — La vallée du Danube,
 p. 50.
- CHAPITRE II. **Les routes intérieures** 53
- I. Les grands couloirs balkaniques 53
 La voie Morava-Vardar, p. 53. — La voie Morava-Maritsa,
 p. 55.
- II. Les voies traversières 57
 La via Egnatia, p. 57. — La via di Zenta, p. 59. — La
 porte de Fiume, p. 61. — Les sentes pastorales, p. 64.
- CHAPITRE III. **Les carrefours** 67
- I. La Dobrodgea 68
- II. La Thrace 70
 Le plateau thrace, p. 70. — Constantinople, p. 72.
- III. La Macédoine 74
 La Macédoine des laes, p. 75. — La Macédoine du Vardar,
 p. 76. — Salonique, p. 77.

TROISIÈME PARTIE

LES ASSOCIATIONS HUMAINES

- CHAPITRE PREMIER. **Les liens du passé** 80
- I. Les races 80
 Les couches ethniques, p. 80. — Les caractères anthropo-
 logiques, p. 82. — La carte des races, p. 84.
- II. Les langues 86
 Les langues de civilisation, p. 86. — Les parlers locaux
 p. 90.
- III. Les empires 93
 L'empire romain, p. 94. — L'empire bulgare, p. 95. —
 L'empire serbe, p. 96. — La « terre roumaine », p. 97.
 — L'empire « grec », p. 98. — L'empire ottoman, p. 100.
- IV. Les religions 101
 L'Islam et son rôle politique, p. 101. — Les Églises chré-
 tiennes et leur influence politique, p. 104.
- CHAPITRE II. **Les sociétés paysannes** 107
- I. Le monde hellénique 108
 La mobilité égéenne, p. 108. — Les Nautiques, p. 109. —
 Les terriens, p. 110. — Les Vlaques, p. 112. — Les
 « Grecs », p. 113.
- II. Le monde albanais 114
- III. Le monde iougoslave 117
 Le brassage des Slaves du Sud, p. 117. — Les monta-
 gnards, p. 118. — Les riverains, p. 121. — Les gens de
 la plaine, p. 123.
- IV. Le monde roumain 124
 La transhumance valaque, p. 124. — Les Roumains des
 Montagnes, p. 125. — Les Roumains des Bocages,
 p. 127. — Les Roumains des Campagnes, p. 129.

- V. Le monde bulgare 130
 Plaines de passage ; montagnes de refuge, p. 130. — Les paysans du Danube, p. 132. — Les Balkandji, p. 133. — Les Méridionaux, p. 134.
 La civilisation balkanique 135

QUATRIÈME PARTIE

LA CONSTRUCTION TERRITORIALE

- CHAPITRE PREMIER. **Les cellules** 138
- I. La polis grecque 138
 La cité, p. 138. — Un exemple dans la Montagne : le Magne, p. 139. — Un exemple dans la Mer : Chios, p. 140.
- II. Le fess albanais 141
- III. La joupa slave 142
 Le « pays » rural, p. 142. — Une joupa isolée : le Stari Vlah, p. 144. — Une joupa ouverte : le Kossovo, p. 145.
- IV. La dava roumaine 146
 Le village et la cité, p. 146. — Une citadelle moldave : la « Forêt des Hêtres », p. 147. — Un couloir valaque : le val d'Oltou, 148.
- CHAPITRE II. **Les États** 150
- Du « pays » à l'État 150
 Une survivance patriarcale : l'État-miniature monténégrin, p. 150. — La désagrégation ottomane, p. 151. — La formation des États, p. 152.
- I. Le royaume serbe 153
 La principauté choumadienne, p. 153. — L'axe de la Morava, p. 154. — Le glissement sur le Vardar, p. 155.
- II. La basileia grecque 157
 L'État moraité, p. 157. — Le périple des Iles, p. 158. — L'adjonction des « Campagnes », p. 159.

- III. Le royaume moldo-valaque 160
 La ligne du Danube, p. 160. — Les principautés danubiennes, p. 161. — L'accès à la mer, p. 162.
- IV. Le tsarat bulgare 164
 La principauté balkanique, p. 164. — La descente de la Maritsa, p. 165.
- CHAPITRE III. **Les nations** 167
- De l'État à la nation 167
 La formation des nations, p. 167. — La dislocation des Empires, p. 168.
- I. L'Albanie 169
- II. La Yougoslavie 171
 L'axe de la Save, p. 171. — L'attraction mésopotamienne, p. 173. — L'attraction adriatique, p. 174. — La barrière des Alpes, p. 175.
- III. La Roumanie 176
 Le revers karpatique, p. 176. — La reconquête paysanne transilvaine, p. 177. — Le glacis moldave, p. 178.
- IV. La Bulgarie 180
 Le domaine bulgare et ses bornes, p. 180. — L'impérialisme bulgare : les frontières Nord, p. 181. — L'impérialisme bulgare : les frontières Sud, p. 182.
- V. L'Hellade 183
 Le circuit égéen, p. 183. — Smyrne, p. 184. — L'obstacle : l'État anatolien, p. 185. — La lutte pour les côtes, p. 187.
- CINQUIÈME PARTIE**
- LA PÉNÉTRATION EUROPÉENNE*
- CHAPITRE UNIQUE. **Les facteurs de l'intervention** 189
- I. Le Drang magyar-allemand 190
 La ferme hongroise et la descente sur Salonique, p. 190. — L'usine allemande et le Berlin-Byzance-Bagdad, p. 191.

II. La descente russe vers la mer	193
La route des plaines et les États vassaux, p. 193. — Le double verrou des Détroits, p. 194.	
III. Les bases de la thalassocratie britannique	195
Les points d'appui de la flotte, p. 195. — Les points de ravitaillement, p. 196.	
IV. Les essais de thalassocratie italienne	197
La garde de l'Adriatique, p. 197. — Le guet sur l'Archipel, p. 199.	
V. Le domaine français	200
L'importation des capitaux, p. 200. — L'importation des idées, p. 201.	
CONCLUSION. La démocratie rurale balkanique.	203
BIBLIOGRAPHIE SOMMAIRE.	206
Cartes : Grandes régions naturelles	208
Genres de vie et relations	210
Formation territoriale des États modernes	212

COLLECTION ARMAND COLIN

Directeur : Paul MONTEL, Professeur à la Sorbonne

Chaque volume in-16, broché 9 fr.
Relié 10 fr. 25

“ Vulgariser sans abaisser ”

BUT DE LA COLLECTION

1° Fournir **aux jeunes gens** qui désirent s'initier à la pratique d'une profession, ou se perfectionner dans celle qu'ils ont choisie, des instruments commodes de travail, sous la forme de livres courts, et cependant complets, rédigés par des savants, par des spécialistes en chaque matière.

2° Mettre à la portée de **toute personne cultivée**, que les nécessités de la vie ont obligée à se spécialiser, des exposés clairs et précis des connaissances jusqu'ici acquises dans les domaines les plus variés.

La COLLECTION ARMAND COLIN répond ainsi à ce besoin qu'a tout homme intelligent de sortir de temps en temps de sa spécialité pour faire, dans les champs d'action d'autrui, une excursion qui ne peut être instructive que si elle a lieu sous la direction d'un guide sûr. *C'est ce guide que fournit la « Collection Armand Colin ».*

3° Répandre au dehors des livres exposant les idées, les méthodes et le goût français, et faire ainsi rayonner dans le monde la science et la culture françaises.

- N° 1. **Rayonnement** (Principes scientifiques de l'Éclairage), par A. BLANC, Professeur à la Faculté des Sciences de Caen (35 figures).
- N° 2. **La Construction du Vaisseau de guerre**, par E. JAMMY, Ingénieur en chef aux Forges et Chantiers de la Méditerranée (183 figures, 4 planches hors texte).
(Ouvrage couronné par la Ligue maritime et coloniale française.)
- N° 3. **Cinématique et Mécanismes**, par R. BRICARD, Professeur à l'École Centrale et au Conservatoire des Arts et Métiers (79 figures).
- N° 4. **L'École classique française** : Les doctrines et les hommes (1660-1715), par A. BAILLY, Professeur au Lycée Pasteur.
- N° 5. **Éléments d'Agriculture coloniale** : **Plantes à huile**, par Yves HENRY, Inspecteur général de l'Agriculture aux Colonies (35 figures).
- N° 6. **Télégraphie et Téléphonie sans fil** (5^e édition), par C. GUTTON, Professeur à la Faculté des Sciences de Nancy (107 figures).
- N° 7. **Théorie cinétique des Gaz** (2^e édition), par E. BLOCH, Professeur à la Sorbonne (7 figures).
- N° 8. **Traité pratique de Géométrie descriptive**, par J. GEFROY, Ingénieur des Arts et Manufactures (248 figures).
- N° 9. **Statique et Dynamique** (Tome I), par H. BÉGHIN, Professeur à la Faculté des Sciences de Lille (76 figures).
- N° 10. **Statique et Dynamique** (Tome II), par H. BÉGHIN, Professeur à la Faculté des Sciences de Lille (151 figures).
- N° 11. **Éléments d'Électricité** (2^e édition), par Ch. FABRY, Membre de l'Institut, Professeur à la Sorbonne (70 figures).
- N° 12. **La Fonte** (Élaboration et Travail), par le Colonel J. ROUELLE (29 figures).
- N° 13. **L'Hérédité**, par Et. RABAUD, Professeur à la Faculté des Sciences de Paris (34 figures).
- N° 14. **Principes de l'Analyse chimique**, par V. AUGER, Professeur de Chimie analytique à la Sorbonne (11 fig.).
- N° 15. **Les Pyrénées**, par M. SORRE, Maître de Conférences à la Faculté des Lettres de Bordeaux (3 cartes).
- N° 16. **Chimie et Fabrication des Explosifs**, par P. VEROLA, Ingénieur en chef des Poudres (9 figures).

- N° 17. **La Révolution française**, par A. MATHIEZ, Chargé du cours d'histoire de la Révolution française à l'Université de Paris. Tome I : *La Chute de la Royauté* (2^e édition).
- N° 18. **Les grands Marchés des Matières premières** (4^e édition), par F. MAURETTE, Chef de la Division Scientifique du Bureau international du Travail (S. D. N.) à Genève (8 cartes et 3 graphiques).
- N° 19. **L'Industrie du Fer en France**, par J. LEVAINVILLE, Docteur de l'Université de Bordeaux (4 cartes).
(Ouvrage couronné par la Société de Géographie de Paris.)
- N° 20. **L'Acier** (Élaboration et Travail), par le Colonel J. ROUELLE (45 figures).
- N° 21. **Le Droit ouvrier** (Tableau de la Législation française actuelle) (2^e édition), par G. SCALLE, Professeur à la Faculté de Droit de Dijon.
- N° 22. **Les Maladies dites Vénéériennes**, par le D^r P. RAVAUT, Médecin de l'Hôpital Saint-Louis (22 figures).
(Ouvrage couronné par l'Académie des Sciences, Prix Bérion.)
- N° 23. **La Houille blanche**, par H. CAVAILLÈS, Professeur au Lycée de Bordeaux (8 cartes et 4 figures).
- N° 24. **Propriétés générales des Sols en Agriculture**, par G. ANDRÉ, Membre de l'Institut, Professeur à l'Institut Agronomique.
- N° 25. **Vue générale de l'Histoire d'Afrique**, par G. HARDY, Directeur de l'École Coloniale.
- N° 26. **Les Instruments d'Optique**, par H. PARISELLE, Professeur à la Faculté des Sciences de Lille (82 figures).
- N° 27. **Le Naturalisme français**, par P. MARTINO, Doyen de la Faculté des Lettres d'Alger.
- N° 28. **Théorie du Navire** (Tome I), par M. LE BESNERAIS, Ingénieur en chef du Génie Maritime (61 figures).
- Nos 29 et 30. **Éléments de Paléontologie** (Tomes I et II), par L. JOLEAUD, Maître de Conférences à la Faculté des Sciences de Paris (93 figures).

- N° 31. **Le Ballon, l'Avion, la Route aérienne**, par M. LARROUY, Ingénieur de l'École Supérieure d'Aéronautique (25 figures).
- N° 32. **La Société Féodale (2^e édition)**, par J. CALMETTE, Professeur à l'Université de Toulouse.
- N° 33. **Les Bois coloniaux**, par H. LECOMTE, Membre de l'Institut, Professeur au Muséum d'Histoire Naturelle (28 figures).
- N° 34. **Probabilités, Erreurs (2^e édition)**, par Émile BOREL, Membre de l'Institut, Professeur à la Sorbonne, et R. DELTHEIL, Professeur à la Faculté des Sciences de Toulouse (10 figures).
- N° 35. **Physique du Globe**, par Ch. MAURAIN, Doyen de la Faculté des Sciences à l'Université de Paris (21 fig.).
- N° 36. **L'Atmosphère et la prévision du Temps**, par J. ROUCH, Professeur à l'École Navale (36 figures).
- N° 37. **Les Méthodes actuelles de la Chimie**, par P. JOLIBOIS, Professeur à l'École Supérieure des Mines (45 figures).
- N° 38. **Les Coopératives de consommation en France**, par Bernard LAVERGNE, Professeur à la Faculté de Droit de Nancy.
- N° 39. **La Grande Guerre (1914-1918)**, par le général THEVENET, ancien Gouverneur de Belfort (15 cartes).
- N° 40. **Mines et Torpilles**, par Henri STROH, Ingénieur en chef de la Marine (40 figures).
- N°s 41, 42, 43. **Chimie minérale (3 volumes)**, par H. COPAUX, Professeur à l'École de Physique et de Chimie Industrielles de la Ville de Paris, et H. PERPÉROT, Sous-Chef de travaux pratiques à l'École de Physique et de Chimie.
- N° 44. **Éléments de Géométrie analytique**, par A. TRESSE, Docteur ès sciences, Professeur au Lycée Buffon (91 fig.).
- N° 45. **Le Félibrige**, par Émile RIPERT, Professeur à la Faculté des Lettres de l'Université d'Aix-Marseille.
- N° 46. **Le Blocus et la Guerre sous-marine**, par A. LAURENS, Capitaine de Vaisseau, Chef de la Section historique de l'État-Major de la Marine.

- N° 47. **Alternateurs et Moteurs synchrones (Tome I)**, par E. ROTH, Ingénieur en chef de la Société Alsacienne de Constructions électriques de Belfort (102 figures).
- N° 48. **Alternateurs et Moteurs synchrones (Tome II)**, par E. ROTH, Ingénieur en chef de la Société Alsacienne de Constructions électriques de Belfort (66 figures).
(Ouvrage couronné par l'Académie des Sciences, Prix Hébert.)
- N° 49. **Éléments d'Agriculture coloniale : Plantes à fibres**, par Yves HENRY, Inspecteur général de l'Agriculture aux Colonies (55 figures).
- N° 50. **Astronomie générale**, par Luc PICART, Directeur de l'Observatoire de Bordeaux (42 figures).
- N° 51. **L'Après-guerre et la Politique commerciale**, par Cl. GIGNOUX, Chargé de Cours à la Faculté de Droit de Nancy.
- N° 52. **La Révolution française**, par A. MATHIEZ, Chargé du cours d'histoire de la Révolution française à l'Université de Paris. Tome II : *La Gironde et la Montagne (2^e édition)*.
- N° 53. **L'Angleterre au XIX^e siècle, son évolution politique**, par Léon CAHEN, Professeur au Lycée Condorcet.
- N° 54. **Balistique extérieure**, par J. OTTENHEIMER, Ingénieur principal d'Artillerie navale (48 figures).
- N° 55. **Piles et Accumulateurs électriques**, par L. JUMAU, Ingénieur (76 figures).
- N° 56. **Les Alpes françaises**, par R. BLANCHARD, Professeur à l'Université de Grenoble (15 cartes).
- N° 57. **Les Courants alternatifs**, par Pierre SÈVE, Professeur à la Faculté des Sciences de Marseille (127 figures).
- N° 58. **Rome et les Lettres latines**, par A. DUPOUY, Professeur au Lycée Michelet.
- N° 59. **Théorie du Navire (Tome II)**, par M. LE BESNERAIS, Ingénieur en chef du Génie Maritime (33 figures).
- N° 60. **Calculs numériques et graphiques (2^e édition)**, par Émile GAU, Doyen de la Faculté des Sciences de Grenoble (33 figures et graphiques).
- N° 61. **Les Industries de la Soie en France**, par P. CLERGET, Directeur de l'École de Commerce de Lyon (10 graphiques, 15 tableaux statistiques).

- N° 62. **Les Industries de fixation de l'Azote**, par Marcel GUICHARD, Professeur à la Sorbonne (21 figures).
- N° 63. **Le Saint-Siège, l'Église catholique et la Politique mondiale**, par Maurice PERNOT, Agrégé de l'Université, ancien Membre de l'École française de Rome.
- N° 64. **La France économique et sociale au XVIII^e siècle**, par Henri SÉE, Professeur honoraire à l'Université de Rennes.
- N° 65. **Les Submersibles**, par G. RABEAU, Ingénieur du Génie Maritime, et A. LAURENS, Chef de la Section historique de l'État-Major de la Marine (44 figures).
- N° 66. **Les Doctrines économiques en France depuis 1870**, par Gaëtan PIROU, Professeur à la Faculté de Droit de Paris.
- N° 67. **Introduction à la Géologie**, par J. LEUBA, Docteur ès sciences (60 figures).
- N° 68. **La Renaissance des Lettres en France, de Louis XII à Henri IV**, par J. PLATTARD, Professeur à la Faculté de Poitiers.
- N° 69. **Parnasse et Symbolisme**, par P. MARTINO, Doyen de la Faculté des Lettres d'Alger.
- N° 70. **Les Moteurs à explosion**, par E. MARCOTTE, Ingénieur (I. C. F.), Professeur à l'École spéciale des Travaux publics (61 figures).
(Ouvrage couronné par l'Académie des Sciences, Prix Trémont.)
- N° 71. **Le Magnétisme**, par P. WEISS, Correspondant de l'Institut, Professeur à la Faculté des Sciences de Strasbourg, et G. FOEX, Maître de Conférences à la Faculté des Sciences de Strasbourg (69 figures).
- N°s 72-73. **Éléments de Calcul différentiel et de Calcul intégral** (Tomes I et II), par Th. LECONTE, Directeur de l'Enseignement de la Seine, et R. DELTHEIL, Professeur à la Faculté des Sciences de Toulouse.
- N° 74. **Peuples et Nations des Balkans**, par Jacques ANCEL, Professeur au Collège Chaptal et à l'École des Hautes Études Commerciales (3 cartes).
(Médaille d'or de la Société de Géographie)
- N° 75. **Transport de l'Électricité**, par René COUFFON, Ingénieur des Arts et Manufactures (45 figures).
- N° 76. **Les Alpes, Géographie générale**, par Emm. DE MARTONNE, Professeur à la Sorbonne (24 cartes ou graphiques).

- N° 77. **Les Moteurs à combustion**, par E. MARCOTTE, Ingénieur (I. C. F.), Professeur à l'École Spéciale des Travaux publics (37 figures).
(Couronné par l'Académie des Sciences, Prix Trémont.)
- N° 78. **La Transformation de l'énergie électrique : I. Transformateurs**, par R. CARTON, Ingénieur E.M.I., et P. DU-MARTIN, Ingénieur A. et M.I.E.G. (39 figures).
- N° 79. **Les Origines du Capitalisme moderne**, par Henri SÉE, Professeur honoraire à l'Université de Rennes.
(Recommandé par le Comité France-Amérique.)
- N° 80. **Balistique intérieure**, par J. OTTENHEIMER, Ingénieur principal d'Artillerie navale (28 figures).
- N° 81. **La Pensée française au XVIII^e siècle**, par Daniel MORNET, Professeur à la Sorbonne.
- N° 82. **Mesures Électriques**, par Jean GRANIER, Ingénieur, Chargé de Cours à la Faculté des Sciences de Montpellier (85 figures).
- N° 83. **La Littérature italienne**, par Th. LAIGNEL, Professeur agrégée d'italien au Lycée de jeunes filles de Lyon.
- N° 84. **L'Organisation scientifique du Travail**, par Georges BRICARD, Ingénieur en chef du Génie Maritime.
- N°s 85-86. **Les Courants de la Pensée philosophique française** (Tomes I et II), par A. CRESSON, Professeur de Philosophie au Lycée Condorcet.
- N° 87. **Principes de l'Électrochimie**, par J. PONSINET, Ingénieur des Manufactures de l'État (35 figures).
- N° 88. **Syndicats et Coopératives agricoles**, par Michel AUGÉ-LARIBÉ, Secrétaire général de la Confédération nationale des Associations agricoles.
- N°s 89-90. **La Tuberculose**, par le Dr Édouard RIST, Médecin de l'Hôpital Laënnec et du Dispensaire Léon Bourgeois. Un volume double (25 figures et 6 graphiques), br. 18 fr. »
relié 19 fr. 75
- N° 91. **Les Expériences monétaires contemporaines** (2^e édit.), par George-Edgar BONNET, Directeur général adjoint de la C^{ie} du Canal de Suez.
(Recommandé par le Comité France-Amérique.)
- N° 92. **Histoire de la Langue Allemande**, par E. TONNELAT, Professeur à la Faculté des Lettres de l'Université de Strasbourg (1 carte hors texte).


- N° 93. **La Révolution française**, par A. MATHIEZ, Chargé du cours d'histoire de la Révolution française à l'Université de Paris. Tome III : *La Terreur*.
- N° 94. **La Cinématographie**, par Lucien BULL, Sous-Directeur de l'Institut Marey (36 figures).
- N° 95. **La Littérature française contemporaine : Poésie, Roman, Idées** (2° édition), par André BILLY.
- N° 96. **La Vie de la Cellule végétale**, par R. COMBES, Maître de Conférences à la Sorbonne (16 figures).
- N° 97. **Psychologie expérimentale**, par Henri PIÉRON, Professeur au Collège de France et à l'Institut de Psychologie, Directeur du Laboratoire de Psychologie physiologique de la Sorbonne (11 figures ou graphiques).
- N° 98. **La Civilisation athénienne**, par P. CLOCHÉ, Professeur à la Faculté des Lettres de Besançon (15 fig., 1 carte).
- N° 99. **Appareils et Méthodes de Mesures mécaniques**, par le Lieutenant-Colonel J. RAIBAUD, Chef des Travaux pratiques de Mécanique à l'École Polytechnique (87 fig.).
- N° 100. **L'École romantique française : les doctrines et les hommes**, par Jean GIRAUD, Agrégé des Lettres, Directeur de la Fondation Deutsch de la Meurthe.
- N° 101. **Éléments de Thermodynamique**, par CH. FABRY, Membre de l'Institut, Professeur à la Sorbonne (39 figures).
- N° 102. **Introduction à la Psychologie collective**, par le D^r Charles BLONDEL, Correspondant de l'Institut, Professeur à la Faculté des Lettres de Strasbourg.
- N° 103. **Nomographie**, par M. FRÉCHET, Directeur de l'Institut de Mathématiques à la Faculté des Sciences de Strasbourg, et M. ROULLET, Ingénieur, Professeur à l'École nationale technique de Strasbourg (79 figures).
- N° 104. **L'Ancien Régime et la Révolution russes**, par Boris NOLDE, ancien Professeur à la Faculté de Droit de Pétersbourg.
- N° 105. **La Monarchie d'Ancien Régime en France, de Henri IV à Louis XIV**, par Georges PAGÈS, Professeur d'histoire moderne à la Faculté des Lettres de Paris.
- N° 106. **Le Théâtre français contemporain**, par Edmond SÉE.
- N° 107. **Hygiène de l'Européen aux Colonies**, par le D^r Charles JOYEUX, Professeur agrégé à la Faculté de Médecine de Paris.

SI SMANOGILLO



OGILIO

LIBRAIRIE
MAND COLIN



9^r -

21 FEVRIER 1927